MICHEL PERONI

HISTOIRES DE LIRE

Lecture et parcours biographique

ÉTUDES ET RECHERCHE

Bibliothèque
publique d'information

Centre
Georges Pompidou

Histoire de lire

Lecture et parcours biographique

Michel Peroni

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1732
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Année d'édition : 1995
Date de mise en ligne : 5 juin 2015
Collection : Études et recherche
ISBN électronique : 9782842461775

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

ISBN : 9782902706884
Nombre de pages : 182

Référence électronique

PERONI, Michel. *Histoire de lire : Lecture et parcours biographique*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1995 (généré le 02 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1732>>. ISBN : 9782842461775. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1732>.

Ce document a été généré automatiquement le 2 février 2021. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1995
Conditions d'utilisation :
<http://www.openedition.org/6540>

MICHEL PERONI

Michel Peroni est sociologue au CRESAL (unité associée au CNRS, à Saint-Etienne). Il est l'auteur dans cette même collection (« Études et recherches », éditions BPI/Centre Pompidou) de *Histoires de lire, lecture et parcours biographique* (1988).

SOMMAIRE

Preface

Martine Poulain

Introduction

Sociologie du livre, sociologie de la lecture

Du livre au lire

Les implicites de la catégorisation des lecteurs

Approche compréhensive et méthode biographique

Enfermement, préretraite : la lecture en situation de renégociation

Première partie. Pratique de lecture et domaines d'activité

Chapitre 1. Le lecteur au travail

La lecture : une gymnastique

Travailler, c'est lire

La naissance des enfants a tout cassé

L'attachement de la famille à la bibliothèque de l'usine

La lecture : une expérience du retrait

Chapitre 2. La lecture : une affaire de famille

Une famille d'immigrés polonais bien intégrée

Un usage familial de la bibliothèque...

... et de l'achat par correspondance

Les livres qu'on a et ceux qu'on voudrait avoir

Le rapport au livre : des pratiques conjointes

Chapitre 3. Lecture et militantisme

L'école, pas la lecture

La lecture militante

La lecture, c'est à petite dose le matin

Les enfants et la lecture : une question controversée

Lecture militante - lecture de loisir

Chapitre 4. Lecture et loisir

La pause lecture

Elle : La lecture, une affaire de patience. Lire et « feuilleter »

Lui : l'étagère et le placard

« Les livres de plantes »

Les livres reliés et guides pratiques

Conclusion

La marginalité du temps consacré à la lecture

L'aspect limité de l'intervention de liens sociaux habituels dans le soutien de la lecture

L'extrême sélectivité du contenu informatif des lectures

L'impossibilité pour le faible lecteur de se définir comme tel

---

Deuxième partie. La lecture : une pratique problématique

Chapitre 1. La prison, pas la lecture

Lire : une bonne thérapie pour dormir
 Les livres qui piègent et les « punitions »
 Les livres de la maison
 Le foyer : cadre implicite de la lecture

Chapitre 2. La lecture : une impossible alternative à la délinquance

Le cercle vicieux
 Ma culture, c'était L'Huma
 La lecture, c'est politique
 S'abonner à L'Erou : une obligation morale
 Plutôt le sport que la lecture
 La lecture : acte d'affirmation d'une appartenance

Chapitre 3. La lecture en prison : une question de survie

Au lieu de l'école : la rue
 Lire pour tenir
 Du « policier » au « beau livre »
 Aujourd'hui : aller au cachot pour lire
 La lecture : une pratique carcérale

Chapitre 4. Etudier en prison

Les « problèmes d'études »
 La famille contre l'école
 Les lectures de jeunesse : vivre par procuration
 De la boulimie au lire utile : la lecture, pratique spontanée du reclus
 L'Erou : un journal quasi-professionnel
 La lecture : un procédé d'objectivation de la réalité

Chapitre 5. Contre la lecture-illusion

La lecture, je ne l'ai jamais recherchée
 Monde du livre - monde de la réalité
 Un nouvel état d'esprit
 Emergence d'une pratique positive de la lecture
 La lecture : entre illusion et réalité

Chapitre 6. Savoir lire

Celui qui a toujours lu, celui qui ne sait pas
 Ce n'est pas parce qu'on ne sait pas lire qu'on n'est pas intelligent
 Ce n'est pas parce qu'on sait lire qu'il faut lire n'importe quoi
 Lire L'Erou, peu importe ; il faut s'abonner
 La lecture : sachez consommer avec modération

Conclusion

Conclusion

Bibliographie

Préface

Martine Poulain

- 1 A l'origine de cette étude, initiée en 1986 par le service des Etudes et de la Recherche de la Bibliothèque publique d'information pour le compte de la Direction du livre et de la lecture, deux préoccupations.
- 2 L'une, scientifique, cherchait, dans la lignée de travaux précédemment menés¹, à mieux connaître les pratiques des « petits lecteurs », expression dont la simplicité apparente cachait mal la diversité effective. La restitution de récits de vie, auxquels avaient recours à l'époque, avec une certaine fortune, plusieurs approches ethno-sociologiques, pouvait contribuer à enrichir la connaissance des pratiques de lecture d'un regard qui ne se satisferait pas de la seule confrontation à un ici et maintenant d'une pratique, forcément réducteur.
- 3 Du côté de la Direction du livre et de la lecture, cette demande d'étude était guidée par des préoccupations évidemment plus politiques. Chercher à conquérir de « nouveaux publics » à la lecture passait par une connaissance affinée des résistances et obstacles supposés à une telle pratique. Si l'agir politique souhaitait mettre en œuvre des propositions et tentatives de développement de la lecture envers des personnes peu familières de l'écrit, il était déjà aussi investi dans la lutte pour le maintien du savoir lire, contre un phénomène d'apparition récente — tout au moins dans la conscience publique — qu'un nouveau terme était venu reconnaître et tenter de définir : l'illettrisme².
- 4 Comme tout bon chercheur, Michel Peroni a su prendre en compte cette demande, mais aussi en souligner les limites ou les pré-supposés, remettre en cause certaines fausses évidences. Bref, confronter l'action publique à la complexité du réel, toujours moins simple que ce qu'un volontarisme lui aussi légitime voudrait qu'il soit et enrichir la recherche scientifique en la confrontant elle aussi à ses propres implicites, en lui proposant de nouvelles approches.
- 5 Une lecture attentive de l'ouvrage de Michel Peroni montre à quel point celui-ci représente à l'évidence un enrichissement et une rupture, se situant dans la continuité, mais plus souvent en différence, si ce n'est en dissidence, par rapport à certaines analyses précédentes.

- 6 Le choix des populations étudiées a constitué une première rupture. Là où l'on pouvait attendre une sélection, relativement traditionnelle, d'une population représentative des petits lecteurs, Michel Peroni a proposé l'analyse des parcours biographiques de deux populations dont la relative spécificité aurait pu surprendre : des pré-retraités ouvriers de la métallurgie de l'entreprise Creusot-Loire d'une part et, plus « atypique » encore, des prisonniers de la prison Saint-Paul à Lyon. Plus durkheimien qu'il ne le laisse entendre, Michel Peroni savait que dans l'analyse de formes d'anomie gît la compréhension de l'ordinaire. Rupture méthodologique, par le recours au récit de vie, cette recherche fut aussi une rupture de point de vue, adoptant une attitude résolument compréhensive. Comme y invite une certaine école sociologique, l'écoute de la parole humaine n'avait pas pour but de chercher à identifier ou mettre à jour des comportements et une logique de l'agir supposés être obscurs aux acteurs, mais bien de s'appuyer sur le puzzle discursif et interprétatif proposé par les interviewés, sur les morceaux de savoirs sur eux-mêmes ainsi exhumés, pour prolonger ces tentatives de compréhension.
- 7 Le recours aux récits de vie consistait, on l'a dit, à penser qu'une approche des pratiques quotidiennes de lecture ne saurait se satisfaire d'une vision figée à un instant T de la vie des individus. Or, l'époque n'était pas avare en discours, qui, à l'occasion de vibrantes — et généreuses — dénonciations des carences de notre société contemporaine, décrivaient les comportements sociaux supposés comme un donné éternel, qui opposerait les héritiers aux exclus. Les précédentes études sur la lecture, et notamment celle de Joëlle Bahloul, avaient au contraire déjà dressé un tableau beaucoup plus nuancé, qui témoignaient du caractère profondément évolutif de cette pratique. Michel Peroni confirme et amplifie un tel constat : la lecture, souligne-t-il, est profondément évolutive. Tous les portraits ici réunis en sont la preuve : pas un de ces retraités ou de ces prisonniers n'a connu de parcours linéaire en matière de lecture ; pas un n'est resté toute sa vie durant lecteur (ou non lecteur) ; pas un n'a conservé toute sa vie durant les mêmes goûts, les mêmes choix, les mêmes attentes face à l'écrit ; pas un n'a observé toute sa vie durant les mêmes usages de l'écrit. Une lecture attentive des interviews montre l'importance et la diversité des facteurs qui encouragent ou contreviennent à la lecture. La lecture est réactive, toujours insérée dans les nécessités de la construction de soi, toujours pensée dans une forme d'aller et venir entre soi et autrui. Les récits de vie mettent ainsi toujours en scène l'expérience de l'autre, des proches familiaux notamment. Ils mettent toujours en scène les modalités de la rencontre avec l'écrit, les lieux, les circonstances, les finalités. Portée par un individu, la lecture est pourtant éminemment sociale, toujours décrite comme se situant en relation à une extériorité. Plus paradoxal encore, les mêmes environnements (la famille, l'école, la prison), les mêmes impératifs (vivre, se forger une identité, travailler, se détendre, dormir), les mêmes investissements (comprendre le monde, élever ses enfants, se comporter avec autrui, se défendre) supposent ou entraînent la volonté de lire ou au contraire de ne plus lire. Face aux nécessités vitales ou existentielles, les uns chercheront un soutien, une aide, une réponse dans la consultation d'écrit, les autres non, lui préférant d'autres initiations, d'autres médiations, d'autres compréhensions, d'autres oublis. Et les mêmes mettront en place des stratégies et choisiront des outils différents selon les époques de leur vie. La lecture d'écrits en fera partie, ou non. L'exercice du lire est socialement porté (tous ces milieux petits lecteurs sont faiblement diplômés, font partie des catégories populaires, etc.), certes, mais Michel Peroni montre à quel point derrière cette unité apparente existent des parcours individuels

profondément différents et profondément évolutifs, les mêmes nécessités pouvant entraîner des réponses qui intègrent, ou non, un recours à l'écrit. Il devient alors difficile, voire impossible, d'identifier in abstracto un ensemble de raisons (ou de déraisons), qui conduisent à la lecture, ou qui en éloignent. Les raisons du lire ne peuvent en effet être séparées de ceux qui les portent. Pour autant, l'analyse sociologique ne se dissoud pas dans une reconnaissance de la singularité des expériences individuelles. Michel Peroni souligne, en restituant dans leur quasi-intégralité les récits de vie recueillis, que lisent ceux pour qui la lecture, d'une manière ou d'une autre, fait sens dans une situation et un moment donnés de leur vie. Telle ouvrière, lectrice de témoignages et d'essais lorsqu'elle était investie dans des mouvements associatifs, ne sera plus lectrice lorsque cet investissement prendra fin. Tel prisonnier, devenu fin lecteur, grand lecteur et lecteur de « grands auteurs », s'apprête à ne plus lire lorsque viendra le temps de la liberté : lire alors ne lui paraît pas un soutien approprié pour se confronter au réel. Tel ouvrier lit parce qu'il élève ses enfants, pour pouvoir les accompagner dans leur éducation, tel autre cesse lorsqu'il est confronté à un enfant lecteur. Autant que l'écrit en lui-même comptent les circonstances et les contextes de sa lecture et la manière dont des individus, à un moment de leur vie, vont décider, ou non, d'y avoir recours. Les discontinuités dans l'exercice du lire ne tiennent ni aux seuls aléas des existences, ni, en soi, aux caractéristiques des écrits. Les plaisirs ou déplaisirs du texte, les enrichissements ou apauvrissements ressentis, les nécessités ou vacuités éprouvées ne tiennent pas seulement aux lecteurs ou aux écrits, mais au moment de la rencontre, à l'attente portée par le lecteur à un moment donné de sa vie. Michel Peroni s'est attaché à comprendre les modalités de cette émigration dans le monde du texte qu'est, selon le beau mot de Paul Ricœur³, toute lecture. Cette émigration prend des formes diverses. Elle suppose et suscite des éloignements du monde du lecteur plus ou moins intenses et plus ou moins acceptables par celui-ci. Certains se perdent avec délices dans les profondeurs de cette émigration, d'autres ne peuvent supporter cet abandon, ayant besoin que leur présence dans le monde du texte entretienne plus que des résonances avec leur propre monde. Les lecteurs acceptent, plus ou moins, de « s'irréaliser » dans le texte, pour reprendre une fois encore les termes de Paul Ricœur. D'où la proposition, féconde, faite par Michel Peroni, de distinguer une lecture étroite d'une lecture ouverte, selon la nécessité plus ou moins grande de son inscription dans le monde du lecteur. La rupture proposée par Michel Peroni est donc aussi critique. Ne voulant pas expliquer les pratiques de lecture par leur seul rapport à une norme sociale, qui légitime des écrits et illégitime des lectures, il refuse de considérer ces « faibles lecteurs » comme des êtres soumis, ne se déterminant que par la confrontation à des valeurs qui leur seraient entièrement extérieures. Ces valeurs sont aussi réinterprétées par les personnes, en fonction de leurs propres impératifs. La légitimité ou l'illégitimité n'est alors plus seulement pensée en référence à un ordre social extérieur. Elle est resituée au sein d'une logique personnelle qui voit l'individu vouloir, ou devoir, selon les moments de sa vie, choisir telle ou telle modalité de confrontation au monde et déterminer le sens de son rapport à l'écrit en conséquence.

- 8 L'approche biographique proposée par Michel Peroni s'est révélée plus que fructueuse. Elle a fait la preuve que la lecture ne peut se comprendre que si l'on veut bien écouter ce qu'en disent ceux qui l'exercent. Elle a montré que le rapport au lire entre dans une nécessité première de se définir. Elle a interrogé de manière exemplaire la perpétuelle recherche de compréhension des hommes sur eux-mêmes. Elle a enfin rappelé, par la

richesse et l'humanité des récits de vie recueillis, que chaque existence pourrait être un roman et chaque lecteur une forme d'écrivain.

NOTES

1. Joëlle Bahlou, *Lectures précaires, étude sociologique sur les faibles lecteurs*, Paris, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, 1988 (coll. Etudes et Recherche).
2. Martine Poulain, « L'illettrisme, fausses querelles et vraies questions », *Esprit*.
3. Paul Ricœur, *Temps et Récit*, éditions du Seuil, 1983-1985.

Introduction

---

*« Les lecteurs studieux lisent dans les bibliothèques.
Les professeurs font leurs cours. Les étudiants
prennent des notes. Les comptables alignent des
colonnes de chiffres. Les apprentis pâtisseries fourrent
de crème au beurre des rangées de petits choux. Les
pianistes font leurs gammes. »*

Georges Perec

Espèces d'espace

Paris, Denoël, 1974, p. 22.

- 1 Par définition, le sociologue est un lecteur, il en est même un « grand », et à ce titre il ne peut manquer de mobiliser dans une recherche sur la lecture sa propre connaissance pratique du fait lectoral. C'est sans doute un lieu commun que de le rappeler, dans la mesure où le fait a été maintes fois relevé comme une modalité particulièrement triviale de la réflexivité caractéristique du rapport des sciences sociales à leur objet. Mais force est de reconnaître que l'empressement à s'acquitter de ce « préalable épistémologique » implique rarement la problématisation escomptée des propres représentations du livre et de la lecture, de ces présupposés positifs et normatifs engagés sur la lecture⁴.
- 2 J'ai pu le vérifier pour mon propre compte lorsqu'au détour d'un de mes premiers entretiens, mon interlocuteur s'exclamait :
- 3 « Ah, vous on voit que vous aimez la lecture ! » Ainsi, la simple manifestation d'une compétence technique d'usager de la lecture passait pour prise de position axiologique, dans un renversement radical de la relation enquêteur-enquêté ordinaire : ce n'est plus tant le sociologue garant du modèle de lecture légitime qui juge de la conformité des pratiques de ses interlocuteurs, mais ceux-ci même qui évaluent l'étendue de son adhésion au modèle de sa pratique de recherche. C'est à partir de cette redéfinition de la situation d'entretien que nous voudrions introduire aux orientations théorico-méthodologiques ici défendues, en interrogeant précisément la sociologie de la lecture en tant qu'elle est faite par des gens « qui aiment la lecture ».

Sociologie du livre, sociologie de la lecture

- 4 Notre entrée en matière voudrait introduire à tout le contraire d'une avancée en terrain connu, abondamment balisé. A notre sens, le champ même d'une sociologie de la lecture proprement dite est encore à constituer... précisément par émancipation d'une sociologie dite « de la lecture ». Considérons, par exemple, l'extrait ci-dessous pour nous en persuader.
- 5 « Depuis quelques années, les recherches en sociologie de la lecture rompent peu à peu avec le lourd héritage pédagogique qui ne posait le problème de la lecture qu'en terme d'apprentissage d'une technique. Les enquêtes quantitatives quant à elles, nécessaires en ce qu'elles donnent les grands repères statistiques et permettent de déterminer globalement les contingences socioculturelles des choix et pratiques des personnes, se révèlent tout aussi inopérantes à saisir le contenu réel des démarches. » Aussi s'agit-il aujourd'hui, sur la base d'un tel constat, de « poursuivre, dans une optique complémentaire, un certain nombre d'études "qualitatives" portant sur des milieux de faibles lecteurs⁵. »
- 6 La différence d'optique de l'approche désormais requise (comme devant être la nôtre) par rapport à ce qui est redéfini comme ses prémisses, est ici soulignée ; pour autant, nous ne saurions simplement la résoudre dans une « complémentarité » au statut indéterminé. Notre propos est autrement radical : à cette reconnaissance de la diversité complémentaire des « sociologies de la lecture » il s'agit bel et bien d'opposer que le champ dans lequel les unes et les autres s'inscrivent n'est justement pas, à proprement parler, celui d'une sociologie de la lecture.
- 7 Si les études « qualitatives » dont on attend le renouveau de la recherche peuvent être dites complémentaires des approches précédentes, c'est bien, en effet, parce qu'elles participent implicitement du même modèle distributif et s'inscrivent dans la même problématique de la compétence, revisitées, il est vrai, par l'inspiration bourdieusienne. L'approche « qualitative » de la lecture consiste alors dans une analyse de la distribution sociale des productions culturelles (en l'occurrence du livre et, plus généralement, de l'imprimé) en fonction du niveau d'instruction et de l'origine sociale.
- 8 « Face au livre, on doit savoir qu'il y a des lectures diverses, donc des compétences différentes, des instruments différents pour s'approprier cet objet, des instruments inégalement distribués, selon le sexe, selon l'âge, selon essentiellement le rapport au système scolaire à partir du moment où le système scolaire existe... La lecture obéit aux mêmes lois que les autres pratiques culturelles, à la différence qu'elle est plus directement enseignée par le système scolaire, c'est-à-dire que le niveau d'instruction va être plus puissant dans le système des facteurs explicatifs, le deuxième facteur étant l'origine sociale... Ainsi, quand on demande à quelqu'un son niveau d'instruction, on a déjà une prévision concernant ce qu'il lit, le nombre de livres qu'il a lus dans l'année, etc. On a aussi une prévision concernant sa manière de lire. On peut très vite passer de la description des pratiques à des descriptions des modalités de ces pratiques⁶. »
- 9 De fait, les « études qualitatives » qui s'inscrivent dans un tel cadre mettent l'accent sur des pratiques d'usage du livre (de l'imprimé) socialement différenciées et objectivement repérables (modes d'information et d'acquisition des livres, modalités de la présence du livre dans les intérieurs, temps consacré au livre, genres possédés)⁷. L'acte de lecture quant à lui, lorsqu'il n'est pas tout simplement évacué, est au plus

inféré des variables déterminantes que sont le niveau d'instruction et l'origine sociale⁸. En d'autres termes, l'acte de lecture n'est paradoxalement pas l'objet de cette « sociologie de la lecture » qui se préoccupe en fait de mesurer l'efficacité pratique de l'imposition d'une pratique d'usage légitime des productions culturelles. Les conclusions de l'étude de Joëlle Bahloul consacrée à la faible lecture sont, à cet égard, édifiantes. La faible lecture paraît être commandée par un modèle structural, impliqué à tous les niveaux de la démarche du lecteur, qui fait apparaître la conjonction de deux types d'effets : « Le premier est relatif au niveau d'instruction : la faible lecture est dominée par les effets de la faiblesse du niveau scolaire ou de l'échec de la scolarisation. La faible lecture, dans les genres et les modes choisis, est une lecture non certifiée, non sanctionnée par l'institution légitimante. La forme institutionnalisée du capital culturel lui fait défaut. »

10 Par ailleurs :

11 « L'origine sociale et les cadres de la socialisation des lecteurs se conjuguent dans les scénarios de faible lecture pour dénier à la lecture un profit social ou culturel. Les scénarios de faible lecture évoluent dans des milieux sociaux où la lecture ne peut permettre la constitution d'un capital social, effet de la faiblesse des niveaux d'instruction qui ne permet pas l'accès à ces réseaux sociaux où l'on "capitalise" en lisant⁹. »

12 En d'autres termes, c'est sur la base d'un modèle culturel qui leur est étranger que, non seulement les pratiques de faible lecture sont ici définies comme illégitimes, mais que, d'autre part, le faible lecteur lui-même est dit se (re)présenter :

13 « Il se définit comme lecteur par sa trajectoire scolaire et surtout rationalise la faiblesse de sa démarche en termes d'échec scolaire et de "domination" culturelle : le faible lecteur s'envisage d'emblée comme démuné de "capital culturel" et donc de moyens sociaux d'accéder à la lecture reconnue par lui comme légitime. De fait, c'est donc toujours en rapport avec la légitimité de la lecture savante que la faible lecture s'articule et se définit, plutôt que dans ses modalités et ses conditions intrinsèques. De ce point de vue, même si elle apparaît à l'enquêteur, au fil de ses contacts, comme une pratique différenciée qui comporte sa logique sociale propre, elle s'affirme d'abord comme pratique illégitime. Les circonvolutions discursives des lecteurs sur la justification de la faiblesse de leur rapport au livre en sont d'évidentes formulations¹⁰. »

14 Pour cette sociologie des usages sociaux du livre comme production culturelle¹¹ et, à ce titre, opérateur d'une domination culturelle, « on suppose *qu'assimiler* signifie nécessairement *devenir semblable* à ce qu'on absorbe et non *le rendre semblable* à ce qu'on est, le faire sien, se l'approprier ou réapproprier¹². »

15 Aussi peut-on étendre à la sociologie de la lecture ce que Roger Chartier disait de l'histoire de la lecture : qu'elle doit en partie se bâtir contre la tradition récente de la sociologie historique de la lecture.

16 « Celle-ci [argumentait-il] s'est donné deux objectifs fondamentaux : établir des corrélations entre appartenances sociales et productions culturelles, identifier les objets propres aux différents milieux sociaux. Cette approche féconde en résultats, qui tendait à caractériser culturellement les groupes sociaux ou socialement les produits culturels, peut suggérer une réflexion critique. En effet, les modalités d'appropriation des matériaux culturels sont sans doute autant, si non plus, distinctives que l'inégale distribution de ces matériaux eux-mêmes... De mêmes textes et de mêmes livres sont

l'objet de déchiffrements multiples, socialement contrastés, ce qui doit nécessairement amener à compléter l'étude statistique des distributions inégales par celle des usages et des emplois. Ajouter donc à la connaissance des présences du livre celle des façons du lire¹³. »

Du livre au lire

- 17 Nous rejoignons en effet, la définition que Michel de Certeau donne du livre comme une construction du lecteur.
- 18 « Le lecteur invente dans les textes autre chose que ce qui était leur *intention*. Il les détache de leur origine (perdue ou accessoire). Il en combine les fragments et il crée de l'in-su dans l'espace qu'organise leur capacité à permettre une pluralité définie de signification¹⁴. »
- 19 Ce faisant, nous sommes confrontés à la question dont Michel de Certeau déplorait déjà qu'elle ne fût pas au centre des investigations sur la lecture : « Cette activité *liseuse* est-elle réservée au critique littéraire (toujours privilégié par les études sur la lecture) ? » Et par extension : est-elle le propre de la lecture savante ou bien peut-elle s'étendre à la lecture ordinaire ?
- 20 « Telle est la question à laquelle l'histoire, la sociologie ou la pédagogie scolaire devraient apporter des éléments de réponse. Malheureusement, l'abondante littérature consacrée à la lecture ne fournit que des précisions fragmentaires sur ce point ou relève d'expériences lettrées. Les recherches concernent surtout l'enseignement de la lecture. Elles s'aventurent plus discrètement du côté de l'histoire et de l'ethnologie, faute de traces laissées par une pratique qui glisse à travers toute sortes d'« écritures » encore mal repérées... Plus nombreuses en sociologie, elles sont généralement de type statistique : elles calculent les corrélations entre objets lus, appartenances sociales et lieux de fréquentation plutôt qu'elles n'analysent l'opération même du lire, ses modalités et sa typologie.
- 21 Reste le domaine littéraire, particulièrement riche aujourd'hui (de Barthes à Riffaterre ou Jauss), privilégié une fois de plus par l'écriture mais hautement spécialisé : les " écrivains " déportent la « joie de lire » du côté où elle s'articule sur un art d'écrire et sur un plaisir de relire. Là pourtant, avant ou depuis Barthes, se racontent des errances et des inventivités qui jouent avec les expectations, les chicanes et les normativités de "l'œuvre lue" ; là s'élaborent déjà les modèles théoriques susceptibles d'en rendre compte¹⁵. »
- 22 Autrement dit, une sociologie qui se propose de passer, selon l'heureuse expression de Roger Chartier, du « Livre au Lire », sauf à se retrouver singulièrement démunie, doit se résoudre à rechercher ailleurs les modèles théoriques opératoires qui lui font encore défaut ; et particulièrement du côté de cette phénoménologie de l'acte de lecture (Iser) et cette esthétique de la réception (Jauss) dont de Certeau soulignait la productivité.
- 23 Ces deux approches, dont la rencontre constitue l'« école de Constance », ont en commun de considérer l'effet produit par le texte sur son récepteur individuel ou collectif comme une composante intrinsèque de la signification effective du texte. Le texte n'est autre, dans cette acception, qu'un ensemble d'instructions que le lecteur individuel ou le public exécute de façon passive ou créatrice. D'après la théorie d'Iser, en effet, chaque texte présuppose un lecteur : il implique une sorte de position vide que

le lecteur concret va occuper lors de la lecture. Tout le texte s'organise alors autour de cette position de « lecteur implicite » (ou « impliqué »). Il représente une structure de virtualités qui, dans la lecture concrète par le lecteur réel prenant la position du lecteur implicite, s'actualise et devient vivante grâce à une interaction permanente.

- 24 Comme le note Paul Ricœur, ce qui est communiqué en dernière instance et dans un rapport dialectique avec le monde du lecteur, c'est par delà le sens d'un texte, le monde qu'il projette et qui en constitue l'horizon.
- 25 « En tant que le lecteur soumet ses attentes à celles que le texte développe, il s'irréalise lui-même à la mesure de l'irréalité du monde fictif vers lequel il émigre ; la lecture devient alors un lieu lui-même irréel où la réflexion fait une pause. En revanche, en tant que le lecteur incorpore (consciemment ou inconsciemment, peu importe) les enseignements de ces lectures à sa vision du monde afin d'en augmenter la lisibilité préalable, la lecture est pour lui autre chose qu'un lieu où il s'arrête : elle est un milieu qu'il traverse¹⁶. »
- 26 On concevra que cette interaction entre « monde du texte » et « monde du lecteur » trouve son expression la plus achevée là où l'écart entre les deux mondes se donne justement pour extrême : dans le cas de textes de fiction. Un texte, nous dit Iser, est en effet fictionnel dans la mesure où il ne renvoie ni aux systèmes sémantiques dominants, ni à leur validité, mais à leurs horizons : il se réfère à quelque chose qui n'est pas contenu dans la structure du système mais qui se trouve actualisé en tant que limite. En d'autres termes, le récit de fiction vient problématiser la réalité d'un monde qui n'apparaît plus comme familier au lecteur. « Il formule des possibilités qu'excluent les systèmes sociaux dominants de l'époque et qui ne peuvent donc être introduits dans le monde quotidien que par la fiction¹⁷. »
- 27 « (Mais) si la fiction est une dimension fondamentale de la référence du texte, elle n'est pas moins une dimension fondamentale de la subjectivité du lecteur. Lecteur, je ne me trouve qu'en me perdant. La lecture m'introduit dans les variations imaginatives de l'ego. La métamorphose du monde, selon le jeu, est aussi la métamorphose ludique de l'ego¹⁸. »
- 28 Pour qui objecterait qu'il s'agit là encore et toujours, de lecture lettrée, Michel de Certeau oppose que cet « exercice d'ubiquité » que lui-même décrit, est caractéristique de tout acte de lecture, quel qu'il puisse être.
- 29 « (Le lecteur) se déterritorialise, oscillant dans un non-lieu entre ce qu'il invente et ce qui l'altère. Tantôt, en effet, comme le chasseur dans la forêt, il a l'écrit à l'œil, il dépiste, il vit, il fait des coups, ou bien, joueur, il s'y laisse prendre. Tantôt il y perd les sécurités fictives de la réalité : ses fugues l'exilent des assurances qui casent le moi dans le damier social. Qui lit, en effet ? Est-ce moi ou quoi de moi ? Ce n'est pas moi comme une vérité mais moi comme l'incertitude du moi, lisant ces textes de la perte... Son lieu (au lecteur) n'est pas ici ou là, l'un ou l'autre, mais ni l'un ni l'autre, à la fois dedans et dehors, perdant l'un et l'autre en les mêlant, associant des textes gisants dont il est l'éveilleur et l'hôte, mais jamais le propriétaire. Par là, il esquivé aussi la loi de chaque texte en particulier, comme celle de son milieu social. Expérience commune, elle vaut aussi pour les lecteurs et lectrices de *Nous deux*, de *La France agricole* ou *L'Ami du boucher*, quel que soit le degré de vulgarisation ou de technicité des espaces traversés par les Amazones ou les Ulysses de la vie quotidienne¹⁹. »

- 30 Il n'est pas question pour nous de suivre ici les uns dans leur approche stratégique-cognitive de la réception de l'œuvre littéraire, non plus que les autres dans leur plaidoyer pour la lecture ordinaire. Nous voudrions néanmoins souligner que de tels travaux insistant sur l'interaction entre « monde du texte - monde du lecteur » sont la condition même pour qu'une approche compréhensive de l'expérience lectorale soit aujourd'hui entreprise. En l'occurrence, nous considérons ici la lecture comme une opération de « construction sociale de la réalité²⁰ » pour désigner cette double interaction entre d'une part, ce que je lis (ce que je peux lire...) et ce que je considère comme réel dans le monde et, d'autre part, entre le sens donné à l'acte de lecture et la définition de la situation dans laquelle il s'inscrit.
- 31 Plus précisément, c'est bel et bien la dite « faible lecture » que l'on prétend redéfinir en fonction d'un tel cadre. Dès lors, en effet que l'on se propose de substituer une problématique de l'appropriation à celle de l'imposition, de tenir enfin par conséquent la lecture pour une action sociale à part entière et non plus simplement pour une pratique culturelle, on ne saurait plus avant considérer comme « circonvolutions » les définitions de la lecture alternative au modèle de la lecture savante, pas plus qu'accréditer la thèse de l'illégitimité des pratiques corrélatives.

Les implicites de la catégorisation des lecteurs

- 32 La catégorie de faible lecteur prend sens dans le cadre d'une représentation linéaire de la lecture ; elle y est le produit d'une typologie construite sur la base de variables statistiques : le nombre déclaré de livres lus dans l'année.
- 33 Non-lecteur : 0
- 34 Faible lecteur : 1 à 4, au maximum 9
- 35 Moyen lecteur : 10 à 24
- 36 Gros lecteur : plus de 25²¹
- 37 Quel que soit l'arbitraire des seuils d'une telle modélisation statistique, les catégories de lecteurs ainsi objectivées par le critère quantitatif dessinent implicitement un parcours lectoral, un *continuum* « non lecteur - gros lecteur » dans lequel la catégorie de faible lecture est substantifiée comme étape transitoire. Les termes d'une proposition de recherche faite en 1984 par la Direction du livre et de la lecture du ministère de la Culture, est à cet égard édifiante. Elle préconisait l'exploration des pratiques de faible lecture en termes d'« obstacles à la lecture » ; la faible lecture, en augmentation dans la dernière décennie, étant alors interprétée comme un mécanisme de réduction ou de fragilisation de pratiques de lecture plus soutenues²². Certes Joëlle Bahloul a pour sa part avancé, de manière convaincante, que « l'accroissement de la pratique de faible lecture entre les deux enquêtes des pratiques culturelles (1973-1981) semble, au contraire, provenir essentiellement de la réduction des non lecteurs », donc d'un mécanisme de développement et non de fragilisation de la lecture.
- 38 « (En effet,) la progression du faible lectorat est surtout le résultat de l'apport de catégories sociales bien représentées parmi les non lecteurs. (D'autre part) les genres littéraires les plus fréquemment lus par les faibles lecteurs (ouvrages pratiques, encyclopédies, romans) sont pour certains en promotion sensible depuis quelques années, faciles d'accès et d'une manière générale moins fréquentés par les lecteurs dont la pratique est plus diversifiée²³. »

39 Mais quelle qu'en soit la reformulation, c'est bien une seule et même approche de la faible lecture. Elle se caractérise :

- par la réification des types de lecteurs par effet de catégorisation, les termes de ce qui n'est qu'une typologie statique en viennent à être substantivés de manière à pouvoir se prêter à l'opérationnalisation de quelque politique culturelle. Oubliant alors les conditions de production, pour le moins arbitraires, de ces catégories, on désigne comme faibles lecteurs aussi bien d'anciens non lecteurs que d'anciens moyens ou gros lecteurs ;
- par un horizon dynamique conçu en termes de changement « historique » : univoque et irréversible. Nous reprenons ici l'importante distinction opérée par J.C. Mitchell entre le changement résultant d'une séquence lente et unidirectionnelle qui implique une transformation du système social lui-même, changement « historique » ou « à sens unique » et le changement produit par une adaptation rapide des idées et des comportements des individus aux modifications des situations, changement « situationnel » ou « alternatif »²⁴.

40 Nous considérerons quant à nous que désigner la « faible lecture » comme objet de recherche implique de se démarquer des explications ordinairement appliquées à l'illettrisme, en termes d'incompétence ou de résistance d'une sous-culture²⁵. Il ne s'agit plus, en effet, de s'interroger sur l'absence d'une pratique, mais sur les modalités d'existence propre de ce qui est désigné comme faible lecture. L'objet devant être le nôtre se tient alors dans la tension entre une définition normative de la lecture comme phénomène culturel et une pratique sociale à part entière.

Approche compréhensive et méthode biographique

41 L'approche de la lecture en termes de parcours biographique que l'on introduit ici, se propose, au contraire, d'insister à la fois sur la non-linéarité des étapes successives d'une carrière de lecteur, en même temps que sur la construction situationnelle d'un sens de la lecture distinct de celui que le modèle dominant véhicule.

42 Ainsi formulée, une telle approche se fonde sur une réflexion critique à propos des usages ordinaires de l'« Histoire de vie » en sciences sociales. Ceux-ci, qui négligent trop souvent la prise en compte des procédures concrètes de l'énonciation dans son contexte, présupposent implicitement :

- que le locuteur serait dans un rapport de vérité avec son discours, qu'il y aurait un rapport d'identité entre ce qu'il dit et ce qu'il est, en substance que son discours ne serait autre qu'une suite d'informations authentiques ;
- que le récit recueilli constitue une totalité qui serait proprement l'histoire d'une vie et dont le principe d'ordre serait un sujet exempt de contradictions.

43 De là leur tendance à objectiver ce qui est dit en un récit indépendant des conditions concrètes de son énonciation, dont on ne discute pas la cohérence, supposé qu'il est révéler toute une vie, voire tout un monde à autrui.

44 On voudrait, au contraire, d'emblée, préciser en quoi la prise en compte de la situation même d'entretien implique une tout autre formulation de l'« Histoire de vie ». En tant que mise en récit d'une expérience personnelle, ou de certains de ses fragments, devant à ce titre satisfaire à un principe d'identité, l'« Histoire de vie » est en effet soumise à un impératif de cohérence. Elle consiste pratiquement à opérer un passage entre la perspective diachronique dans laquelle sont inscrites les étapes d'une carrière et une perspective pour ainsi dire synchronique qui est celle du récit : la connexion qu'elle

doit établir ici et maintenant entre des pratiques, des significations qui, en leur temps et leur lieu (dans leur contexte), allèrent de soi, peut s'avérer problématique. Aux fins pratiques de la situation présente, il s'agit donc pour le narrateur de réinterpréter les différentes situations constitutives de son « Histoire de vie », de façon à lui conférer une cohérence en fonction des éléments de contexte qui structurent la situation présente.

- 45 Ce qu'un processus biographique, conçu comme une rationalisation pratique, peut, dans ces conditions, permettre de repérer, ce sont indissociablement :

- les transformations successives des pratiques de lecture avec les différents régimes d'attribution de sens à l'expérience lectorale qui sont associés aux différentes modalités biographiques du lire ;
- et aussi une définition de la lecture, celle qui correspond à la pratique actuelle, qui se donne pour définitive, à partir de laquelle le sens des pratiques précédentes est précisément reformulé : le parcours lectoral est proprement reconstruit. Dans le même temps ce sont les étapes précédentes de l'expérience lectorale qui constituent les conditions de son émergence.

- 46 Remettre en cause le principe d'une transparence entre discours sur les pratiques et pratiques effectives peut donc ne pas invalider le recours à la méthode biographique pour peu que l'on se donne pour objet l'étude non plus des pratiques objectives mais du sens que les acteurs leur donnent et que les entretiens manifestent.

- 47 Il est vrai, comme le souligne Pierre Bourdieu, que « la plus élémentaire interrogation sociologique apprend que les déclarations concernant ce que les gens disent lire sont très peu sûres en raison de ce qu'(il) appelle l'effet de légitimité : dès qu'on demande à quelqu'un ce qu'il lit, il entend : qu'est-ce que je lis qui mérite d'être déclaré ? C'est-à-dire qu'est-ce que je lis en fait de littérature légitime²⁶ ? ». Cette mise en garde ne se justifie pleinement que dans la perspective de rendre compte des pratiques de lecture objectives dont nous avons déjà dit les apories auxquelles elles mènent par ailleurs. Au contraire, dès lors qu'il s'agit d'interroger le sens que les faibles lecteurs donnent à leur pratique, l'effet de légitimité en question n'est plus cet obstacle à la saisie d'une objectivité des pratiques qui confirmerait les témoignages biographiques comme définitivement suspects²⁷. Ainsi, s'il est vrai, comme le note Joëlle Bahloul, que « ceux qui lisent de manière fortuite en consultation partielle et ponctuelle ou bien professionnelle, se présenteront d'emblée comme des non-lecteurs », ou encore que « les lecteurs exclusifs de presse auront tendance à dévaloriser leurs pratiques lectorales et à se présenter le plus souvent comme des non-lecteurs²⁸ », nous retenons pour notre part que de telles attitudes sont autant d'éléments pertinents dans la négociation d'un sens pratique de la lecture.

Enfermement, préretraite : la lecture en situation de renégociation

- 48 Opérationnaliser cette option méthodologique générale dans le cadre d'une étude sur la faible lecture, c'est-à-dire centrée sur une pratique singulière, requiert d'inscrire ces récits de vie d'un genre particulier que sont les récits de parcours lectoral dans une situation telle que le rapport à la lecture s'y donne comme une composante essentielle de l'identité de narrateur (au lieu de n'être que variable secondaire dans une analyse de

contenu ordinaire) : une situation limite où les modalités du rapport à la lecture se donnent pour problématiques, le récit biographique venant en donner les motifs, les raisons.

- 49 Concrètement, l'univers carcéral nous est apparu d'emblée comme une de ces situations impliquant pour le locuteur un rapport décisif à la lecture. En effet, la population, par ses origines socioculturelles, est constituée majoritairement de faibles et non-lecteurs, une pratique plus familière de la lecture pouvant *a contrario* permettre à certains de se démarquer de la population carcérale ordinaire. De plus, les détenus²⁹ sont aujourd'hui placés dans une situation telle (oisiveté, incitation institutionnelle à la lecture) que leur pratique ordinaire a l'occasion d'être négociée.
- 50 Suivant que la virtualité de la lecture inscrite dans l'espace-temps carcéral est alors réalisée ou non, c'est soit la faible ou non-lecture antérieure avec laquelle on a rompu, soit sa persistance en dépit de conditions propices, dont « l'Histoire de vie » aura à fournir les motifs. A titre d'hypothèses, on peut très schématiquement avancer que :
- dans le premier cas, la lecture sera interprétée comme ce qui permet d'échapper à l'enfermement, que ce soit simplement par l'imaginaire ou par la perspective de réinsertion qu'elle ouvre ; et la contradiction entre ce que l'on était et ce que l'on est devenu (la lecture étant alors symptôme, critère du changement) assumée, en tant que tout individu aurait la possibilité de changer, de « rentrer dans le droit chemin » ;
  - dans le second, la lecture sera interprétée comme une activité radicalement étrangère à soi, dans le cadre du rejet d'une société « qui ne veut pas de nous ».
- 51 La lecture peut enfin être interprétée comme n'ayant plus de sens dès lors qu'elle est coupée du contexte dans lequel elle s'inscrivait ; l'abandon de la lecture résultant alors de ce que l'incarcération est vécue comme une déchéance, une stigmatisation irrévocable.
- 52 Plus précisément encore, la problématique que l'on a développée devait présider jusqu'au choix de la maison d'arrêt dans laquelle mener l'étude, en ce qu'elle trouverait là les conditions singulières susceptibles d'en accroître la pertinence : la prison Saint-Paul à Lyon. En effet, depuis plusieurs mois, un journal y paraît, *L'Ecrou*, fait par les détenus et pour les détenus ; signe que la lecture rentre bien ici dans le cadre d'une politique culturelle (de socialisation) de la direction, qui s'était jusqu'ici notamment traduite par un effort consacré au fonctionnement de la bibliothèque pénitentiaire. Dès lors, la rupture avec la faible ou non-lecture est d'autant plus fréquente et inversement sa persistance d'autant plus problématique. Mais encore, en lisant le journal de la prison ou en ne le lisant pas, ce n'est pas seulement la société globale, mais pour ainsi dire la « société des détenus » dont l'histoire de vie négocie l'appartenance.
- 53 Le détour par la situation carcérale n'a d'autre but que d'enseigner sur le sens des pratiques ordinaires de la faible lecture. La généralisation qui est ainsi visée, un usage objectivant de l'histoire de vie ne saurait y accéder, sauf à introduire une régularité statistique (en inférant d'une variable déterminante — âge, sexe, catégorie socio-professionnelle — un rapport identique à la non lecture, une même carrière de non lecteur) dans ce qui se donne comme singularité irréductible ; l'histoire de vie ne se différenciant plus guère alors d'une enquête par questionnaire ouvert.
- 54 A titre de contre-épreuve de la problématique mise au point à partir du cas exemplaire de la population carcérale, nous avons retenu une seconde situation, le départ en préretraite d'ouvriers de la métallurgie, présentant des caractéristiques

méthodologiques identiques à la première. En termes généraux, il s'agit en effet encore d'une situation de rupture dans le cycle de la vie de l'interviewé ; telle que le récit soit l'occasion pour lui d'une possible renégociation de son identité et de la réalité du monde qui l'entoure. Situation dans laquelle la question de la lecture apparaît comme un critère pertinent par rapport à la renégociation virtuelle.

- 55 Plus précisément, il s'agit encore d'une augmentation objective du temps virtuellement disponible pour la lecture, mais dont l'efficacité est fonction des termes dans lesquels sera définie la nouvelle situation (de retraite, d'incarcération).
- 56 C'est alors un certain nombre d'oppositions pertinentes, sur la base de deux situations similaires, qui justifie une pareille mise en confrontation :
  - à la différence de la situation carcérale (mais aussi des situations d'hospitalisation, de longue convalescence, de formation...), la préretraite ne relève pas d'un traitement institutionnel ;
  - du fait de l'âge moyen des deux populations (35 ans dans un cas, 55-60 ans dans l'autre), l'expérience de la lecture rapportée est plutôt individuelle dans un cas, collective (familiale) dans l'autre ; - dans un cas, on rentre dans un monde (au sens de lieu de socialisation), l'univers carcéral, qui s'impose de fait ; dans l'autre, on en quitte un, la communauté professionnelle, ici particulièrement structurée.
- 57 Le clivage livre-lecture que l'on a observé au niveau théorique, trouve ici son équivalent au niveau empirique, du fait des caractéristiques contextuelles propres aux deux situations d'entretien. S'il est vrai, comme le soutient Bourdieu, que la question pratique qui se pose aux personnes interrogées sur leurs pratiques culturelles n'est autre que celle de leur légitimité³⁰ et si celle-ci se mesure effectivement à l'aune d'un stéréotype de la lecture savante qui voit dans le livre un objet culturel par excellence, alors les préretraités peuvent compter, lors des entretiens (qui se sont toujours tenus à leur domicile, dans la salle de séjour), sur la présence physique du livre, en tant qu'élément de décor dont les modalités de la mise en vue sont socialement codifiées³¹. Le livre se donne alors comme le garant de la pratique, il vaut pour la lecture : on est bien ici dans le cadre « bourdieusien » d'une lecture inférée.
- 58 Abstraction faite du livre (dont la présence fait défaut dans les parloirs des avocats où se sont tenus les entretiens en milieu carcéral), la légitimation de la pratique des détenus ne peut, au contraire, passer que par la lecture³². Or, de par leur position même et de par le profil socioculturel attaché à cette position, les détenus, pour leur plus grande part, ne sauraient assumer le stéréotype de la lecture cultivée (sauf à faire la preuve qu'ils sont là par erreur). La légitimation de leur pratique ne peut alors passer que par une redéfinition positive du sens de la lecture.
- 59 Autrement dit, dans un cas, le livre se confirme être le support par excellence d'une définition légitime de la lecture. Il constitue, à ce titre, une manière de « désignateur rigide³³ » : dis moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es. Au contraire, les propriétés particulières de la situation carcérale permettent d'assumer, de prendre à son compte un sens spécifique de la lecture.
- 60 Rappelons encore que la correspondance empiriquement observée entre deux catégories de population et deux types de rapport à la lecture (ou au livre) est un accomplissement contextuel. Notre propos n'est pas ici d'en discuter la validité en fonction de déterminants socioculturels qui distingueraient ces deux populations. Il s'agit simplement d'opérationnaliser ces effets de contexte, d'analyser ces deux dimensions de l'expérience lectorale visibles ici de manière distincte : le rapport au

livre, le rapport à la lecture. Simplement, dans la mesure où l'exhibition du livre opère souvent comme équivalent métonymique de la Lecture, laquelle peut alors demeurer inquestionnée, nous inverserons l'ordre des terrains de manière à accéder nous-mêmes à une problématisation de la lecture par delà les certitudes de la présence du livre.

- 61 Implication pratique des positions méthodologiques défendues plus haut, nous laisserons dans ce rapport longuement la parole aux faibles lecteurs. Il ne faudrait pour autant pas s'attendre à y trouver la prétendue authenticité des formulations originales. En effet, dès lors que l'on considère la cohérence des propos enregistrés comme un accomplissement situationnel, ce n'est plus l'histoire d'une transcendance, un récit indépendant des conditions concrètes de son énonciation mais une histoire localisée : un récit produit dans le cadre d'une situation d'entretien particulière qu'il s'agit de retranscrire. Le statut de la transcription n'est plus alors simplement descriptif mais véritablement interprétatif : elle vise à objectiver le travail de mise en intrigue auquel procède (et dont procède) le récit biographique (que segmente et opacifie au contraire la structure dialogique de l'entretien) par lequel le narrateur résout les problèmes pratiques posés par l'entretien³⁴. Pour cette raison, mais aussi pour rendre la lecture plus aisée, les comptes rendus qui vont suivre se présentent généralement sous forme de récits. Hormis dans les situations dont les caractéristiques contextuelles seront précisées dans chaque cas où l'intervention d'un tiers, l'épouse dans un cas, un autre détenu dans l'autre, remet plus ou moins ouvertement en cause la cohérence de l'argumentation et manifeste que l'attribution du sens aux pratiques relève d'une construction concertée. Pour ces passages, nous avons conservé la forme dialoguée.
- 62 Précisons enfin que les comptes rendus qui vont suivre sont extraits de deux séries de quinze entretiens effectués entre la fin de l'année 1986 et le début de l'année 1987. La première s'est déroulée à Firminy, petite ville située à 15 kilomètres de Saint-Etienne, marquée par l'histoire du charbon et de l'acier, vivant au rythme de l'entreprise Creusot-Loire locale, haut lieu du syndicalisme « métallo », dont la population a suivi un même itinéraire : de la Haute-Loire natale à la ville, des champs à l'usine. En conséquence, se juxtaposent là communautés familiales, professionnelles, militantes... La seconde série s'est déroulée à la maison d'arrêt Saint-Paul à Lyon, qui regroupe une population de détenus dont la majorité sont en attente de jugement. Nous associerons ici dans nos remerciements la direction de l'établissement pénitentiaire pour les facilités qu'elle nous a accordées et l'équipe de *L'Eclat* pour sa collaboration.

NOTES

4. Pierre Bourdieu, « La lecture : une pratique culturelle, discussion avec Roger Chartier », *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985, p. 219.

5. *Proposition de recherche sur la faible lecture*. Ministère de la Culture, Bibliothèque publique d'information, service des Etudes et de la Recherche, 1986.

6. Pierre Bourdieu, *La lecture : une pratique culturelle*, op. cit., p. 224.

7. Tels sont, par exemple, les principaux thèmes abordés par Joëlle Bahloul, *Lectures précaires, étude sociologique sur les faibles lecteurs*, Paris, BPI, Centre Georges Pompidou, 1987.

8. Pierre Bourdieu, op. cit., p. 226.
9. Joëlle Bahloul, op. cit., p. 107-108.
10. Ibid., p. 105.
11. Il est symptomatique que la notion ici récurrente de « pratiques de lecture » évacue l'acte de lecture. Il faudrait plus justement parler de « pratiques de l'imprimé ».
12. Michel de Certeau, « Lire, un braconnage », *L'Invention du quotidien*, Paris, U.G.E.(10/18), p. 280.
13. Roger Chartier, « Du livre au lire », *Pratiques de lecture*, op. cit., p. 63-64.
14. Michel de Certeau, op. cit., p. 286.
15. Ibid., p. 286. Pour reprendre les termes de l'argumentation de Certeau, les orientations de la recherche sur la lecture témoignent de l'impérialisme scripturaire imposé par plus de trois siècles d'histoire (construction du texte social par des clercs, réception par des fidèles) duquel il s'agit d'exhumer l'activité liseuse.
16. Paul Ricœur, *Temps et Récit*, T. III, Paris, Seuil, 1985, p. 262-263.
17. Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture*, Bruxelles, Mardaga, 1985, p. 135.
18. Paul Ricœur, *Du Texte à l'Action*, Paris, Seuil, 1986, p. 217.
19. Michel de Certeau, op. cit., p. 291.
20. Peter Berger, Thomas Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.
21. *Les pratiques culturelles des Français. Evolution 1973-1981*, Paris, Ministère de la Culture, service des études et recherches, Dalloz, 1982.
22. *Proposition de recherche sur les obstacles à la lecture*. Ministère de la Culture, Bibliothèque publique d'information, service des Etudes et la Recherche.
23. Joëlle Bahloul, op. cit., p. 8-9.
24. J.C. Mitchell, « Theoretical orientations in African Urban Studies » in Michaël Banton ed. *The Social Anthropology of Complex Societies*, Londres, Tavistock, 1966.
25. Jean-Claude Passeron : « Le plus ingénument polymorphe des actes culturels : la lecture », in *Bibliothèques publiques et illettrisme*, Ministère de la Culture, Direction du livre et de la lecture, Paris, 1986, p. 17-22. « S'ils se veulent réalistes, les efforts de démocratisation de la lecture doivent compter avec deux réalités sociologiques : la distribution sociale de la capacité (à lire vite et beaucoup) et la concentration sociale dans certains groupes, d'attitudes culturelles orientées vers d'autres valeurs de loisir que celle de la lecture, voire d'attitudes explicitement anti-lecture. » D'une part donc « la plus grande partie de la population française ne possède pas cette maîtrise du code écrit, condition *sine qua non* d'une lecture qui soit autre chose qu'un simple déchiffrement ». D'autre part, « l'enquête approfondie portant sur les groupes sociaux les plus éloignés de la culture savante montre que ces groupes se réfèrent à des valeurs de leur culture quotidienne par rapport auxquelles la lecture a peu ou pas de valeur. L'obstacle est positif, c'est une réalité culturelle et sa force ne se décrit pas seulement en termes de privation ou d'incapacité. Le fait est là : une fois les moyens donnés, un groupe n'adopte une pratique que si cette pratique a un sens ou peut prendre un sens dans sa culture. »
26. Pierre Bourdieu, op. cit., p. 223.
27. Ibid.
28. Joëlle Bahloul, op. cit., p. 10-11.
29. Essentiellement masculins.
30. D'autant que « sur le terrain, (le sociologue) ne peut éviter d'apparaître, aux yeux de ses interlocuteurs, comme le détenteur de la légitimité d'interroger une pratique dont il maîtrise le modèle dominant ». Joëlle Bahloul, op. cit., p.l.
31. Nous utiliserons ici le terme de « décor » pour désigner, à la manière d'Erving Goffman, les éléments scéniques de l'appareillage « symbolique » utilisé habituellement par l'acteur durant sa

représentation. Erwing Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, T. I, Paris, Ed. de Minuit, 1973, p. 30.

32. Les détenus dont il s'agit ici sont de faibles lecteurs, et ne reflètent pas l'ensemble de la population carcérale.

33. Saul Kripke, *La Logique des noms propres*. Paris, Ed. de Minuit, 1982.

34. Bien sûr, la structure dialogique des entretiens n'est pas sans effets sur les orientations sémantiques des énoncés. Cependant, comme il n'est pas dans notre intention de procéder ici à une analyse conversationnelle, qu'il nous suffise d'identifier schématiquement les plus régulièrement déterminants de ces effets : le premier se rapporte au statut du sociologue lequel, on l'a dit, ne peut manquer d'apparaître comme le garant d'un modèle de lecture « cultivée », le second est impliqué par les modalités concrètes de son questionnement. En l'occurrence, il était d'entrée précisé que l'entretien devrait porter sur les expériences passées aussi bien que présentes de la lecture, laissant entendre par là-même que cette rupture constituée dans un cas par la préretraite, dans l'autre par l'incarcération, était susceptible d'avoir entraîné des modifications sensibles. Pour le reste, les interventions durant les entretiens, au demeurant nombreuses et récurrentes de l'un à l'autre, visaient essentiellement à alimenter le fil d'une conversation pour le moins précaire (à prétendre faire parler de leur faible lecture des faibles lecteurs, on s'expose à recueillir des faibles propos !) en interrogeant notamment toute une série de rapports pratiques à la lecture ou au livre (mode et fréquence d'acquisition, modes de présentation et de stockage, lieux, temps, fréquences de la lecture, modalités pratiques de la lecture).

Première partie. Pratique de lecture et domaines d'activité

Chapitre 1. Le lecteur au travail

La lecture : une gymnastique

- ¹ « Il y a vingt-cinq ans, quand je suis rentré à l'usine, j'aimais bien lire. J'ai oublié quoi exactement, mais je sais qu'à un moment, je m'étais concentré sur l'histoire. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que de 1955 à 1964-65 j'ai lu beaucoup ; seulement je me suis marié entre temps si bien qu'ensuite, avec la naissance des enfants, j'ai pratiquement abandonné la lecture, à part un peu le journal. Mais pas régulièrement, même pas L'Huma, parce que je suis plutôt un homme de radio ; pour moi, les informations le matin, c'est la radio. Cela a duré pendant 15-20 ans : j'avais vraiment perdu le goût à la lecture. Et finalement je m'y suis remis il y a deux ou trois ans, mais ça a été très, très difficile. Il faut dire que les quelques romans que j'avais pris ne m'ont pas du tout accroché ; et puis je n'avais plus l'entraînement : je ne me souvenais plus de ce que j'avais lu la veille. C'est là que je me suis dit : "Mon vieux, il faut t'y remettre pour de bon." Alors, pour me remettre dans le bain, j'ai pris des livres qui m'intéressaient, j'ai recommencé à lire des bouquins peut-être plus faciles à lire, voire même que j'avais déjà lus, notamment sur la guerre d'Algérie. Et maintenant, je sens que ça revient ; je reprends goût à la lecture. Mais enfin ça a été long, très long. La lecture, c'est une gymnastique ; maintenant que le souvenir de la veille me revient, j'ai envie de lire d'autres choses. Et puis je suis incité du fait qu'autour de moi, tout le monde lit ; et que je me sens un peu en retard par rapport à eux qui ont continué à lire. Je vois bien qu'ils en savent plus que moi. »

Travailler, c'est lire

- ² « Je ne me souviens pas avoir bien lu à l'école. Enfin, je lisais ce qui était utile pour la classe, mais sans plus. Ensuite, vers quinze-seize ans, vu qu'on était dans un petit bourg de Haute-Loire, j'ai tout naturellement commencé à travailler la terre chez les parents. Alors bien sûr on ne lisait pas ; le journal, c'est tout. Ce n'est pas qu'on n'aurait pas aimé lire, notamment pour les longues veillées d'hiver, mais il n'y avait pas de choix dans la petite bibliothèque paroissiale du pays ; et à la maison, il n'y avait guère que des livres de messe. Enfin, je me rappelle que mon père avait quelques livres qui flattaient la monarchie ; je ne sais pas d'où il pouvait bien les tenir parce qu'il

était plutôt républicain. Sûrement de la famille, vu que dans le temps on avait eu quelques curés. Toujours est-il que passé un moment, j'étais devenu royaliste ; plus royaliste que le roi... !

- 3 « Bref, moi je n'ai vraiment commencé à lire qu'à vingt-cinq ans, quand je suis descendu à Saint-Etienne, en 1955, et que je suis rentré aux Forges ; parce que j'avais du temps et qu'il y avait la bibliothèque du comité d'entreprise. C'était pratique : on consultait le catalogue, on parlait avec la bibliothécaire ; mais surtout on en discutait entre nous, parce que j'ai eu la chance d'avoir des collègues qui lisaient beaucoup. C'est qu'on faisait un travail bien particulier, alors on était un peu à part des autres : on travaillait en poste par équipe de quatre à l'aciérie, et entre deux coulées on avait des temps morts d'une demi-heure ou d'une heure, si bien qu'on pouvait lire sur notre lieu de travail. On lisait tous les quatre, mais des genres de littérature opposés. Celui avec qui j'échangeais le plus, c'était un nommé Roussillon ; il avait un caractère affreux, il n'était pas vraiment intéressant, mais au point de vue lecture, d'abord il lisait beaucoup, il prenait même des bouquins à la bibliothèque municipale et puis il savait vraiment analyser un livre. Il y en avait un autre qui lisait beaucoup avec nous, un type d'extrême droite, Rouchouse ; mais lui c'était plutôt Minute ou des conneries comme ça. Quant au dernier, il lisait plutôt des trucs de travaux pratiques.
- 4 « C'est vrai que dans mon esprit, la lecture coïncide avec le boulot. J'ai beaucoup lu, non seulement sur mon lieu de travail, du fait du travail posté, mais aussi dans le garni que j'occupais avant de me marier, pour me sortir de l'ambiance bistrot. Après le travail, au lieu d'aller jouer à la belote ou aux boules, souvent je préférais me retirer pour lire tranquillement ; parce que je me rendais bien compte qu'on risquait l'abrutissement. Non pas que je n'y jouais jamais, attention ; mais si on se laisse aller, on n'en sort plus. Etant célibataire, dans un garni, avec le bistrot juste en-dessous, il fallait bien se réserver un moment pour se mettre en retrait. On peut dire que je me servais justement de la lecture pour prendre un peu de distance ; sans cela, je serais devenu un abruti, comme pas mal de camarades... malheureusement. »

La naissance des enfants a tout cassé

- 5 « Une fois marié, pendant les deux premières années, j'ai continué à lire de plus belle parce que ma femme aimait bien la lecture ; on échangeait nos impressions. Pourtant, on n'a pas du tout les mêmes goûts : ce qu'elle aime, c'est plutôt l'histoire romancée, il faut pouvoir rêver ; alors que moi, c'est plutôt le genre reportage. Comme il n'y avait pas encore la télé, on lisait le soir ; et puis la télé, on arrive à s'en lasser ; je préférais lire le soir, bien tranquillement. Ensuite, les enfants sont arrivés ; nous travaillions tous les deux : ça a été fini... Enfin, ma femme, elle, a continué : parce qu'il faut dire une chose : elle n'est pas comme moi, elle lit le soir avant de dormir. Alors que moi je n'ai jamais su lire au lit : je ne trouve jamais de position assez confortable ; il faut que je sois assis... et dans un fauteuil, c'est pareil. Il faut que je sois sur une chaise et à table.
- 6 « Pour moi, ce n'est pas le mariage, c'est la naissance des enfants qui a tout cassé. Je n'avais pas le temps, j'avais perdu l'habitude et finalement je n'en avais plus envie. C'est comme ça que je suis resté toutes ces années sans lire. De voir ma femme au lit avec un livre, ça ne me tentait pas parce que moi, quand je suis au lit, je dors ; et même quand les enfants ont commencé à lire, je n'ai pas repris parce qu'ils prennent des livres complètement différents de ce que j'avais pu lire : de la science fiction, des trucs comme ça.
- 7 « C'est seulement depuis ces deux ou trois dernières années que j'ai essayé de m'y remettre. Je me suis dit : "maintenant que tu es en préretraite, tu vas avoir le temps..." En fait, ce n'est même pas ça, parce que je suis bien pris. Tous les matins je suis à la maison, mais comme ma femme

travail, je fais le ménage et tout ce qu'il y a à faire. Quant aux après-midi, entre le centre social, le conseil des parents d'élèves, le comité d'entreprise, je fais toujours quelque chose ; c'est bien simple, je ne vois pas le temps passer. Alors, aujourd'hui encore, la lecture c'est le soir. Quand on est seul avec ma femme, en général, on n'ouvre pas la télé. Seulement quand les enfants sont là, ils allument, et c'est vrai qu'on a tendance à regarder. Sinon, si vraiment ça ne m'intéresse pas, je me retire dans la chambre ou la cuisine. Dans la journée, ce n'est pas la peine, je n'arrive pas à lire... pourtant, le matin, je pourrais lire facilement. "Mais enfin, là je me suis dit, quand même il faut s'y remettre " ; aussi parce que je sentais un décalage vis-à-vis des enfants, surtout l'aîné qui a vingt-deux ans ; lui, il prend beaucoup de livres à la bibliothèque du comité d'entreprise. J'étais de moins en moins au courant... et c'est vrai qu'on finit par se sentir diminué vis-à-vis des gens qui connaissent beaucoup de choses. Bien sûr, je n'ai pas attendu aujourd'hui pour me dire ça, j'aurais pu reprendre avant, mais il est arrivé encore un autre enfant avec un écart important. Alors il a fallu reprendre à zéro. D'ailleurs, celui-ci aussi, maintenant qu'il a huit-neuf ans, il aime bien lire ; il prend beaucoup de livres de son âge. Même pas de BD, mais les contes d'Andersen ou de trucs comme ça ; il faut lui faire la lecture le soir. »

L'attachement de la famille à la bibliothèque de l'usine

- 8 « Je ne pense pas que le syndicalisme ait beaucoup joué dans la lecture. D'abord, pour ce qui me concerne, je me suis syndiqué assez tard. Quand je suis rentré, j'étais plutôt indifférent, voire hostile. Et puis j'y suis venu sur les problèmes de sécurité qui, bizarrement, à l'époque, ne mobilisaient pas du tout les camarades. Depuis ce temps-là, on peut dire que ça m'a pris pas mal de temps. Je me souviens, par exemple, que c'est moi qui devais courir après les camarades pour qu'ils règlent leur cotisation ; parce que personne ne voulait faire cette basse besogne. Ensuite, chez nous, les informations syndicales sont toujours plutôt passées par les vestiaires que par les tracts. Il faut imaginer le niveau des gens il y a trente ans ! C'est vite vu : la plupart ne savaient pas lire. C'est d'ailleurs une contradiction d'avoir fait tant d'efforts pour la bibliothèque alors que ceux auxquels elle était destinée, les ouvriers, étaient en majorité analphabètes. Mais peut-être avait-on le sentiment d'œuvrer davantage pour les générations à venir. C'est bien là qu'est le problème : les familles, les enfants des ouvriers qui auraient aimé lire ignoraient l'existence de cette bibliothèque. S'il y a eu quelques efforts à l'intérieur de l'usine, je me souviens en particulier de la vieille bibliothécaire arpentant les ateliers à l'heure du casse-croûte sur l'espèce de tricycle à remorque qu'on lui avait bricolé pour sortir les livres de la bibliothèque ; les gens de l'extérieur n'ont pas été suffisamment informés. C'est dommage parce que nous autres par exemple, sans la bibliothèque, on ne lirait pas autant. Moi, passe encore, je ne prends guère qu'un ou deux livres à chaque fois mais ma femme et mon fils en prennent cinq ou six chacun. Au départ, ma femme en prenait même à la bibliothèque municipale mais finalement elle en prend uniquement ici. Pourtant, aujourd'hui, nous habitons en dehors de Saint-Etienne et plus à deux pas de l'usine comme avant ; mais ça ne fait rien, on préfère venir ici. C'est bien simple, je n'ai pratiquement jamais acheté un livre ; d'abord le budget est trop serré. L'achat d'un livre, pour moi, c'est un cadeau. D'ailleurs, ma femme en a acheté beaucoup pour les enfants ; ils ont leur bibliothèque dans leur chambre, avec des collections : Quid... Ma femme, elle aussi, a des livres dans la salle à manger, toute une rangée de bouquins qui racontent des histoires de toubibs, mais je n'en sais pas plus parce que je n'y ai jamais touché. »

La lecture : une expérience du retrait

- 9 L'expérience lectorale est d'emblée ici rapportée à l'activité professionnelle : le début de la carrière de lecteur coïncide véritablement avec l'entrée à l'usine ; le monde du travail surdétermine le temps du lire, que ce soit sur le lieu de travail aussi bien qu'en dehors. Plus encore, il est remarquable que dans la bouche de ce syndicaliste CGT, la lecture vienne supplanter l'appartenance syndicale comme marqueur identitaire, jusqu'à opérer un clivage au sein même de la communauté militante (*« sans la lecture, je serais devenu un abruti comme pas mal de mes camarades, malheureusement (...) il y a des militants qui ne prennent jamais de livres à la bibliothèque, il y en a certains qui font partie de la commission-bibliothèque et qui ne lisent pas »*). Aujourd'hui encore, à l'heure de la préretraite, la lecture domestique demeure associée à l'après-travail (*« dans la journée, ce n'est pas la peine, je n'arrive pas à lire. Pourtant, le matin je pourrais lire facilement »*). D'ailleurs, dans ses modalités pratiques mêmes, la lecture se confirme être bien une activité étrangère au laisser-aller, à la détente, caractéristiques du domaine du loisir ; comme si la lecture domestique devait reproduire l'inconfort des conditions de lecture en atelier.
- 10 Au travail aussi bien qu'à la maison, cette lecture requiert comme condition nécessaire la possibilité d'un retrait. Celui-là même que la naissance des enfants, effectivement présentée de manière récurrente comme motif au brusque arrêt de la pratique, remet justement en cause dans l'espace domestique. Ce qui reste en revanche implicite, c'est que l'activité syndicale a vraisemblablement eu le même type d'effet dans l'espace professionnel. La définition militante de la lecture (*« échapper à l'abrutissement »*) perd, en effet, toute possibilité d'actualisation (par manque de temps) en même temps que sa raison d'être (à une modalité individuelle de lutte contre l'abrutissement succède une modalité collective) avec le développement de l'activité syndicale. En d'autres termes, en ayant détourné de la lecture, l'engagement syndical a lui-même paradoxalement engendré une manière d'abrutissement (*« je me sens un peu en retard par rapport à ceux qui ont continué à lire. Je vois bien qu'ils en savent plus que moi »*).
- 11 Cependant, si ces raisons sont invoquées de manière plus ou moins explicite et déterminent l'abandon de la pratique, c'est que dans le temps elles lui confèrent une manière de légitimité. Il faut alors voir dans le brusque abandon de la lecture à la naissance des enfants rien moins qu'un sacrifice, la condition de leur propre familiarisation à la lecture (*« je n'ai pratiquement jamais acheté un livre, d'abord le budget est trop serré (...) ma femme en a beaucoup acheté pour les enfants ; le petit dernier aussi il aime bien lire (...) il faut lui faire la lecture le soir »*). D'ailleurs, aujourd'hui, non seulement les enfants aiment bien lire, mais qui plus est, ils fréquentent assidûment la bibliothèque du comité d'entreprise alors même que la plupart des camarades n'ont pas fait, à son sujet, l'effort d'information nécessaire auprès de leurs familles. La longue période de non-lecture pour cause de paternité et de militantisme syndical est donc légitimée à double titre ; mieux encore, l'excellence du rapport à la lecture des enfants (leur amour de la lecture et leur fréquentation de la bibliothèque) devient critère d'appréciation de la qualité de l'éducation paternelle indissociable de celle de l'engagement militant (c'est en privé que le projet de culture populaire peut véritablement se concrétiser, davantage que dans l'action collective). D'ailleurs, c'est seulement maintenant que les enfants lisent, que leur père peut tenter de s'y remettre. Non seulement parce qu'il leur

consacre moins de temps, mais parce qu'il « *sentait un décalage vis-à-vis des enfants* » du fait précisément qu'ils lisent.

- 12 Dans cette véritable discipline par laquelle s'opère petit à petit le réapprentissage des procédures cognitives qui font de la lecture une activité ordinaire, comme jadis dans la prise de distance par rapport à la lecture, c'est un même modèle lectoral qui est à l'œuvre : la lecture comme activité solitaire.

Chapitre 2. La lecture : une affaire de famille

Une famille d'immigrés polonais bien intégrée

- 1 *« Mes parents étaient immigrés, d'origine polonaise ; mais moi je suis né ici à Firminy. A l'école, j'aimais bien lire les livres de la bibliothèque. J'étais même assez assidu. On était trois frères et pendant presque toute notre scolarité on était dans les meilleurs. Il faut dire que mes parents aussi aimaient bien lire. Même qu'ils ont appris le français par les livres, en lisant uniquement. D'ailleurs, mon père connaissait quatre langues : le polonais qu'il a appris chez lui, le russe, à l'école, comme à l'époque la Pologne était occupée par les Russes, l'allemand parce qu'il a travaillé quelques saisons en Allemagne, et enfin le français. Lui, il a appris le français dans les livres parce que quand il est arrivé ici, il avait un contremaître qui le commandait en russe. Tandis que, quand je suis né, il le parlait couramment. D'ailleurs, à la maison, on ne parlait que le français, ce qui fait que je ne connais pas le polonais.*
- 2 *« Je me souviens que j'aimais bien lire, même encore maintenant : je fais partie de la bibliothèque de l'usine ; d'ailleurs j'y suis depuis qu'elle s'est montée. Il faut dire que j'ai toujours fréquenté les bibliothèques. Quand on était petit, on n'avait pas bien de livres parce qu'on n'était pas riche. Je me souviens encore qu'un Noël, on m'avait acheté un de ces livres cartonnés où il y avait des histoires du genre Michel Vaillant : je l'avais prêté à un collègue et il ne me l'a jamais rendu. C'est marrant, je ne l'ai jamais oublié. Enfin, il y en avait pas mal à la maison mais c'était des livres étrangers, pour la plupart en allemand, que mon père avait dans ses affaires. C'était tous des livres sur son métier ; il était électricien.*
- 3 *« Et puis, mon frère qui était plus âgé que moi a commencé à ramener pas mal de livres, plutôt des romans, à la maison. On les échangeait au marché, sur la place. Avec ma mère, on lisait bien aussi les feuilletons dans Bonne soirée on avait une voisine qui nous les prêtait, ou dans le journal qu'on achetait à deux ou trois ou que nous prêtait un voisin. Maintenant, c'est des choses que je ne lis plus. Quant à mon père, il ne lisait pas lui parce qu'il faisait deux journées. Il a fait ça toute sa vie ; on peut dire qu'on ne le voyait pratiquement pas. »*

Un usage familial de la bibliothèque...

- 4 « Du temps où je travaillais, si c'était un livre qui me plaisait, j'arrivais à le lire en un ou deux jours étant donné que j'avais quand même tous mes après-midi de libres. Depuis que j'ai arrêté, ça fait maintenant deux mois, j'arrive à lire même le matin si le bouquin me plaît bien ; je déjeune et je vais en tomber quelques pages à la table de séjour. Parce que je ne suis bien qu'à table ; jamais sur le fauteuil. Même le soir, si le livre me plaît vraiment, la télé peut tourner, moi je lis mon livre. J'épluche aussi bien mieux le journal, tandis qu'avant je regardais seulement les grands titres.
- 5 « De toute façon, j'ai toujours lu un peu ; mais il me semble qu'avant je lisais pas les mêmes livres ; ça a évolué. Avant, je lisais comment c'est déjà, Frank Slaughter. J'aimais bien toute sa série là sur la médecine. Mais maintenant ces livres ne me disent plus rien du tout. J'aime beaucoup les livres d'aventure : tous les livres des gens qui ont fait des voyages. Récemment, par exemple, j'ai lu le livre d'une bonne femme qui a été à Jérusalem à pied depuis la Bretagne ; ça s'appelle Et Dieu sauva mon fils. Si c'est vrai ce qu'elle a fait, c'est extraordinaire ; elle faisait soixante-dix kilomètres tous les jours.
- 6 « Avec ma femme, on avait lu La Pomme oubliée, l'histoire d'une mémé dans sa montagne, elle y reste tant qu'elle peut. Ensuite ils en avaient fait un autre, quand elle se retrouve dans sa maison de retraite. Je ne suis pas bien sûr du titre, je crois que c'est d'Anglade. J'ai lu aussi un livre sur les chasseurs de serpents, mais je n'arrive pas à me rappeler ni l'auteur ni le titre. J'aimerais bien le relire. Je l'avais même conseillé à des copains de travail et il y en a un qui l'avait aussi drôlement aimé... C'est drôle, j'en ai lu beaucoup, mais dire un titre comme ça, ça ne vient pas. Si ma femme était là, elle s'en rappellerait ; elle a mieux de tête, elle sait tous les titres.
- 7 « Ce qui est marrant, c'est que même si ma femme lit moins que moi c'est elle qui me choisit mes livres à la bibliothèque parce qu'elle se rappelle des auteurs et que si je dis "celui-là il est bien", elle sait que l'auteur m'a bien plu, alors elle en prend plusieurs. Et si des fois, à la télé, il y a une réclame sur un livre, c'est elle qui note le titre et qui le demande ensuite à la bibliothécaire.
- 8 « Les enfants aussi fréquentent la bibliothèque. Ils y vont d'eux-mêmes ; ils ont leur carte ; ils s'en occupent, quoi ! Ça, je peux dire que mes deux petits aiment bien lire. La fille surtout (âgée de 17 ans). Le garçon est moins passionné. Il lit beaucoup, mais ce serait plutôt des BD ou des trucs comme ça. Enfin, pour le moment, il n'arrête pas de réviser pour les concours ; il est en « math'spé ». Mais sinon, il en lit des gros. De toute façon, ils se les choisissent eux-mêmes. Une fois, j'avais envie d'en lire un qu'il avait pris à la BU (bibliothèque universitaire) mais il m'a dit "je ne sais pas s'il va te plaire" : c'était de la science-fiction, des trucs qui font peur. » (Il va me chercher le sachet des livres empruntés dernièrement à la bibliothèque. A l'intérieur : Tête de Turc, un Ray Bradbury, deux BD dont il ne comprend décidément pas ce que ses gosses peuvent y trouver, et plusieurs magazines : Elle, (Paris) Match...)

... et de l'achat par correspondance

- 9 « Le seul problème avec la bibliothèque, c'est que des fois, on voudrait un livre qui vient de sortir et qu'on a noté, et il n'y est pas ; alors ça tombe à l'eau. Mais ce n'est pas pour ça qu'on ira l'acheter en librairie. Enfin, pour le moment on s'est mis à « France-Livre » (c'est-à-dire France-Loisirs) ; ça fait peut-être un an ; c'est ma fille surtout qui avait envie. Alors on choisit un livre tous les mois ; un coup c'est elle, un coup c'est moi, un coup c'est ma femme. C'est bien fixé, mais on peut quand même faire des exceptions si une fois il y a un livre auquel elle tient

particulièrement. Comme là, normalement c'était à moi ; mais elle m'a dit : "Si tu n'en trouves pas, il y en a un que je veux". Alors je vais sûrement lui laisser choisir le sien. Elle en a pris des jolis déjà : par exemple, Noces barbares, ça a eu un prix. Mais on s'est aussi fait avoir. Elle en a pris un là, Necropolis, sur la Rome antique, qui pour moi est presque illisible. Je ne pense pas qu'elle l'ait lu non plus parce qu'elle l'a vite rangé. Mais enfin dans l'ensemble, c'est une formule intéressante parce qu'il y a le choix ; ils ont un sacré catalogue. C'est-à-dire moi je pense que les livres, c'est la culture. Plus on en a et mieux c'est. On ne les lit peut-être pas mais on trouve quelque chose dans l'un, quelque chose dans l'autre. D'ailleurs, nous aussi, au début de notre mariage, on s'était mis à un truc qui vendait des livres. On en avait acheté une quinzaine ; des jolis livres bien reliés. Parce que c'est quand même important que les livres présentent bien, qu'on puisse les consulter rapidement. Si c'est pour les mettre dans les placards, après c'est plus difficile de les attraper. Franchement, je trouve que c'est joli les livres. Enfin nous autres on n'en a pas beaucoup parce que c'est trop cher. C'est bien pour une question de finances qu'on avait été obligé de s'arrêter d'en prendre à l'époque. On était parti là-dedans parce qu'on avait envie de lire, mais après il y a eu d'autres frais, il fallait faire face à d'autres dépenses plus urgentes. Alors le jour où ma fille m'a dit qu'elle voulait y rentrer, j'étais tout de suite d'accord. Je pense que ça peut lui faire du bien de lire vu qu'elle en a envie. D'ailleurs, elle s'est achetée avec ses sous à elle toute seule un rayonnage qu'elle a dans sa chambre pour y mettre ses livres. C'est même là que sont rangés tous nos livres, même ceux qu'on avait achetés à l'époque. Elle a tout mis en exposition ; enfin le peu de livres qu'on a. »

Les livres qu'on a et ceux qu'on voudrait avoir

- 10 « A vrai dire, on en a bien quelques autres à droite et à gauche. Comme on a été abonné plusieurs fois à Sélection les premières années de notre mariage, ça s'est accumulé au fil des années. Ils font des abonnements à tarif réduit, alors on le prenait quand c'était à 50 % ; ensuite quand vous êtes resté deux ou trois ans, ils augmentent le tarif, alors on laissait tomber ; et puis ils reviennent vous chercher ; ils vous relancent au même tarif réduit. C'est comme ça qu'on est parti et revenu plusieurs fois. J'aimais bien, c'est plein de petits articles ; ça se lit vite. A la campagne, j'en ai encore une bonne pile, mais je crois qu'on a quand même dû en jeter. Ici, on en a peut-être quelques-uns au grenier, avec peut-être quelques Chasseur français. « Sinon, il y a quelques bouquins pratiques. On a tous les bouquins de Mességué ; on avait dû les acheter au supermarché quand ils sont sortis. Il faut dire que nous autres, de la tisane on en boit tous les jours, avec du serpolet, du tilleul qu'on ramasse nous-mêmes. Je les avais bien lus un peu au début mais après ils sont restés là ; je ne sais même plus où ils sont. J'ai aussi deux ou trois livres sur les champignons ; je les consulte parfois pour savoir si je n'en ai pas ramassé de mauvais. L'autre jour, au supermarché, on en a vu un gros, soldé à soixante francs ; il y avait de jolis dessins. Il m'aurait fait envie mais on ne l'a pas pris. Et puis j'ai un gros bouquin de conseils sur le jardinage. A certains moments, on peut dire que c'est mon livre de chevet. D'ailleurs, j'aimerais bien être abonné à Système D, une revue de bricolage ; mais c'est toujours pareil. C'est une question de moyens. Et de toute façon il est à la bibliothèque, alors on le prend souvent. On fait pareil pour les revues : à chaque fois, on en prend trois ou quatre ; et puis il y a une grande salle de lecture avec des fauteuils ; ça m'arrive d'y rester. On a aussi une voisine qui nous passe les numéros de Vie et Santé et comme mes beaux-parents habitent à deux pas et qu'ils sont abonnés au journal, ils le passent tous les jours à leur fille et à leur fils : on habite tous à côté. La seule chose que je reçoive, parce que je fais du ski dans un club et que ça va avec la licence, c'est le Ski français ... mais je ne m'y abonnerai jamais, c'est trop minable... »

- 11 (A la fin de l'entretien, il tient à montrer les livres dans la chambre de sa fille ; nous la surprenons d'ailleurs en plein travail. Il y a bien trois étagères au-dessus de la table de travail où elle est installée, avec dessus, des livres de poche essentiellement. Il prend un volume qui dépasse des autres : *Les Noces barbares* pour me le montrer, en me disant qu'il les a presque tous lus. Comme je lui demande s'il a également lu *Manon Lescaut* que je venais de noter, il répond par la négative et ajoute qu'il doit s'agir d'un livre scolaire. Il demande ensuite à sa fille où sont donc passés ces beaux livres qu'elle a récupérés. Elle indique un secrétaire derrière nous avec derrière une vitre, une rangée de livres tous uniformément reliés : Balzac, Zola, Defœ, Romains...)

Le rapport au livre : des pratiques conjointes

- 12 Jean souligne d'entrée combien la précocité de son rapport à la lecture est remarquable compte tenu de la précarité des conditions d'alors (parents étrangers, manque de moyens...). Il a pu néanmoins compter sur l'expérience antérieure de ses parents qui ont, soi-disant, appris le français par les livres (alors que « *c'était des livres étrangers* » et que son père « *ne lisait pas parce qu'il faisait deux journées* ») et par conséquent, sur la présence familière de livres à la maison, que personne ne lisait au demeurant (pas plus Jean, parce qu'ils étaient étrangers, que son père, parce qu'il n'avait pas le temps). Dans un tel cadre, la lecture est appréhendée dans une perspective instrumentale, en tant que moyen par excellence d'intégration : « *Mon père a appris le français dans les livres* » (c'est là la seule modalité répertoriée de sa pratique ; comme si la lecture lui avait seulement servi à apprendre le français et qu'il avait cessé ensuite) ; « *à l'école, j'aimais bien lire les livres de bibliothèque, j'étais même assez assidu. On était trois frères et pendant presque toute notre scolarité on était dans les meilleurs.* »
- 13 La contradiction entre un milieu propice à la lecture et le manque de moyens se résout dans une pratique de lecture détachée de la contrainte de la possession du livre (« *on avait pas bien de livres parce qu'on n'était pas riche* »). D'un côté, les livres que l'on possède ne sont pas lus (le seul qui soit acheté est d'ailleurs perdu avant d'avoir été lu) ; de l'autre, ce qui est lu n'est pas acheté : les livres de bibliothèque, les bouquins échangés sur la place, le *Bonne soirée* prêté par la voisine, le journal acheté à plusieurs ou bien prêté par un voisin. Cette dissociation entre lecture et possession trouve, d'une part, dans l'approvisionnement en bibliothèque, son expression par excellence (« *à l'école, j'aimais bien lire les livres de bibliothèque ; je fais toujours partie de la bibliothèque de l'usine ; d'ailleurs, j'y suis depuis qu'elle s'est montée* ») et se concrétise, d'autre part, dans des pratiques conjointes (achat du journal à plusieurs, lecture des feuilletons en famille, lectures communes aux deux frères...). Or, précisément, ces deux caractéristiques précoces de la pratique se rejoignent aujourd'hui : la femme de Jean choisit souvent pour lui ses livres à la bibliothèque, ses enfants la fréquentent aussi et il lui arrive de lire des livres qu'ils y prennent, parfois même le tour à la bibliothèque se fait en famille.
- 14 Mais plus encore c'est la même pratique collective qui semble faire tout l'intérêt de cette modalité d'approvisionnement exclusive que constitue l'achat par correspondance, inédite en ce qu'elle s'inscrit dans un projet d'accumulation domestique : ce type d'engagement est associé, soit à la constitution même du foyer, soit à des dépenses d'ameublement appréciables. Tout comme l'usage de la bibliothèque, l'achat de livres par correspondance combine la valorisation d'un accès

autonome au livre, par alternance des choix, et l'acception du livre comme bien commun.

- 15 L'absence de rapport nécessaire entre lecture et possession est cependant confirmée : d'un côté *Necropolis*, qu'on possède mais qui est illisible (ou encore cette revue qu'on reçoit mais qu'on ne lit pas) ; de l'autre, des livres de bibliothèque dont on a oublié jusqu'au titre, mais qu'on a lus plusieurs fois.
- 16 En fait, la logique d'appropriation-exhibition qui est mise en œuvre dans l'achat par correspondance n'est autre qu'une manière, aux airs de sacrifice, de se rendre aux revendications des enfants. C'est l'argument de l'argent qui avait, jadis, fait cesser le premier abonnement du jeune couple, de même que la possession de la collection *Sélection* est rapportée simplement au prix et non à l'intérêt. C'est aujourd'hui, l'intérêt manifesté par leur fille qui le fait reprendre.

Chapitre 3. Lecture et militantisme

L'école, pas la lecture

- 1 *« Je suis d'une famille ouvrière ; mon père était passementier en Haute-Loire. Mais il a dû abandonner la passementerie à un moment critique où il y avait un grand chômage. Il est alors venu à Firminy pour nous rapprocher de l'école et nous donner la situation qu'il n'avait pas eue. Qui dit famille ouvrière dit petits revenus et par conséquent de gros efforts pour nous envoyer à l'école et qui plus est, vu la tradition catholique de la Haute-Loire, à l'école libre. Donc, d'autant plus de sacrifices. C'est-à-dire : pas de loisirs... Alors, la lecture, je n'y ai jamais bien été sensible pendant toute ma scolarité. Voyant tous les sacrifices de mes parents, j'étais surtout occupé à faire les efforts nécessaires pour essayer de ne pas les décevoir. De toute façon, au collège technique Sainte-Barbe à Saint-Etienne, là où j'ai passé mon brevet industriel d'ébéniste, il y avait une discipline tellement rigoureuse que les parents n'avaient pas à nous inciter au travail : le travail à la maison était sanctionné par des notes et quand elles n'étaient pas suffisantes, il y avait les colles du dimanche.*
- 2 *« Il faut dire aussi qu'à la maison, il n'y avait pas de livres qu'on aurait pu lire en dehors du travail... à part la Bible et le livre des Evangiles ; ça, je dirai que personnellement, c'est quelque chose qui m'a beaucoup intéressé. Au niveau de ma scolarité, d'ailleurs, l'instruction religieuse, qui rentrait pour une part importante dans les examens de fin d'année, a toujours été une discipline où j'étais très à l'aise. Dans ce domaine là, j'étais sûrement plus fort qu'en maths. C'est sûrement parce qu'il y avait de l'histoire que ça m'intéressait.*
- 3 *« Mais sinon, aucune lecture de loisirs... Enfin, ce que je lisais quand même c'était le journal, parce que mon père le prenait tous les jours. Ou plutôt je me souviens qu'il le prenait avec les voisins parce que le prendre à soi tout seul, c'était trop cher. C'était pas rien La Tribune qu'on lisait à l'époque, parce que c'était déjà un journal situé à gauche... on devait lire La Dépêche.*
- 4 *« Voilà, c'est à peu près tout ! En tout cas, je ne me souviens pas d'avoir lu des romans dans ma jeunesse ; des livres comme la "Bibliothèque rose" ou tout ça, on ne risquait pas de les trouver chez moi. Et aujourd'hui, c'est pareil, les loisirs qu'on peut avoir on ne les consacre pas à la lecture. On est plutôt abonné à la Comédie de Saint-Etienne. »*

La lecture militante

- 5 « A l'école, j'ai connu une équipe de jeunes et c'est à ce moment-là qu'il y a eu un changement dans ma vie : j'ai rencontré des militants de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) et je me suis engagé. Et puis, comme je suis rentré tout de suite dans le monde du travail, la JOC m'a tout naturellement conduit au syndicalisme. Je dirai que c'est à partir de mon engagement que j'ai commencé à m'intéresser à la lecture. Je lisais surtout des revues syndicales et les journaux qu'on recevait au local ; pour ce qui est de la presse locale, c'était davantage des contenus politiques, syndicaux ; et puis il y avait un certain nombre de livres qui se rapportaient plus ou moins directement à notre engagement.
- 6 « Ensuite, je suis parti au service militaire et comme c'était la guerre d'Algérie, j'y suis resté deux ans. Pendant ce temps, j'ai commencé à fréquenter, si bien que je me suis marié sitôt rentré. A ce moment-là, je ne sais plus si on a pris le journal local, mais on s'est vite abonné à un certain nombre de revues, de journaux. Par exemple : Témoignage chrétien, voilà un hebdomadaire auquel on est abonné depuis maintenant trente ans. C'est un journal dans lequel on a toute confiance, dans la mesure où il n'a jamais dévié de la ligne qu'il s'était fixée. C'est certainement le rare journal à n'avoir jamais dévié de sa ligne. Autrement, L'Express, Le Nouvel Obs (Le Nouvel Observateur), c'est des journaux qu'on a lus assez souvent. D'ailleurs Le Nouvel Obs, passé un moment, on l'achetait régulièrement parce que ça correspondait bien à notre sensibilité, disons de gauche ; tandis que maintenant, ça n'est plus vraiment ça et puis, c'est aussi le temps qui manque. Pourquoi nous ne nous sommes jamais abonnés au Monde par exemple ? Parce que c'est très copieux à lire. Simplement, je l'achetais toujours quand je devais aller à Paris pour le travail.
- 7 « Sinon, pour ce qui est des livres, là c'est plutôt le rayon de ma femme ; d'abord, elle lit plus que moi et ensuite elle est toujours engagée au niveau chômeurs, restaurants du cœur, etc. D'ailleurs, à peu près tous les bouquins qui sont là (montre du doigt une étagère du « living » qui occupe tout un côté de la pièce) concernent l'immigration, le chômage... Pour la plupart, ils lui ont été offerts par des amis ou les enfants. On n'en a pas d'autres, sauf peut-être une dizaine de bouquins qui circulent entre les enfants et les amis...
- 8 « Parce qu'on a quand même des enfants qui lisent ; un en particulier qui est enseignant et qui se coltine pas mal de bouquins sur la pédagogie. Il faut dire qu'on a essayé très tôt de les initier à la lecture. D'ailleurs, ma femme les a longtemps amenés à la bibliothèque de Creusot-Loire. Mais, contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce ne sont pas les garçons qui sont dans l'enseignement à avoir le plus lu ; c'est leur sœur qui est infirmière. Maintenant, par contre, je dirais que les choses sont inversées : de par son métier, elle lit probablement beaucoup moins, alors que celui qui est instituteur lit beaucoup plus. Mon autre garçon, lui, fait la collection de bandes dessinées et il lui arrive de m'en amener quelques-unes pour me les faire lire. Parce que moi aussi, c'est une chose que j'aimais bien sur le plan loisir. Du temps où les gosses étaient encore là, je trouvais toujours un moment pour lire une BD. »

La lecture, c'est à petite dose le matin

- 9 « C'est vrai que l'engagement m'a fait lire... mais très peu de bouquins ; parce que c'est toujours pareil, on a plus de temps à soi. Après avoir fait du syndicalisme et milité un peu au parti socialiste, l'Union de la gauche socialiste et démocrate à l'époque, j'ai eu des enfants et tout de suite j'ai adhéré au mouvement des parents d'élèves. Là encore, j'ai été sollicité par les gens avec

qui je travaillais pour m'engager et j'en suis venu à occuper des responsabilités assez importantes. Alors bien sûr, ça m'occupait : on avait une réunion quasiment tous les soirs jusqu'à minuit ; dans ces conditions, il ne me restait guère de temps disponible pour pouvoir lire... mis à part les journaux. Par exemple, j'avais acheté cette histoire de l'éducation dans les pays européens (montre du doigt une collection reliée qui partage la même étagère que l'Encyclopaedia Universalis, dans le « living ») mais je n'ai jamais eu le temps de la lire. L'Universalis, c'est pareil, je l'ai utilisée quelques fois quand je cherchais quelque chose ; mais c'était surtout pour les enfants. Parce que j'ai quand même trois gosses qui ont fait leurs études. On l'avait achetée au tout début qu'elle était sortie, auprès d'un démarcheur. Le seul moment où je suis arrivé à lire quelques livres, plus particulièrement des romans, c'est le peu de temps que j'étais malade et que je suis resté à la maison. Mais enfin, ça doit pas représenter plus de deux mois dans ma vie professionnelle.

- 10 « Sinon, là où j'aime bien lire, c'est le matin. Parce qu'il faut voir aussi le problème de sa propre constitution : moi, je ne peux vraiment pas lire le soir, c'est un somnifère pour moi. Alors je lis pratiquement une heure de libre avant d'aller travailler. Comme je partais à sept heures, je me levais toujours assez tôt, vers les six heures ; ça me faisait pratiquement une heure de lecture. C'était d'abord les journaux auxquels on est abonné : Témoignage chrétien bien sûr, mais aussi Le Canard enchaîné que je prends régulièrement et Télrama. Et puis si, par hasard, je les terminais avant la fin de la semaine, je prenais un bouquin ; c'est comme ça que j'ai dû lire deux romans l'année dernière... enfin si on peut appeler ça des romans. Il y en a un, je vais me rappeler le titre, de ce journaliste allemand... j'ai des problèmes de mémoire (se lève et va jusqu'au coin bibliothèque de son « living » : deux étagères superposées avec pour l'une l'Encyclopaedia Universalis et cette Histoire de l'Education et au-dessus des livres empilés pêle-mêle qu'il consulte). Voilà : Tête de Turc ; c'est d'ailleurs un bouquin qui m'a passionné. S'il m'arrive de lire un bouquin, je le lirai à petite dose, mais je le finirai.
- 11 « Enfin, j'exagère peut-être un peu : certains jours, il peut m'arriver de rester davantage à table à midi, notamment le samedi parce que c'est le jour de TC (c'est-à-dire Témoignage chrétien) ; alors, quand il est dans la boîte aux lettres avant déjeuner, je le prends et je le parcours, et s'il y a un événement qui a fait sensation dans la semaine, je le lis tout de suite pour connaître la position du journal.
- 12 « Mais, de toute manière, en règle générale, moi la lecture c'est à petite dose et le matin ; c'est comme ça depuis des années, même si je ne suis plus aux parents d'élèves depuis maintenant cinq ans et si je suis libéré de mes activités professionnelles depuis l'année dernière. Cela n'a rien changé parce que, d'une part, ça m'est impossible de lire le soir et d'autre part, vu que je suis énormément bricoleur, je peux maintenant réaliser des choses que j'aurais dû faire il y a des années mais pour lesquelles le temps manquait. Il y a vingt-huit ans qu'on est dans cette maison mais elle est loin d'être terminée.
- 13 « C'est bien simple, aujourd'hui, le bricolage est devenu pour moi une véritable activité professionnelle. Alors je dirais qu'au niveau du temps libre, rien n'a changé puisque j'assume la même journée, j'ai le même emploi du temps à partir de sept heures le matin. Et ça ne me viendrait vraiment pas à l'idée de m'arrêter deux heures pour lire si je sais que j'ai des choses à bricoler. Si bien que c'est toujours la même histoire : j'ai un certain nombre de bouquins à lire, qu'on m'a offerts pour mon départ en retraite, par exemple, l'histoire de... je ne sais pas quoi (se lève, va vérifier au living et me montre un beau livre). Ça s'appelle Chronique du xx^e siècle ; en fait celui-ci c'est un cadeau pour mes trente ans de mariage, mais c'est pareil, je ne l'ai pas encore ouvert. Tête de turc c'est d'ailleurs pareil, c'est aussi un cadeau qu'on m'a fait, quand j'ai dû subir une petite intervention chirurgicale, tout de suite après mon départ à la

retraite. Je suis resté seulement quarante-huit heures à l'hôpital, comme ça, ça ne m'a pas arrêté dans mes activités ; alors je l'ai lu en rentrant, par petits bouts, le matin, de six à sept. »

Les enfants et la lecture : une question controversée

- 14 **Madame** (sort de la cuisine) — Bonjour Monsieur.
- 15 **M. P.** — Bonjour (je présente rapidement mon travail). Nous parlions justement de vous tout à l'heure ; j'ai cru comprendre que vous étiez une lectrice plus assidue que votre mari.
- 16 **Madame** — Au point de vue lecture, c'est le temps qui me manque, mais j'aime bien lire.
- 17 **M. P.** — Votre mari me disait que vous comme lui aviez des lectures très...
- 18 **André** — ... engagées.
- 19 **Madame** — C'est pas du roman ; non, c'est pas du roman... Enfin, je dois dire que moi j'ai lu beaucoup de romans avant d'avoir les enfants et tout ça ; mais je crois qu'ensuite on se laisse prendre par des tas de tâches et c'est très difficile alors de revenir à la lecture de loisir parce qu'on a peut-être l'impression d'avoir mieux à faire. On culpabilise un peu. Culpabiliser c'est peut-être trop fort ; mais dans la masse des livres, il y a tellement de choses. Alors, je fais un peu comme mon mari, je cherche des synthèses, ou bien je lis en diagonale. Disons qu'au niveau loisirs, on a peut-être fait d'autres choix.
- 20 **André** — C'est ce que je lui ai dit.
- 21 **M. P.** — J'avais bien entendu... mais enfin, tout le monde n'a pas *L'Universalis* chez soi.
- 22 **André** — Non mais je vous ai dit : s'il n'y avait pas eu les enfants, on ne se serait jamais payé cette fantaisie.
- 23 **Madame** — Moi je m'en sers souvent quand même.
- 24 **André** — Tu t'en sers, bien sûr ; mais s'il n'y avait pas eu les enfants, à l'époque on ne se serait pas payé cette fantaisie.
- 25 **Madame** — C'est vrai.
- 26 **André** — Il faut voir aussi qu'à l'époque on avait fait là un effort financier qui nous a plus gêné que si c'était aujourd'hui.
- 27 **M. P.** - Et les enfants s'en sont effectivement beaucoup servis ?
- 28 **Tous les deux** — Ah oui !
- 29 **André** — Il faut dire aussi qu'ils avaient déjà pris l'habitude de consulter les encyclopédies parce qu'avant celle-ci, ils en avaient une autre : quand ils étaient à l'école primaire déjà, on leur avait pris *Tout l'univers*. D'ailleurs, on l'a toujours.
- 30 **Madame** — On la garde pour les petits-enfants avec l'idée de leur faire un coin bibliothèque ; ça c'est un de mes rêves, de transformer une chambre en coin bibliothèque-jeu pour les petits-enfants.
- 31 **M. P.** (à André) — Je vois qu'ils vous reste du travail au point de vue bricolage !
- 32 **André** — De toute façon, au niveau bricolage, je finirai jamais ce que j'ai en projet.
- 33 **Madame** — C'est un de mes rêves parce que je pense que la lecture a besoin d'un coin tranquille, d'une ambiance... et je crois que nous, cet espace, on ne l'a jamais vraiment

eu : les bouquins, ils étaient dans notre chambre, dans le séjour. Parce que moi j'ai toujours aimé les bibliothèques, le contact physique avec les livres, leur odeur. D'ailleurs, le grenier est plein de vieilles séries qu'on a récupérées chez les parents, de lectures anciennes et de tous nos abonnements. Mon mari y est beaucoup moins sensible que moi, il râle parce que j'en garde trop.

34 **André** — Moi, une fois que je les ai lus, c'est fini.

35 **Madame** — Tandis que moi, je ne peux rien jeter. Les TC par exemple on les a depuis trente ans. Comme ça, de temps en temps, je vais m'installer là-haut pour faire une relecture de ce qu'on lisait à l'époque de la guerre d'Algérie ou des événements de 68. J'aurais même voulu faire de la reliure, histoire d'arranger tous ces bouquins qui s'abîment ; mais c'est toujours pareil, on est d'une génération de militantisme : je me suis embringuée dans les restaurants du cœur alors que je voulais faire de la reliure.

36 M. P. — Et cet amour du livre, vous l'avez inculqué à vos enfants ?

37 **Madame** — Mal.

38 **André** — Tout de même, Marie-Lou aimait bien lire.

39 **Madame** — Je pensais aux garçons... Quand les enfants étaient plus jeunes, je les conduisais régulièrement à la bibliothèque ; j'aimais bien, j'y en ai passé du temps ! Seulement les garçons se sont tout de suite précipités vers les bandes dessinées. D'ailleurs, un de nos fils a aujourd'hui une bibliothèque entière de BD.

40 **André** — C'est sa passion ; il fait du troc avec un marchand de BD ; il récupère tous les vieux livres de la « Bibliothèque rose » et autres qu'on trouve au grenier et il les échange contre des BD. Mais enfin il a aussi des bouquins ; il a potassé pas mal la pédagogie.

41 **Madame** — Oui, mais enfin, c'est des bouquins professionnels.

42 **André** — Je pense quand même que c'est pas pareil d'être collectionneur de BD et collectionneur de petites voitures.

43 **Madame** — Bien sûr, mais moi je n'ai vraiment pas la sensibilité BD ; alors je me fais chahuter, on me dit que je manque d'humour. Mais vraiment je ne peux pas. Je crois qu'à l'origine j'ai déprécié la bande dessinée précisément parce qu'elle m'a donné le sentiment de faire dévier les garçons de la lecture. Et de ma part, il y avait une espèce de refus de lire de la BD parce qu'il y en avait de très mauvaises au départ.

44 **André** — Ce qui était mauvais, c'était les BD avec des bulles en argot ou dans un français approximatif, comme *Picsou* ou des trucs comme ça. Mais des BD comme *Astérix*, ça a toujours été drôlement bien écrit.

45 **Madame** — Et puis les BD je les trouve, je les ai toujours trouvées très agressives.

46 **André** — Oh ! quand les enfants ont été suffisamment grands pour se les choisir eux-mêmes, d'accord ; mais celles qu'ils lisaient à l'époque, les *Astérix*, les *Tintin*, tu ne vas tout de même pas dire que c'était agressif...

Lecture militante - lecture de loisir

47 Ce qui donne ici à la lecture le sens qui la transforme en pratique effective, c'est l'engagement. Attribution de sens d'autant plus prégnante qu'elle est partagée au sein

du couple : chez l'un, comme chez l'autre, le clivage lecture engagée - lecture de loisir est d'emblée posé comme le plus propre à spécifier leur pratique.

- 48 C'est bien l'association de la lecture et du militantisme qui a d'entrée requalifié en lecture de loisir ses autres modalités ordinaires, dont la lecture de roman serait la figure métonymique. Inversement, la lecture d'obédience confessionnelle est présentée comme la pratique de lecture la plus précoce et récurrente : depuis l'instruction religieuse, inscrite par l'intermédiaire de La Bible et du Livre des Evangiles, dans le prolongement d'une tradition familiale, jusqu'au militantisme chrétien dont la fidélité à *Témoignage chrétien* manifeste la continuité. L'instruction dans un cas, le militantisme dans l'autre, apparaissent comme les véritables activités dont la pratique de lecture n'est qu'une modalité ; loin d'être, comme dans le cas de la lecture de loisir, une activité autonome.
- 49 La lecture n'a de sens, par conséquent, que rapportée à une pratique militante qui a précisément pour effet de réduire à néant le temps de loisir à consacrer à la lecture. C'est bien ce que confirme paradoxalement la régularité de la lecture matinale, pour autant que le loisir se tient proprement dans le temps de l'après-travail (du *dopolavoro*, comme on dit en Italie). Annexe de la pratique, la lecture ne renvoie plus seulement à un usage domestique, individuel ou familial ; son horizon s'élargit, au contraire, aux dimensions de ce que l'on peut désigner comme une communauté de lecteurs : l'ensemble des personnes qui se réfèrent constamment à *Témoignage chrétien* « pour voir quelle est la position du journal », parce que « c'est certainement le rare journal à n'avoir jamais dévié de sa ligne ». C'est proprement comme organe, à savoir comme instrument privilégié d'institution du réel en même temps qu'opérateur du sentiment d'appartenance à un espace commun que TC constitue le support d'une telle pratique. Notons en corollaire l'effacement manifeste du livre, sinon comme témoin de pratiques d'échange au sein d'un réseau militant.
- 50 Cependant, pour cohérente que puisse paraître cette définition de la lecture effective en termes d'engagement (partagée depuis trente ans par le couple), elle n'en est pas moins une rationalisation. C'est bien ce que révèle, plus encore que le désaccord même sur la question de savoir si les enfants aiment lire, l'intérêt que l'un et l'autre manifestent pour cette question. En effet, chacun à leur manière, en insistant sur la familiarisation précoce avec le livre, instrument de connaissance, et sur l'inculcation d'un amour du livre, ils témoignent de la persistance d'un attachement pour une définition culturelle de la lecture qui ne trouve guère à se manifester ouvertement que dans le domaine de l'éducation des enfants (encyclopédies, bibliothèque...) et des petits-enfants (projet de coin bibliothèque). Victimes, pour le reste de l'hégémonie de la pratique militante : on « culpabilise » presque de lire alors qu'il y a tant de choses à faire ; « on est d'une génération du militantisme : je me suis embringuée dans les restaurants du cœur alors que je voulais faire de la reliure ! » L'hégémonie en question se traduit d'ailleurs par une relégation spatiale (au grenier) de la lecture de loisir : les livres exposés dans le living confirment le caractère engagé de la lecture.

Chapitre 4. Lecture et loisir

- 1 *« Mon enfance, on en fait vite le tour : j'étais à l'orphelinat et je n'ai pratiquement pas fait d'école. A cause de la guerre les cours avaient lieu à la Bourse du travail de Firminy pour qu'on puisse vite se mettre aux abris en cas d'alerte ; la classe était séparée en deux et chaque groupe avait cours soit le matin, soit le soir. Bref ce n'était pas vraiment l'école. Ensuite, je me suis retrouvé chez des paysans en Haute-Loire jusqu'à mon départ pour l'armée. Là, j'allais un peu mieux à l'école ; ça m'aurait même intéressé mais comme je n'étais pas chez moi, il n'y avait personne pour me pousser. Donc, on ne peut pas dire que j'ai beaucoup lu, par contre, c'est une fois marié, en rentrant du boulot. Il faut dire que la stabilité ça y fait énormément. C'est d'ailleurs à cette époque que j'ai commencé à acheter des bouquins (il montre du doigt une rangée de livres reliés en face de lui, dans le « living ») ; parce que jusque là, je n'en avais pas, à part peut-être deux ou trois policiers, et encore. « Maintenant, je lirais plutôt moins. Ce n'est plus la même vie : on se voit mieux avec les copains ; on veille davantage le soir chez les uns et les autres ; et puis, depuis que je suis en préretraite, j'ai un jardin qui m'occupe bien. Cela fait que je lis beaucoup moins de bouquins. »*

La pause lecture

- 2 *« Avant, la lecture c'était le repos. Comme je travaillais de 5 heures à 13 heures, sitôt rentré du boulot, je me mettais dans mon fauteuil, je prenais un bouquin ; ça me faisait une pause. J'avais pris cette habitude. Tandis que maintenant ça n'est plus pareil. Mais ça ne veut pas dire pour autant que j'aie plus de temps, parce que ce n'est pas le même temps. Je regarde mieux la télé le soir, je me lève plus tard. A 13 heures je n'ai plus besoin, en somme, de me reposer. Au contraire, maintenant les après-midi, je vais bricoler au jardin. Bientôt, il y aura les champignons et il faudra courir les bois. Et le soir, on regarde la télé plus longtemps. Donc, je lis moins, bien moins qu'avant... Par contre, j'arrive à lire le journal alors que je ne l'achetais jamais. Comme je commençais à 5 heures, je n'avais pas le temps le matin et l'après-midi c'était trop tard vu que les nouvelles on les sait déjà. Le journal, c'est le matin ; comme ça au moins, les nouvelles sont fraîches. Tandis que l'après-midi, le journal est pour ainsi dire lu, sans même avoir dû l'acheter, parce qu'on en discute. Nous, on le lisait ensemble, au casse-croûte. Mais enfin, c'est sûr que depuis que je l'achète, je le lis de manière beaucoup plus détaillée ; surtout les faits divers. »*

Elle : La lecture, une affaire de patience. Lire et « feuilleter »³⁵

- 3 « Moi, je lisais beaucoup ; mais maintenant je suis plus énervée, alors je n'ai pas la patience de lire. C'est une question de patience ; parce que sinon pour lire, j'ai lu. Je lisais deux ou trois livres par dimanche, moi ! Oh, là là, qu'est-ce que j'ai pu lire ! Avant de me marier, je ne sortais pas, alors je lisais beaucoup, des Guy des Cars, des trucs comme ça, des romans. Après, ça a diminué et maintenant je n'ai plus la patience ; je feuillette. Je ne dis pas que parfois il n'y a pas des livres qui m'intéresseraient et que je n'essaie pas ; mais c'est le manque de patience. Même un magazine, je le feuilleterai mais s'il y a un roman-feuilleton, par exemple, je n'aurai pas la patience de le lire. Quant au journal, je regarde les titres, c'est tout ; ou alors, s'il y a vraiment quelque chose qui m'intéresse, un fait divers, je dois m'y reprendre à deux ou trois fois. C'est bien simple, en lisant le journal, je regarde les décès ! Avant, je regardais les mariages et les naissances ; maintenant c'est les décès ! Je ne peux vraiment pas dire que je lise le journal. Il faut dire qu'on regarde mieux la télé maintenant. Comme les émissions intéressantes passent après 10 heures, les émissions médicales, par exemple, on peut davantage les regarder maintenant. C'est sûrement parce que j'ai trop lu dans ma jeunesse que je ne peux plus lire comme ça. A la bougie, je lisais, pour ne pas me faire disputer par ma mère à cause de la lumière. Tous les dimanches, j'allais à la bibliothèque paroissiale de Saint-Etienne, je prenais deux ou trois livres et le soir les livres étaient lus. Il faut dire aussi que je m'en occupais un peu de cette bibliothèque. Alors que maintenant, je ne sais pas combien de temps ça fait que je n'ai pas lu un bouquin du début à la fin... Il faut que je sois malade. Par exemple, j'ai été opérée en 1978 : en 1978, je lisais. Par contre, la dernière fois que j'ai été opérée, je suis restée quatre jours en clinique mais je n'ai pas lu. J'avais emmené des livres, mais je n'ai pas eu la patience. Et puis il y a toujours cette histoire de télé. »

Lui : l'étagère et le placard

- 4 « J'ai acheté des bouquins, mais je ne les ai pas tous lus (il se lève du fauteuil et se dirige vers le « living » qui est à deux pas). Ceux-ci, je les ai à peu près tous lus, mais ceux-là, pas encore ; quelques-uns, pas tous » (les livres, tous reliés, sont divisés en deux groupes d'une vingtaine chacun, de part et d'autre d'une étagère ; avec à mi-distance de l'un et de l'autre un ouvrage isolé. Du côté des livres « non encore lus » : Hervé Bazin, Jean Giono, Guy des Cars, Joseph Kessel, Maurice Genevoix, Didier Decoin, Henri Troyat, Thomas Mann...). Voilà, en principe les livres que j'ai lus sont là ; dans une vie, ça ne fait pas lourd ! Des fois, j'en prends bien un de ceux qui me restent à lire ; mais je n'ai pas bien le temps. Ce n'est plus le même temps. Sur tous ces bouquins, j'en ai peut-être acheté un ou deux à la librairie du coin, mais presque pas ; tous les autres, on les a eus par abonnement chez Hachette, je crois ; ça n'était pas à France-Loisirs. On avait dû y rentrer à partir de prospectus. Les premiers bouquins qu'on a pris, je crois bien que c'est ceux sur la Deuxième Guerre mondiale (il désigne une collection reliée d'une dizaine de tomes sur une étagère du living au ras du sol). Je pensais que ça allait m'intéresser et puis il y en a que je n'ai jamais ouverts. J'en ai bien regardé quelques-uns, ceux qui se rapprochaient le plus du maquis de la région.
- 5 « Ensuite, ils nous envoyaient d'office un livre tous les trimestres. On n'avait rien à choisir. C'est eux qui envoyaient leur sélection du mois. Bien sûr, après on pouvait toujours choisir d'autres à tarif réduit, mais nous on prenait la sélection du mois ; ça nous suffisait bien. On a dû y rester quatre ou cinq ans à partir de 1972 environ ; ça remonte à quelques années déjà. Quand j'ai vu

que je n'arrivais pas à finir de les lire, j'ai arrêté ; pourtant, j'en lisais bien, mais ils arrivaient encore plus vite. (Il commence à chercher dans la partie gauche du « living », dans les « déjà lus »). Parmi ceux-ci, il y en a quand même que j'ai bien aimés, le machin des hôpitaux, le machin de la marine aussi (il les cherche). Les titres, je les oublie, mais il y en a un où ça se passait dans les hôpitaux et un autre qui se passait dans la marine (continue à chercher et tombe sur La Bible) ; ça, c'est une petite mémé qui l'a donné à ma femme ; elle aime bien le lire de temps en temps (continue à chercher). Il y avait un machin sur la Chine aussi... tiens, le voilà (désigne le livre isolé au milieu de l'étagère : Han Suyin, *Le Déluge du matin*). J'ai commencé à le lire, mais je ne l'ai pas fini (il ouvre machinalement une porte du haut du « living », découvrant un entassement de livres de poche et de revues ; il la referme aussitôt). Non, il n'y a rien ici ; ce n'est pas des bouquins ça. Il n'y a que des policiers, des machins de jardinage (se remet à passer en revue les livres de l'étagère). Ah, le voilà celui que je cherchais (me tend un gros bouquin d'environ 600 pages) : Le Chirurgien de Saint-Charles (continue de passer en revue les livres qu'il a lus, puis se rassied et prend un volume qui était posé sur la table basse du salon). Celui-là, Sur les traces d'Abraham, je ne l'ai pas encore fini mais j'arrive bien à le lire de temps en temps parce qu'il y a de la religion. Je l'ai acheté suite à une conférence de « Connaissance du monde », je crois. Avant, je n'y allais jamais, mais maintenant, on y va bien. C'est organisé par le comité d'entreprise. Une fois que le conférencier a passé son film, il vend ses bouquins. Alors, j'arrive à en acheter ; mais pas toutes les fois quand même. Pour les volcans, par exemple, je ne l'avais pas pris.

- 6 « A une époque, j'avais aussi essayé de prendre des livres à la bibliothèque du comité d'entreprise. Mais je n'arrivais déjà pas à lire ceux qu'on recevait, alors ce n'était pas la peine d'aller en chercher d'autres. »

« Les livres de plantes »

- 7 **Madame** — Toi, ce qui t'intéresse maintenant, c'est les champignons, les trucs comme ça... le jardinage. Enfin, pas des livres qui se lisent du début à la fin comme un roman. C'est comme les livres des plantes ; que ce soit *La Médecine par les plantes* (désigne trois livres uniformément reliés sur l'étagère du côté des livres « non lus ») ou d'autres qu'on a également, je les feuillète bien ; il y a quelque chose qui m'intéresse, je regarde, mais je ne peux pas dire que je les lise. C'est comme toi avec la Deuxième Guerre mondiale, je ne sais pas si tu l'as bien lu de fond en comble.
- 8 **René** — Si, j'ai lu les machins sur la région.
- 9 **M. P.** — Si vous consultez volontiers les guides pratiques et si vous regardez les émissions médicales à la télé, vous avez peut-être un dictionnaire médical ou quelque chose dans ce genre.
- 10 **Madame** — Ce n'est pas que je n'aimerais pas ; d'ailleurs, toutes les fois que je vais dans un supermarché je regarde les livres de médecine, mais mon mari n'en veut pas parce qu'il dit que je me fais vite des idées. D'abord, il faut dire que j'ai été opérée d'un goître, on voit encore la cicatrice ; et c'est vrai que j'ai été impossible pendant le mois qui a précédé mon opération. Alors, si vous avez un livre de médecine, qu'est-ce que vous faites : vous y êtes toujours dessus à imaginer le pire.
- 11 **René** — Il suffit d'un petit bobo et ça y est, j'ai ci, j'ai ça.
- 12 **Madame** — C'est pour ça qu'il ne veut absolument pas de livre de médecine. Les livres de plantes, c'est tout à fait différent ; ça ne fait pas gamberger. Si vous avez quelque

chose, ça vous dit juste : faites ci et ça par les plantes. D'ailleurs, le plus souvent, on ne le fait même pas. On en a un justement, je ne sais même plus où il est (cherche dans un petit meuble fermé de la salle à manger et en sort une espèce de revue illustrée : Maria Treben, *La Pharmacie du Bon Dieu*, portant le bandeau suivant : « Best seller autrichien, plus de deux millions d'exemplaires vendus »). A l'époque, on l'avait commandé parce qu'il y avait toutes les plantes bien dessinées, après l'avoir vu dans une herboristerie de la rue de la Paix à Firminy, mais maintenant on le trouve partout. Regardez ce qu'il y a dedans : c'est plein de petites fiches sur les plantes qu'on récupère à droite et à gauche. Les planches médicales de *Télé-poche*, par exemple, c'est ma mère qui nous les donne, comme elle l'achète toutes les semaines.

- 13 **M. P.** — Comment se fait-il que vous en soyez venus à vous intéresser tellement aux plantes ?
- 14 **René** — Parce que j'aime bien le jardin et que j'aime bien y mettre tout un tas de plantes aromatiques. Alors j'ai acheté un livre de plantes aromatiques ; et puis, des plantes aromatiques, on est naturellement passé aux plantes médicinales.
- 15 **Madame** — Pour les champignons, c'est pareil : on a un livre ; si bien que quand on va dans les bois, on peut dire que c'est ci, c'est ça.
- 16 **René** — Ce n'est pas tellement qu'on aime les manger, mais il y a des variétés de champignons qui sont jolies à voir. J'aime bien savoir ce que c'est, s'ils sont comestibles ou non. Mais je ne ramasse vraiment que ceux que j'ai déjà goûtés. Ce n'est pas parce que le livre dit qu'ils sont comestibles que j'en mangerai.
- 17 **Madame** — Avec des livres comme ça, au moins, on ne risque pas de se mettre des mauvaises idées en tête !
- 18 **M. P.** — Aussi bien les plantes que les champignons, ça vous intéresse tous les deux ?
- 19 **René** — Oui, parce qu'on aime bien courir les bois.
- 20 **Madame** — Moi, j'aimerais bien partir avec quelqu'un qui puisse me dire, par exemple, ça c'est telle plante.
- 21 **René** — Quelques fois, j'étais bien parti avec le petit livre que j'avais sur les champignons. Mais entre le livre et la nature, il y a toujours quelque chose qui change. On a même participé à des expositions de champignons. Vous ramassez tous les champignons que vous trouvez, vous les emmenez et on vous dit ceux qui sont bons ou pas. Je vous dis, on aime bien se promener. Maintenant, l'après-midi on ira plutôt se promener tandis qu'avant, on aurait pris un livre.

Les livres reliés et guides pratiques

- 22 La lecture apparaît ici comme le lieu d'une contradiction entre la présence affichée du livre dans l'intérieur et l'affirmation unanime du caractère révolu de son usage. Dans le cas de l'épouse, la lecture a cessé au mariage, vraisemblablement pour « *avoir trop lu dans la jeunesse* ». Dans le cas du mari préretraité, elle vient juste de prendre fin. En effet, jusqu'ici, le rythme particulier du travail posté avait toujours ménagé à la lecture une petite place, comme temps de récupération, de pause ; tandis qu'elle perd, au contraire, sa raison d'être avec la préretraite, ne pouvant passer au rang de passe-temps, de loisir à part entière. En conséquence, le livre apparaît naturellement comme l'affaire de René ; d'ailleurs, la place des ouvrages sur l'étagère est simplement une

fonction de sa propre lecture. Mais sans toutefois que cela ait requis de sa part d'autres engagements. Pour la plupart, les ouvrages aujourd'hui exhibés n'ont pas été choisis. En ce sens, la formule de l'achat par correspondance s'avère particulièrement adaptée dès lors que l'on met en avant la fonction instrumentale du livre sans toutefois que cela se traduise par une familiarité particulière. C'est, au contraire, toute une affaire pour mettre la main sur « *le machin des hôpitaux* » ou « *le machin de la marine* ». C'est qu'en fait de relation étroite entre l'arrangement des livres et leur usage (l'ouvrage isolé sur l'étagère et cet autre posé sur la table basse, parce que tous deux en cours de lecture), ce qui devait être un processus cumulatif devant conduire les ouvrages de la droite à la gauche de l'étagère (c'est-à-dire du côté des « livres lus ») s'est prématurément interrompu puis-qu'aussi bien, comme le dit sans détour son épouse, « *les livres qui se lisent du début à la fin* » n'intéressent plus son mari ! Tandis qu'il avait, pour sa part, minimisé l'importance de cet envers du décor qu'une fausse manœuvre lui avait fait révéler (tout ce qui est dans le placard était dénigré comme n'étant « *pas des bouquins, mais seulement des policiers* » et ne pouvait, dans ces conditions être considéré comme une catégorie de lecture à part entière). L'explication par son épouse du caractère consultatif de leur pratique actuelle dévoile par là-même que les livres reliés de l'étagère ne sont qu'une façade. Il n'y a certes pas à s'étonner que ce soit elle qui oppose ouvertement deux acceptions successives de la lecture, dans la mesure où cet usage circonstancié et consultatif d'ouvrages pratiques, aujourd'hui partagé par le couple, équivaut à un alignement sur sa propre pratique du « feuilleter » ; ce qui ne peut manquer d'apparaître, au contraire, à son mari comme une forme atténuée du « lire ».

- 23 La lecture, telle qu'elle est désormais conçue, s'inscrit alors en marge d'expériences pratiques qui participent du domaine des loisirs : le jardinage, la promenade... mais pas la maladie. Ce qui fait précisément tout l'intérêt des « livres de plantes » par opposition aux encyclopédies médicales, c'est qu'ils peuvent guider, accompagner le jardinage, la promenade. C'est d'ailleurs bien comme extensions de ces pratiques qu'ils apparaissent, et non comme la lecture proprement dite. Tandis que les unes sont réputées « *mettre de mauvaises idées en tête* » (reformulation remarquable de la critique de la lecture pour cause de danger d'« identification romanesque » du lecteur au texte), les autres ne valent que par la qualité de leur illustration. Celle-ci requiert d'ailleurs un format plus proche du magazine que du livre (c'est ainsi que les trois « livres de plantes » qui figurent sur l'étagère sont du côté des livres « non encore lus »), confirmant ainsi leur rangement en placard plutôt qu'en étagère. Notons enfin l'extension de cette logique du loisir au domaine du livre proprement dit : l'achat le plus récent fait suite à une conférence de « Connaissance du monde », loisir tout nouveau dans l'histoire du couple.

NOTES

35. Nous juxtaposons ici le compte rendu des carrières lectorales respectives de René et de son épouse arrivée en cours d'entretien.

Conclusion

- 1 Le départ en préretraite s'avère donc être une rupture bien peu décisive dans les carrières de lecteurs envisagées : ceci pourrait sembler contradictoire avec notre projet de promouvoir ici la perspective biographique. Les ruptures de pratiques ne sauraient être conçues comme univoques et définitives et des pratiques inchangées peuvent recevoir des significations tout autres.
- 2 Le temps libre généralement escompté de la cessation d'activité n'est pas cet élément déterminant que l'on pouvait croire ; soit le sens attribué à la lecture relevait déjà de pratiques et de domaines d'activité autres que celui du travail : relations familiales dans un cas, réseau de militants dans l'autre, il n'est, en conséquence, pas remis en cause par la préretraite ; soit parce que celle-ci se traduit simplement par le remplacement de l'activité de travail par une activité de loisir (de quasi-travail dans le cas du bricolage) dont la lecture n'est qu'une annexe.
- 3 Cependant, chacun à leur manière, les quatre exemples retenus remettent en cause certaines des caractéristiques traditionnelles de la faible lecture dont Joëlle Bahloul dresse un inventaire exhaustif et que nous rappellerons tout d'abord brièvement.

La marginalité du temps consacré à la lecture

- 4 « L'aspect occasionnel et circonstancié de la faible lecture s'affirme comme la marginalité du livre par rapport au temps actif du lecteur, au temps positif. Parce que sa lecture est perçue essentiellement comme un loisir et une fuite par rapport au rythme de vie professionnel et actif, elle apparaît comme le « négatif » de l'emploi du temps structuré et planifié de la vie active ; la faiblesse de la lecture, plus que dans sa dimension quantitative, apparaît comme l'effet qualitatif de la marginalisation du livre par rapport à la vie programmée en action. La lecture est au passif, on ne peut lui accorder que les " temps morts " qui surgissent hors du temps programmé de la vie active. Parce qu'elle se situe dans l'ordre du passif, la faible lecture n'est pas systématisée et refuse toute socialisation planifiée du rapport au livre³⁶. »

L'aspect limité de l'intervention de liens sociaux habituels dans le soutien de la lecture

- 5 « Cette faiblesse du soutien social de la faible lecture (se manifeste) notamment dans les échanges d'information sur les textes lus ou dans leur usage social³⁷. »

L'extrême sélectivité du contenu informatif des lectures

- 6 « Les thèmes et contenus énoncés se regroupent autour de la sémantique de l'action, du "pratique", du "vécu", selon les termes employés par nos interlocuteurs³⁸. »

L'impossibilité pour le faible lecteur de se définir comme tel

- 7 « (Ils) se placent d'emblée comme des non lecteurs ; la catégorie du " faible " lectorat n'étant jamais par eux évoquée : on est ou on n'est pas lecteur. Nous sommes dans le registre des définitions absolues³⁹. »
- 8 Or les précédents comptes rendus nous autorisent aux reformulations qui suivent. Ce n'est pas tant par rapport à l'hégémonie d'un modèle nominatif que par rapport à sa propre carrière de lecteur qu'une lecture peut être effectivement qualifiée de faible : c'est pour autant que l'on a été « moyen » ou « gros » lecteur que l'on peut avouer lire moins qu'avant ; ou bien encore (car la logique du rapport au livre ne s'arrête pas aux frontières de génération) légitimer sa faible lecture par la lecture assidue des enfants. La faible lecture trouve alors sa justification dans une histoire individuelle ou familiale. A cet égard, la présence du livre dans les intérieurs objective cette historicité du rapport au livre : le coin bibliothèque du « living » est bien l'endroit propice pour se dire faible lecteur !
- 9 Le soutien social de la lecture ne s'exerce pas seulement en aval de la lecture, sous la forme éminemment cultivée du discours concernant les lectures⁴⁰ ; il peut également intervenir de manière plus tacite en amont. C'est notamment le cas, dans la sphère familiale ou dans un réseau de relations de ces procédures de détermination, de sélection d'ouvrages pour un proche (cadeau ou simple service) en fonction de la connaissance que l'on a de ses intérêts.
- 10 « L'extrême sélectivité du contenu informatif », généralement tenue pour une caractéristique principale de la faible lecture n'en est, en fait, qu'une caractéristique dérivée, impliquée par cette particularité autrement décisive : faible, la lecture l'est, qui ne constitue pas une pratique autonome mais seulement une annexe à d'autres activités. La lecture militante, que l'on peut également désigner comme une lecture d'affiliation, est à cet égard typique.
- 11 En d'autres termes, après cette première série d'investigations, la faible lecture s'avère prendre sens par rapport à des domaines d'activités (travail, famille, loisir...) qui assurent son inscription pratique dans l'ordinaire et qui garantissent son statut de réalité, sous l'espèce d'une congruence entre monde du livre et monde du lecteur.

- 12 La situation carcérale que l'on se propose de considérer maintenant apparaît d'emblée comme problématique en égard à cette redéfinition. En effet, les domaines d'activité susceptibles d'ancrer la lecture dans la réalité y font défaut ; sans compter que le livre y est absent de la « région manipulatoire » de nos interlocuteurs⁴¹. Qui plus est, la surpopulation carcérale et l'omniprésence de la télévision s'opposent de plus en plus à ces lieux propices sinon propres à la lecture dont les entretiens précédents nous révélaient l'importance.
-

NOTES

36. Joëlle Bahloul, op. cit., p. 65.

37. Ibid., p. 70.

38. Ibid., p. 74.

39. Ibid., p. 104.

40. Cf. Pierre Bourdieu, op. cit., p. 224 : « Il est probable qu'on lit quand on a un marché sur lequel on peut placer des discours concernant les lectures. »

41. George Herbert Mead définit la « région manipulatoire » comme celle qui se trouve au cœur de la réalité. « Elle comprend les objets qui sont à la fois vus et maniés, par opposition aux objets lointains dont on ne peut faire l'expérience par contact direct mais qui restent présents dans le champ visuel. » *The Philosophy of the Present*, Chicago, 1932, p. 124 et s., cité par Alfred Schutz, « Sur les réalités multiples », *Le Chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 121.

Deuxième partie. La lecture : une pratique problématique

Chapitre 1. La prison, pas la lecture

Lire : une bonne thérapie pour dormir

- 1 « A l'école, j'y suis allé jusqu'à quatorze ans dans un CET (collège d'enseignement technique). Il fallait bien le faire. En ce temps-là, pour moi, la lecture ça voulait dire l'instruction, quelque chose de savant. C'est là qu'est le tort, parce que je crois qu'il faut la prendre comme une détente, un loisir : ça passe beaucoup mieux. Disons que j'ai commencé à lire à vingt-deux, vingt-trois ans, après l'armée. Je lisais pas mal au lit, le soir, pour m'endormir. Et depuis que je suis rentré en prison, je n'arrive plus à fixer mon attention sur la lecture. Je lis le livre, mais je ne sais même pas ce que je lis. Les pages défilent et je ne m'en rends même pas compte. Il m'arrive de lire un livre en entier pour me dire en fin de compte : mais je n'ai rien compris. Quand je pense qu'avant, il me fallait toujours un livre pour m'endormir ! Je ne sais pas à quoi ça tient. J'ai peut-être d'autres soucis. Mais en tout cas, la prison m'a enlevé quelque chose : cette envie de lire que j'avais avant. C'est comme si je faisais l'impasse sur tout ce qui est extérieur à la prison pour me recréer mon petit monde à moi. C'est une sorte de blocage. Il y a vraiment longtemps que je n'ai pas lu un livre. Le dernier s'appelait La Gagne, un truc sur les casinos ; ça doit bien remonter à deux ans.
- 2 « En ce moment, pourtant, j'en ai un qui est passionnant, de Frederick Forsyth, un truc sur le diable. Tout le monde ne m'en a dit que du bien, alors je l'ai commencé mais je n'arrive pas à y rentrer dedans ; sans compter qu'il est vraiment épais. Encore hier soir, je l'avais pris, parce que je pense que c'est une meilleure thérapie pour dormir que de prendre un cachet, mais rien à faire. Et pourtant, ce Forsyth, il faut que je le lise parce que tout le monde m'en dit du bien. Je vais me forcer à le lire. Pour l'instant, je tourne les pages machinalement ; je m'obstine à lire mais je suis incapable de dire ce que j'ai lu. Mais j'y arriverai. En plus, maintenant que je viens de changer de cellule, je suis bien placé : j'ai la bibliothèque juste à côté, il faut que j'en profite, j'ai la possibilité de choisir mes livres. Et en plus, j'ai la chance que mes compagnons de cellule soient pas des maniaques de la télé.
- 3 « Par contre, maintenant j'ai beaucoup plus accès à des revues qui circulent d'une cellule à l'autre : Match, Le Figaro magazine ; des trucs plus imagés, disons. Mais enfin, ça te prend une heure au maximum de les lire. Dans Le Figaro, je lis plutôt des trucs de société : les attaques sans cesse renouvelées sur les délinquants ; ça me ferait plutôt rigoler si je ne me disais pas qu'il y a des gens qui pensent comme ça. C'est ça qui est grave. Match, ça n'est guère mieux ! On ne

peut pas dire que je les lise par intérêt, mais il y a tout de même une curiosité. Un temps, j'ai reçu L'Expansion, mais c'était davantage une magouille de tau-lards qu'autre chose. Dehors, je ne pense pas que j'y serais abonné. Sinon, dans les revues qui correspondent davantage à ce que je pense, il y a Le Canard enchaîné, j'aime bien leur humour ; Actuel également, c'est un peu la revue qui va avec Libé [Libération]. Tous ces titres, je les connaissais déjà à l'extérieur mais je ne les lisais pas régulièrement. Quotidiennement, je lisais le journal local : Vaucluse matin ou Le Méridional. Je trouvais que les faits divers étaient mieux racontés que dans Le Provençal. Et puis, dernièrement, j'étais avec une petite qui était très lecture, alors je jetais aussi un œil sur ses revues, genre Marie-Claire et tout ça... c'était marrant. Finalement, j'arrive encore à lire pas mal de revues ; c'est les bouquins que je n'arrive plus à lire. »

Les livres qui piègent et les « punitions »

- 4 « Parce que moi j'ai toujours aimé lire ; je dis bien, c'était une sorte de thérapie. J'aimais bien lire avant de m'endormir ; pas des heures et des heures mais une heure tous les soirs. Sauf qu'il m'est arrivé plus d'une fois de me laisser piéger. Alors, évidemment, le lendemain, j'étais dans un sale état. Je me disais : tu n'es qu'un con, te mettre dans un état pareil pour des bêtises. Je me souviens notamment d'un bouquin de Larry Collins, Le Cinquième cavalier, qui m'avait joliment piégé. Je pense que dans ces cas-là, c'est l'auteur qui te prend. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la façon dont l'histoire est ficelée plutôt que de m'identifier aux personnages comme dans les SAS ou les trucs comme ça. Je sais bien que je ne suis pas un prince charmant, je suis réaliste. Toutes ces séries de SAS, d'OSS 117, je n'en lis pas, c'est toujours les mêmes conneries. Par contre, j'aime bien certains policiers ; Chester Himes par exemple, j'aime bien comme il raconte. C'est comme pour les films, j'aime bien les films à suspense, du genre Hitchcock ; par contre, Bergman j'y comprends rien.
- 5 « Une autre chose que je n'ai jamais lue c'est ce qu'on appelle les grands auteurs, du genre Dumas, non, même pas... enfin, Hugo, tout ça. J'ai toujours pris ça pour des punitions. Si, j'ai lu Alexandre Dumas, un bouquin de Balzac et puis aussi la vie de
- 6 Balzac ; ça paraîtra étonnant, mais c'est sa vie qui m'avait plu. C'est que j'ai trente-six ans et je ne sais pas si je vais perdre mon temps à lire ça ; ça va me saouler.
- 7 « Par contre, ici (c'est-à-dire en prison), je vois des jeunes qui lisent ce genre de choses. J'avais un compagnon de cellule qui lisait Molière. Pour lui, c'était quelque chose d'extraordinaire. Alors que moi j'ai un cousin germain, le fils de la sœur de mon père, qui a été administrateur de la Comédie-Française. C'est quelqu'un de beaucoup plus âgé que moi et je l'ai toujours connu comme sociétaire de la Comédie-Française ; quand il venait à Avignon, c'était l'artiste. Mes parents avaient une sorte de fascination pour ce gars. C'est dire que Molière, ça aurait pu m'intéresser, ça aurait dû. Moi aussi, je suis bien allé le voir au théâtre quand j'étais petit ; mais j'avais plutôt hâte que ce soit fini parce qu'à sept ans tu vois seulement des gens sur des planches... Je lui ai dit d'ailleurs au gars que j'avais un cousin pareil ; il n'en revenait pas : « Alors qu'il t'envoie des trucs sur Molière ! » Je ne lui ai rien demandé, bien sûr, parce que si je le faisais, ce serait pour moi et moi, ça ne m'intéresse pas. En plus, mon cousin le sait bien que je suis là, je corresponds avec lui et il m'inciterait plutôt à préparer un métier qu'à lire Molière ! »

Les livres de la maison

- 8 « Pour tout dire, je n'ai pas vraiment eu une culture vu que j'étais quand même dans un milieu rural ; mon père était paysan dans le Gard, du côté d'Avignon. Il faut dire que ce n'était peut-être pas le but recherché par mes parents. Dans mon enfance, j'ai dû lire des bouquins de gosses : Alexandre Dumas, d'Artagnan... C'est mes parents qui m'avaient acheté ça. Alors je les ai lus. Il fallait bien que je les lise, c'était un cadeau. Mais enfin, pour ce qui est des cadeaux, en principe c'était plutôt ma marraine. Je sais que chaque fois que je l'ai vue j'ai l'image d'un Tintin avec elle. C'est quand même que ça devait être fréquent parce qu'on se voyait souvent. C'est comme ça que j'ai eu pratiquement toute la collection de Tintin. Sinon, je me souviens qu'on avait quand même quelques livres à la maison, mais ça ne m'a pas manqué. Il y avait déjà mes livres de communion et quelques livres de messe qui étaient rangés dans l'armoire de la chambre de ma mère, au cas où... Parce que dans les villages, quand on va à un enterrement ou à une cérémonie, ça fait toujours bien d'avoir un livre. Mais enfin, ça n'était pas des livres de chevet. J'avais une tante, par contre, dont le livre préféré était la Bible. Quand elle l'avait fini, elle le recommençait sans arrêt. Elle m'a toujours fasciné cette femme par sa connaissance de la Bible. Tu lui posais une question, elle répondait à tout. Et puis il y avait deux sortes de livres qui m'attiraient tout particulièrement, vu que j'ai perdu mon père quand j'avais douze ans et ma mère à dix-huit et que je n'ai donc pas tellement connu la cellule familiale. J'avais un frère, beaucoup plus âgé que moi, au séminaire ; il est abbé aujourd'hui ; alors il y avait ses livres pieux. Et, à l'inverse, mon autre frère qui avait vingt-quatre ans quand j'en avais douze, avait, lui, des Paris-Hollywood ; ça faisait fureur à l'époque, une revue érotique, un peu le Lui d'aujourd'hui. Je me rappelle que je les recherchais dans tous les recoins. Ma mère, elle, avait ses catalogues de La Redoute pour passer ses commandes et puis Jours de France et Point de vue, toutes ces histoires de princesses, quoi !
- 9 « Il y avait aussi un bouquin que j'aimais bien, c'était le dictionnaire. J'aimais bien la partie noms propres, avec toutes les figures. Il était en permanence à côté du poste TSF. Tout le monde pouvait le prendre, mais il était surtout à l'usage de mes parents. Je ne sais plus trop quand ils s'en servaient, mais il avait une certaine utilité ; quand ils écrivaient, sans doute. Et puis, surtout, j'ai un arrière grand-père, mort à quatre-vingt dix ans, qui avait écrit ses mémoires. Ce type était un grand fainéant, mais il était extraordinaire. A quatre-vingt cinq ans, il partait encore pour aller au théâtre à Lyon... il a fait des trucs pas possibles. Alors, dans le grenier de la maison, il y avait ce monument sur lequel j'étais tombé par hasard, vu que, gamin, j'étais un grand fouineur de grenier. J'en avais lu une partie et ça devait être bien parce qu'il y avait des mots que je ne comprenais pas. Mais ça ne lui avait pas trop plu à ma mère ; d'ailleurs, elle l'a brûlé par la suite. On en avait reparlé beaucoup plus tard avec mon frère ; c'est vrai que ça avait été une erreur de brûler ça, ne fût-ce que pour la famille.
- 10 « Dans le même genre, il y avait un gros bouquin aussi. Celui-là, je crois qu'on le gardait surtout pour la valeur qu'il avait, vu que c'était un vieux truc qu'on tenait de la grand-mère. C'était une sorte d'encyclopédie avec des dessins de cartes sur le monde et des pages écrites à la main. C'est mon frère, qui est hôtelier-restaurateur à Sanary, qui l'a gardée. Lui est marié avec une directrice d'école alors, automatiquement il y a une autre culture dans la maison.
- 11 « A 22 ans, je me suis marié avec une fille qui lisait énormément. Elle avait son bac de lettres et avait fait fac de philo. Là, elle était surveillante générale dans une école et moi soudeur dans une fabrique de chauffe-eau. Comme qui dirait, elle était plus cultivée que moi. Alors, elle me disait : "Tu devrais lire ci et ça". Je passais quand même un bouquin par semaine. Je pense que c'était pas mal. Mais ça ne veut pas dire que je lisais tout ce qu'elle me disait ; moi, c'était les romans.

D'ailleurs, je me souviens qu'elle m'en avait fait lire un qui m'avait beaucoup plu : Flipper, d'un dénommé Kowalski (c'est-à-dire Kosinski). Quelquefois, ça nous est bien arrivé de parler de trucs qu'on avait lus ensemble, mais ça n'était pas vraiment notre sujet de conversation principal. C'est sûr que je lui dois d'avoir commencé à lire ; mais ensuite j'ai continué même quand j'étais avec d'autres. »

Le foyer : cadre implicite de la lecture

- 12 La lecture est d'emblée définie à partir d'une double contrainte ; c'est une pratique éminemment fonctionnelle étroitement circonscrite dans le temps et l'espace (« *au lit le soir pour m'endormir* ») et qui, pour fonctionner (« *pour se laisser piéger* », « *pour se faire prendre par l'auteur* »), requiert de pouvoir s'abstraire du cadre environnant au point d'oublier qu'on travaille le lendemain. La lecture ainsi définie, quelque restreinte qu'elle puisse être, se légitime dans une fonction thérapeutique : « *Je pense que c'était une bonne thérapie pour moi, pour dormir, plutôt que de prendre un cachet.* » On aura reconnu là une version pour le moins triviale de la théorie de l'acte de lecture : où l'enjeu de la lecture n'est pas le plaisir esthétique mais le sommeil ! Parce qu'elle s'inscrit, au contraire, dans un tout autre monde, d'autant plus oppressant en l'absence de toute perspective de réinsertion, la lecture n'a plus de sens en prison, l'impossibilité de lire devient le symptôme même de cette désorientation résultant de l'incarcération. Plus exactement, la lecture qui demeure ou plutôt qui se substitue à la lecture de livres, celle des revues, relève « *d'une curiosité plus que d'un intérêt* » quand ce n'est pas de « *magouilles de taulards* » ; ça n'est pas vraiment de la lecture : « *La prison m'a enlevé cette envie de lire que j'avais avant (...) j'arrive encore à lire pas mal de revues ; c'est les bouquins que je n'arrive plus à lire.* »
- 13 En d'autres termes, les conditions de l'émergence d'une pratique de la lecture ont tenu à la possibilité objective (effective à partir de vingt-deux, vingt-trois ans) de la prendre comme une détente, un loisir ; c'est-à-dire de formuler une alternative du modèle scolaire de la lecture savante. La pratique de la lecture proprement dite est en effet, d'une part disjointe de la période scolaire, d'autre part étrangère à ce domaine des « *grands auteurs* » qui participe en fait encore de l'univers scolaire : « *J'ai toujours pris ça pour des punitions, j'ai trente-six ans et je ne sais pas si je vais perdre mon temps à lire ça.* » La notion de « *grands auteurs* » est extrêmement floue : Dumas en fait-il bien partie ?
- 14 Historiquement, ce n'est donc pas dans le référent scolaire que la lecture a pu trouver précocement ce sens qui allait ensuite orienter la pratique, mais davantage dans le référent familial, même si ce dernier ne s'en distingue pas de prime abord. L'injonction à la lecture semble réunir maître et parents : « *Je les ai lus, il fallait bien que je les lise, c'était des cadeaux.* » Si l'enfance dans le milieu familial n'apparaît pas spontanément dans le compte rendu de l'expérience de la lecture, c'est simplement que cette dernière s'énonce d'emblée en termes de rapport personnel au livre (« *avoir accès* » au livre).
- 15 Si l'on envisage simplement la présence du livre, il s'avère qu'un ouvrage est associé à chaque membre de la famille (le catalogue de *La Redoute* de la mère, les livres de messe du frère abbé, les *Paris-Hollywood* de l'autre frère), ou encore qu'il ponctue chaque événement familial (depuis les cadeaux de Noël jusqu'aux *Tintin* du dimanche). Mais surtout, apparaissent des personnages exclusivement caractérisés par l'excentricité de leur rapport au livre : cette tante qui fascinait par sa connaissance de la Bible, cet extraordinaire arrière grand-père qui a laissé derrière lui un « *monument* ».

- 16 Il faut certainement voir dans ces présences du livre étonnamment multiples pour une famille rurale, l'origine d'une contradiction durable entre un usage essentiellement instrumental du livre et une espèce de dévotion pour l'objet livre (d'un côté : « *J'ai toujours aimé lire* » ; de l'autre : « *Je n'ai pas vraiment eu une culture vu que j'étais quand même dans un milieu rural* »). La famille, ou tout au moins la souche rurale d'une parentèle, est non seulement dépositaire de traces, de vestiges d'un rapport plus intime à la culture (le vieux bouquin, les mémoires du grand-père artiste) constamment entretenu de l'extérieur (les cadeaux de la marraine), mais elle le perpétue partiellement (le frère abbé s'inscrit dans la lignée de la tante érudite ; quant aux deux frères, ils épousent des femmes cultivées).

Chapitre 2. La lecture : une impossible alternative à la délinquance

---

Le cercle vicieux

- 1 *« J'ai eu une adolescence difficile, comme tout fils d'ouvrier. C'est-à-dire qu'on était cinq enfants et ma mère à vivre sur le salaire dérisoire de mon père ; ça se passait dans les HLM de la Duchère (un grand ensemble de la banlieue lyonnaise). On ne peut vraiment pas dire qu'on ait eu une vie toute rose. Mais enfin il ne s'agit pas de faire du misérabilisme ; le cantonnement dans les cités : il y en a d'autres qui y sont passés avant nous et malheureusement d'autres qui y passeront après.*
- 2 *« Alors je suis allé à l'école mais je n'étais pas très doué et j'avais besoin de gagner de l'argent pour être comme les autres. Parce que pour les noëls ou pour les fêtes, j'étais toujours obligé de raconter des histoires à ceux qui me demandaient ce que j'avais eu comme cadeau. En fin de compte, c'est un peu ce qui m'est resté de ma jeunesse. Encore une fois, il ne s'agit pas de faire du misérabilisme, je n'en voudrais pas. J'essaie simplement d'expliquer comment on en arrive à tomber.*
- 3 *« Quand tu nais dans un quartier ouvrier, tu as besoin de te prouver quelque chose. Ces handicaps que tu as au départ, tu essaies de les surmonter ; pour commencer, par des larcins. Tu essaies de te prouver à toi-même que tu es capable de réussir tout seul. Malheureusement, ça conduit automatiquement à des condamnations. Autrement dit, personne ne naît pour être véritablement voyou ou truand. Moi j'aurais peut-être aimé faire des études, faire du sport ; ou alors avoir une vie de famille, avoir des enfants... Parce que nous aussi on aspire au bonheur, on est pas des machines ; et malheureusement, ce sont les circonstances de la vie qui conduisent très tôt à la délinquance. Après, c'est le cercle vicieux : parce que c'est la prison et des rencontres que l'on retrouve dehors. C'est un parcours bien connu ; je n'ai pas innové. Mais enfin j'ai eu des joies quand même...*
- 4 *« Avec le recul, je regrette de ne pas avoir compris que les études, c'est la base pour sortir du milieu dans lequel on est. Maintenant encore, prendre un truc qui est plaisant comme*

l'informatique, c'est ce qui peut permettre de sortir de la délinquance. On le comprend toujours trop tard. Mon père me le disait bien : il aurait voulu que je ne sois pas un ouvrier comme lui. Mais je n'ai pas voulu le croire. Il faut dire aussi que je n'avais pas bien les moyens, parce quand tu vois les autres avec leur mobylette ou leur vélo, tu as surtout envie d'avoir les mêmes ; donc, automatiquement, tu tombes dans la délinquance. Franchement, je pense que la seule méthode pour essayer de s'en sortir c'est... de lire et d'étudier au maximum ; ça permet déjà d'oublier tout le mal qu'on peut faire autour de soi. Comme je suis volontaire dans ce que je fais, j'aurais aimé pouvoir apprendre ici ce qu'on n'a pas pu apprendre en étant jeune. Que ce soit du point de vue scolaire ou dans tout ce que je fais, j'ai toujours eu envie de réussir ; c'est bien pour ça qu'on est là, parce qu'on veut réussir ! Mais on m'a déjà refusé les cours de droit et d'anglais sous prétexte qu'on ne doit pas me mélanger avec un tel ou un tel. »

Ma culture, c'était L'Huma

- 5 « Mon instruction, je ne l'ai pas acquise à l'école. L'école, c'était plutôt pour moi le besoin de se prouver. Heureusement qu'à côté, j'ai eu la chance d'adhérer à un parti politique. J'étais au PC ; je ne militais peut-être pas mais j'allais dans les meetings et tout, j'avais foi en ce qu'ils faisaient. Ce qui fait que c'est dans L'Huma [L'Humanité] que j'ai appris les mots comme « pluralisme »... Ca a duré environ trois ans à partir de 1977. J'avais vingt-deux ans et je m'étais mis avec une fille qui était ouvrière. C'est là où j'ai réellement commencé à découvrir les problèmes de société. J'y suis venu tout naturellement, étant donné qu'à la base, je suis issu d'une famille ouvrière, donc automatiquement, il faut être imbécile pour voter à droite. Deuxièmement, la femme avec laquelle je vivais travaillait en usine et je voyais bien les problèmes qu'elle avait. Nous étions, sa fille, elle et moi à vivre sur son salaire. Donc, je vivais déjà ces problèmes au quotidien, sans compter que ma femme était déléguée CGT et lisait L'Huma. Si bien que quand ils sont passés dans mon immeuble, comme ils font d'habitude, pour vendre L'Humanité dimanche, je leur ai pris et j'ai discuté avec eux. A partir de ce moment-là, j'ai acheté L'Huma tous les jours pendant trois ans. J'avais vraiment la foi. Je sentais toute cette misère qu'il y avait autour des ouvriers et dont eux-mêmes ne se rendaient peut-être même pas compte. L'Huma, c'est vraiment là où j'ai compris les vrais problèmes de l'ouvrier, des enfants d'ouvriers comme moi. Ce n'est pas parce que j'ai fini par ne plus l'acheter que je ne suis plus de tout cœur avec eux. Si je ne l'ai plus acheté c'est simplement parce qu'à partir de 81, quand la gauche a été au pouvoir, j'ai essayé de sortir un peu du créneau d'ouvrier. J'ai eu la chance, à ce moment-là, de m'acheter un restaurant sur Lyon et je me suis lancé à fond dans le travail jusqu'en 83. Intérieurement, j'ai toujours gardé ce fond révolutionnaire, mais j'ai essayé de réussir un peu. Et quand tu ouvres à six heures du matin, tu n'as pas trop le temps de lire. Ce n'était plus comme avant : je ne faisais rien, alors j'avais le temps de me cultiver et ma culture c'était L'Huma.
- 6 « Ici non plus je ne lis pas L'Huma ; bien qu'ils le reçoivent. Je prends plutôt Libération, parce qu'ils parlent beaucoup plus de la prison, des faits divers et de justice. Alors qu'actuellement L'Huma, c'est un très bon journal mais c'est politique, très politisé.
- 7 « C'est d'ailleurs marrant de retrouver Libération aujourd'hui. Parce que quand j'avais quatorze, quinze ans, il y avait des gens dans le quartier qui s'occupaient des prédélinquants et c'étaient des mecs de gauche. Ils nous emmenaient faire des sorties au ski et tout ; et c'est eux qui nous prenaient et nous hébergeaient chez eux pour nous éviter de dormir dans les caves. C'était vraiment des gens merveilleux. En particulier, il y avait un type qui était maoïste et j'avais vraiment un penchant pour ses idées de justice. Alors j'ai fait un bout de chemin avec eux ; ça n'a peut-être pas duré longtemps parce que j'étais déjà un vrai délinquant, mais j'avais quand même

fait de la promotion pour Libération qui en était juste à ses débuts ; on allait le vendre de porte-à-porte. C'est comme ça que j'avais même lu Le Livre rouge de Mao, sans rien y comprendre évidemment. »

La lecture, c'est politique

- 8 « Je ne peux pas dire que j'ai vraiment eu de grandes lectures. Je ne pourrais pas parler de Sartre, ou de tel autre. Ce sont des gens qu'on ne peut qu'admirer pour leurs idées, mais je ne les ai pas lus. Je me suis plutôt cantonné dans la presse ; mais pas n'importe laquelle, parce qu'on ne me fera jamais lire Le Figaro : il y a trop de parti pris, trop de mensonges. Comme je suis très humain, je base tout sur des critères politiques parce que, c'est malheureux, mais tout est politique... Même la lecture ; à part, peut-être, les livres d'aventure. Et encore, si on prend des SAS ou des trucs comme ça, il n'y a pas besoin d'être sorcier pour voir de quel côté ils se situent. La preuve que c'est politisé, c'est qu'un mec comme Sartre, chacun sait qu'il avait des idées de gauche ; Simone de Beauvoir, pareil. Donc, les gens qui achetaient leurs livres étaient certainement eux-mêmes des hommes de gauche ; ça m'étonnerait qu'un mec comme Le Pen ait pu lire un bouquin de Sartre. La lecture, il faut que ça apporte quelque chose que tu ne connais pas et qui puisse te laisser espérer un monde meilleur. Il faut que ça t'ouvre des portes sur d'autres horizons. Moi, si c'est pour m'apporter des trucs d'extrême droite, je n'en veux pas ; je ne veux rien avoir à faire avec des gens que je hais.
- 9 « Pour moi, la lecture, ça ne peut pas être seulement du loisir comme le sport ou la conversation. Il faut que ça m'apporte ; et pour ça, il faut que je partage l'opinion de la personne. Si je sais que l'auteur est d'extrême droite, je ne pourrai jamais ouvrir son bouquin. On ne me fera, par exemple, jamais lire Le Figaro ou France-soir. Par contre, je lirais Le Monde parce que c'est un journal objectif... quoi qu'en dise L'Humain. Parce que je ne suis pas le type avec des œillères ; je peux tout de même faire la part des choses.
- 10 « Parmi les auteurs que j'aimerais lire, il y a déjà Sartre, certainement Zola et également Victor Hugo ; ça c'est les classiques. Le Grand Meaulnes, je pense que ça m'apporterait aussi parce que j'en ai entendu parler. D'ailleurs, chez moi, j'avais toute la collection reliée de Zola mais je l'ai jamais ouverte. C'était plutôt pour la décoration. C'est des gens de Hachette, je crois, qui étaient passés à la maison. La personne était sympathique alors on lui a fait plaisir : on lui a pris et ensuite on a payé un peu tous les mois. C'est sûr que ça vaut très, très cher ; mais enfin c'était avoir quelque chose qu'on avait pas ; c'était joli, c'était relié. On disposait peut-être de cent-vingt francs qui ne servaient à rien, alors on s'est mis d'accord pour les mettre là. C'est joli, ça déco. Je ne les ai jamais ouverts, mais je sais quand même qu'il y a Ma Mère, Le Assommoir, Le Somoir [L'Assommoir] ? Enfin, il en a fait pas mal... c'était un type de gauche Zola ; il était avec Jean Jaurès !
- 11 « Qu'est-ce qui pourrait encore bien m'apporter ? Sûrement des livres sur la peinture ; parce que j'aime beaucoup les peintres : Sisley, Gauguin et beaucoup d'autres. Je pense que c'est une certaine culture. C'est de la lecture culturelle. C'est tout de même intéressant de savoir ce que c'est que l'art, le premier qui a fait ceci ou cela. Si un jour tu dois discuter avec des gens, au moins tu peux parler des trucs que tu connais. Et la peinture, c'est précisément quelque chose qui peut me cultiver... comme le sport. Enfin, je ne pense pas forcément aux magazines de football que je peux lire de temps en temps, mais à des livres techniques sur le sport individuel ; parce que ce que j'aime et que je pratique, c'est surtout la boxe et l'athlétisme. Alors c'est important de lire des bouquins sur la diététique, les mouvements d'assouplissement qu'il faut faire après chaque footing... »

S'abonner à L'Erou : une obligation morale

- 12 « Non seulement je lis tous les numéros de L'Erou, mais j'en parle autour de moi : que les détenus puissent s'exprimer c'est déjà un grand progrès parce qu'en fin de compte c'est nous qui vivons la prison, c'est nous qui la ressentons. Prendre L'Erou, c'est une obligation morale : ça aide le journal et ça permet aux générations à venir de prendre conscience que le journal est le porte-parole des prisonniers. C'est aussi pour cette raison que je continuerai à lire L'Erou dehors : tu ne peux pas oublier les gens que tu laisses et surtout pas si ce sont des amis. Parce qu'il faut tout de même bien dire que l'amitié qui peut naître ici, c'est pratiquement de la fraternité. Bien sûr, ce que je dis là ne concerne qu'une minorité et pas les 90 % de canailles qui peuplent les prisons : des gens qui se balancent entre eux, prêts à vendre père et mère ; ceux-là, je ne veux pas les connaître. Par contre, il y a peut-être 10 % de gens à grande moralité, qui ont des principes. Ce sont des gens qui croient en ce qu'il font, qui ont soif de justice, parce que toute leur vie a été marquée par l'injustice. Ils ressentent à peu près les mêmes choses que toi parce qu'ils sont révolutionnaires. »

Plutôt le sport que la lecture

- 13 « Lire en prison ? C'est vrai que si je devais en prendre pour des années, j'essaierais d'étudier, de sortir un peu de la grisaille des murs, par la lecture. C'est un très, très bon passe muraille la lecture. Seulement voilà, le problème c'est qu'en arrivant en prison, tu penses toujours que tu n'en auras pas pour longtemps ; tu es complètement pris par ton affaire. Si bien qu'à ce régime-là, les mois passent sans que tu t'en aperçoives.
- 14 « En plus, j'ai l'avantage d'être classé, c'est-à-dire que je peux circuler, aller apporter un soutien moral aux gars en cellule. Ce qui fait que je suis enfermé seulement de 12 heures à 13 heures 15 et à partir de 18 heures 30. Mais à cette heure-là, la télé est déjà généralement allumée. Alors, franchement, la lecture, c'est plutôt secondaire. Déjà, je n'ai jamais pris un livre à la bibliothèque ; pour la bonne raison qu'on a le droit d'en faire rentrer cinq par semaine et ceux qui viennent de l'extérieur sont plus intéressants. Ceci dit, je veux bien admettre que je m'étais basé sur des lectures bêtes, du genre Borniche... Mais du fait qu'on vit dans un contexte, on est davantage poussé à lire des romans policiers que des livres comme Sartre, Zola. D'ailleurs, ce genre de bouquin circule tellement que personnellement je n'ai jamais eu à en faire rentrer. C'est sûr que ça n'est pas des lectures très intéressantes mais déjà ça aide pour l'orthographe, ça fait passer le temps et puis, des fois, c'est passionnant ; il y a des aventures extraordinaires.
- 15 « Mais surtout, j'ai toujours préféré le sport à la lecture. J'ai été marié plusieurs années à une femme qui lisait beaucoup, pratiquement un livre par semaine. Tandis que moi je faisais mon footing tous les matins et puis je pratiquais la boxe. Ici, ça n'a pas changé : je continue à courir tous les matins dans la cour. Il n'y a que 17 m² mais autant faire ça que ne rien faire. A raison d'une heure par jour, ça fait quand même du huit kilomètres. C'est une forme de volonté. Parce que si on veut sortir d'ici complètement à plat moralement et physiquement, il suffit de se laisser aller. Si je fais du sport, ça n'est pas pour la compétition, c'est pour moi. »

La lecture : acte d'affirmation d'une appartenance

- 16 La question de la lecture ne saurait être abordée indépendamment de l'évocation d'une destinée sociale venant subsumer un parcours individuel dont les différentes étapes deviennent celles d'un cercle vicieux : échec scolaire, délinquance, incarcération (« il y en a d'autres qui y sont passés avant nous et malheureusement d'autres qui passeront après (...) c'est un parcours bien connu, je n'ai pas innové »). La rationalisation du parcours biographique en termes de carrière délinquante qui s'opère ici dans une problématique du déterminisme social, passe en effet par la remise en question de la possibilité effective d'une alternative scolaire à la délinquance : s'il est vrai que « *les études, c'est la base pour sortir du milieu dans lequel on est* », encore faut-il en avoir les moyens. Dans ces conditions, la lecture mise en pratique ne saurait correspondre au modèle légitimé par le système scolaire d'une lecture comme pratique culturelle, par laquelle s'opèrerait le détachement du milieu d'origine. Au contraire, c'est dans le cadre de ce milieu même qu'émergent et prennent sens des pratiques de lecture propres : depuis la vente de *Libé* de porte-à-porte au titre de prédélinquant, jusqu'à l'achat de *L'Huma* en tant que fils d'ouvrier, mari d'ouvrière. C'est alors le Parti qui tient lieu d'école, assurant, en guise de formation culturelle, une réflexion politique sur les problèmes de société : « *ma culture, c'est L'Huma* ». Loin de sortir de la cité, une telle pratique de lecture la reconnaît, au contraire, comme son cadre d'inscription par excellence en tant que milieu des lecteurs (virtuels) de *L'Huma*. D'ailleurs, l'émancipation par rapport au milieu ouvrier (avec le divorce, le travail puis la prison) ne remet pas en cause cette dimension militante de la lecture. Elle en redéfinit tout au plus les termes : *Libé* remplace *L'Huma*.
- 17 Acte d'affiliation politique, la lecture n'est plus simplement surdéterminée par l'origine sociale, elle est organisée à partir d'une sorte d'impératif éthique qui opère un clivage entre ce qui est lisible et ce qui ne l'est pas : surtout, ne pas se commettre avec des gens qui ne sont pas de notre monde : « *On ne me fera jamais lire Le Figaro, je ne veux rien avoir à faire avec des gens que je hais, si je sais que l'auteur est d'extrême droite, je ne pourrai jamais ouvrir son bouquin.* » Ce qu'apporte la lecture, puisque c'est son propre d'apporter, c'est paradoxalement quelque chose comme une vision du monde que l'on possède déjà, que l'on a même toujours possédée mais qui doit être constamment alimentée, confirmée. A cet égard, la lecture de la presse « d'opinion », comme l'on dit, est autrement plus décisive que « la grande lecture » ; même si cette dernière est évaluée en fonction d'un critère commun d'appartenance politique et introduite dans la cité à la manière de *L'Humanité dimanche* par vente de porte-à-porte. Il semble bien, en effet, que cette catégorie de « grande lecture » ne fasse que regrouper l'ensemble des « *gens qu'on ne peut qu'admirer pour leurs idées* » indépendamment de la lecture effective de leur œuvre. La grandeur dont il est ici question n'a que peu à voir avec la qualité de textes que l'on ignore au demeurant, quand bien même on posséderait « toute la collection reliée de Zola ». Elle doit tout à la générosité des auteurs, de notoriété publique parce que manifestée par leur existence même : « *Un mec comme Sartre chacun sait qu'il avait des idées de gauche (...) c'était un type de gauche Zola, il était avec Jean Jaurès !* »
- 18 Pas plus qu'elle n'avait pu l'être à la délinquance, la lecture ne peut, aujourd'hui, être l'alternative à la prison ; prenant sens comme acte d'affirmation *hic et nunc* d'une appartenance collective, elle ne saurait se prêter à l'accomplissement de ce projet strictement personnel que sont les études. Plus qu'une lecture, *L'Erou* est bel et bien

l'organe d'une communauté de détenus restreinte, tout à la fois morale et politique. Pour le reste, c'est dans la discipline sportive et non dans la lecture que se tiennent les conditions de la réinsertion : conserver son intégrité physique et par conséquent préserver l'estime de soi.

Chapitre 3. La lecture en prison : une question de survie

Au lieu de l'école : la rue

- 1 « Dans le passé, je n'ai eu aucun contact avec la lecture. J'ai quitté l'école à treize ans pour passer de centres de redressement en maisons de correction jusqu'à dix-huit ans. A vingt ans, j'ai pris une peine de dix ans. Je suis sorti l'année dernière et me revoilà.
- 2 « Entendons-nous bien : quand je dis que je n'en ai pas eu du tout, c'est qu'il n'y en a vraiment pas eu. Déjà, j'ai été élevé par ma grand-mère, une vieille italienne qui ne savait pas lire et savait à peine écrire son nom. Mon grand-père, un docker également d'origine italienne, qui, lui, savait lire, ramenait de temps en temps des journaux français qui ne m'intéressaient pas ; en tout cas, ça ne lui serait jamais venu à l'idée d'acheter un roman. Comme je n'ai pas été élevé avec mes sœurs, je me doute qu'elles ont dû lire des petits romans à l'eau de rose. Mais moi je n'ai pas eu l'occasion. Mis à part les bouquins d'école que je feuilletais plutôt pour les images, je n'ai pas eu de lecture ; même comme ça, de temps en temps.
- 3 « Et encore c'était toujours des livres d'histoire. Il n'y a que ça qui me plaisait à peu près. La géo, ça ne rentrait pas. Quant à l'instruction civique, il ne fallait pas m'en parler. On commençait toujours la journée par une demi-heure d'instruction civique : c'était le plus dur moment de la journée !
- 4 « Il y a des enfants, par exemple, qui aiment bien les magazines de sport ; ce n'était pas mon cas. D'ailleurs, à trente ans, je ne m'intéresse ni au ballon, ni au tennis ! La seule chose que j'aimais, c'était la rue. J'étais toujours à l'affût d'une combine. A l'âge de treize ans, si je voulais un futsal ou une paire de pompes, je n'avais pas trente-six solutions. »

Lire pour tenir

- 5 « A vingt ans, je me suis retrouvé en QHS (quartier de haute sécurité, le « comble » de l'enfermement jusqu'en 1982) ; tous les jours il y avait ces vingt-quatre heures à tirer et il fallait à tout prix tenir. Alors je me suis un peu penché sur les échecs et puis la lecture. J'ai commencé par des policiers : des histoires de braquage ou des trucs comme ça. J'ai aussi voulu

reprendre mes études à partir du CEP (certificat d'études primaires) ; ça m'a obligé, après le BEPC (brevet élémentaire du premier cycle), à éplucher une liste d'auteurs inscrits au programme. Ensuite, je me suis lié d'amitié avec une visiteuse de prison dont le mari était agent littéraire chez Grasset. Toutes les semaines elle m'emmenait trois ou quatre livres que je lisais même s'ils ne me plaisaient pas ; ça me changeait drôlement parce que ma femme ne lisait pas non plus. Alors quand, par hasard, je lui demandais de m'emmener tel bouquin, ce n'était pas toujours celui que je lui avais demandé qu'elle me ramenait. J'avais même commencé à écrire un livre d'impressions au niveau de ma vie. Je l'ai gardé du reste mais je ne l'ai bien sûr jamais montré à qui que ce soit.

- 6 « Vraiment, à cette époque-là, je n'avais pas d'autre choix que de m'adonner complètement à la lecture. C'était ça ou se frapper la tête contre les murs. Pour tout dire, c'est même mon avocat qui avait dû tirer la sonnette d'alarme parce que j'en étais arrivé à un point où je ne parlais plus. Il m'avait apporté une glace en me disant : parle devant ta glace, regarde toi. Au lieu de ça, parce que ça aurait vraiment été sombrer dans la folie, je me suis remis à parler, à crier plutôt. C'est d'ailleurs ce qui m'a valu mon maintien en QHS.
- 7 « Pour simplifier, on peut dire que les deux premières années j'étais amoureux ; ou plutôt que je faisais comme si parce que je n'avais plus que ça : j'écrivais tous les jours à ma femme. Le reste du temps, j'ai commencé à lire. Mais je lisais sans lire : mon problème c'était d'arriver à 17 heures, l'heure de la gamelle. Parce qu'après ça allait tout seul. Je faisais mon ménage et je me mettais à écrire. Ensuite, en 1980, je me suis inscrit à des cours par correspondance. Il faut dire qu'entre temps ma femme s'était lassée de son prisonnier de mari. Donc, jusqu'en 1980 environ, je lisais des trucs d'études. C'est seulement alors que j'ai commencé à diversifier, à piocher un peu à droite et à gauche. »

Du « policier » au « beau livre »

- 8 « Si on résume tout ce temps passé en prison, on peut dire que j'ai eu trois types de lectures bien distincts. Au début, quand ma femme venait au parloir et qu'elle me disait " qu'est-ce que je t'amène la prochaine fois ? ", je répondais " des livres " ; " mais lesquels ? ", " des policiers, n'importe quoi ". Parce qu'à l'époque, c'était les seuls livres qu'on pouvait rentrer sans avoir de problèmes avec l'institution pénitentiaire. J'ai commencé par le classique des classiques : Parker, ensuite je suis passé aux J. H. Chase et puis à toute la gamme des « Série noire » de Gallimard. Mais ça n'a duré qu'un temps parce que j'en ai rapidement été saturé ; ça a duré un an et demi, deux ans, à raison de deux par jour. D'ailleurs une fois j'avais fait l'expérience : il me suffisait de deux heures pour en finir un. Aujourd'hui, par contre, je serais incapable de lire une « Série noire » ou un SAS... ou alors il faudrait des conditions bien précises : le cachot. Un auteur que j'ai en horreur, par exemple, c'est Le Breton. Autant j'avais aimé ses premiers livres, autant quand il a commencé à faire ses séries de Paul Bontemps, cette espèce de superflic, il m'a complètement dégoûté. On sait tous que c'est un truand, qui a fait de la prison, alors au départ on le met de notre côté à nous. En effet, au début, il montrait bien la loi des rues ; au lieu de parler de surveillants il parlait de matons. Mais dès qu'il a commencé à faire du fric avec ses romans, il a passé la barrière. Résultat : maintenant il ne raconte plus des histoires mais des événements. Il va prendre un bouquin sur un fait divers qui a eu lieu il y a quelques mois et où, bien entendu, les flics gagnent et les braqueurs passent pour des rigolos. Alors que si tu prends un Chase, il présente le criminel comme un professionnel qui peut aussi bien être issu de toutes les couches sociales.

- 9 « Ensuite, je me suis inscrit au CNTE (Centre national de téléenseignement devenu Centre national d'enseignement à distance). J'ai passé mon BEPC et j'ai voulu présenter le bac. J'ai échoué mais j'ai réussi l'examen spécial d'entrée à l'université. Alors j'ai choisi de faire du droit... Enfin, au début, j'étais plutôt attiré par la philo, je voulais absolument en faire, mais sans savoir très précisément de quoi il s'agissait. Ce que je pensais être la philo, c'était plutôt la vulgarisation qu'on en a. L'Etre et le néant, Ainsi parlait Zarathoustra... j'avais lu mais sans rien comprendre. Je les avais lus comme ça parce qu'ils m'étaient tombés entre les mains. Alors quand j'ai voulu entamer ces études de philo, je me suis dit : je vais acheter tel ou tel livre et je le ferai rentrer par ma femme. Et quand je les avais dans la cellule c'est vrai que je ne lisais plus de la même manière que je lisais les autres. Je mettais beaucoup plus longtemps, environ deux semaines pour lire un livre ; seulement j'en avais cinq ou six en chantier. C'est comme ça que j'ai essayé de lire Kant et Descartes... sans grand succès. Alors, finalement, j'avais opté pour le droit parce que ça me permettait de comprendre pourquoi la société me condamnait. A l'époque, j'avais lu Durkheim et pour moi il expliquait parfaitement le comportement criminel de l'individu.
- 10 « Si aujourd'hui je suis devenu ce que les gens appellent un truand, c'est pour la bonne raison que je suis un objet fabriqué : je suis un objet social vachement bien fabriqué. En rentrant en prison, j'ai été catalogué une bonne fois comme criminel alors que je ne l'étais pas : je n'avais exercé aucune violence, je ne m'étais jamais servi de l'arme avec laquelle j'avais braqué, je n'avais blessé ni menacé de mort personne. Seulement voilà : l'affaire à laquelle j'avais participé avait eu un certain retentissement et comme j'étais d'origine marseillaise on a décrété que j'appartenais au milieu. Avec le temps, je me suis conformé à ce rôle : je suis devenu ce que les gens avaient dit que j'étais.
- 11 « Evidemment, quand je suis sorti, j'ai laissé tomber. Mais, aujourd'hui, j'aimerais reprendre ces études de droit où je les avais laissées. Simplement, à quatre par cellule, ça risque d'être coton !
- 12 « Je me souviens qu'en centrale, on avait fondé une espèce de club du livre : l'association socioculturelle nous avait refilé une petite somme et on s'était arrangé avec les maisons d'édition pour l'achat d'ouvrages. Tous les mois, on recevait un stock de trente à quarante bouquins récents. Bien sûr, on ne risquait pas d'y trouver les fameux bouquins de Mesrine ; il y avait une censure qui s'exerçait, mais c'était tout de même intéressant. Il faut dire que dans cette affaire, notre motivation était surtout économique. Bien sûr, on aurait aimé ne pas se contenter d'acheter des livres mais en discuter, faire des débats et, dans un proche avenir, faire venir des gens de l'extérieur. Seulement ça s'est heurté à la direction. Les échecs, c'est pareil : on devait jouer avec des gens de l'extérieur, des maîtres qui étaient d'accord pour venir en centrale ; et puis ça ne s'est jamais fait. Donc, nous étions une quinzaine à s'acheter régulièrement des bouquins et à raison de deux ou trois livres par mois, ça nous revenait cher. Si bien qu'on a commencé par se passer les bouquins qui étaient disponibles en cellule et ensuite on a décidé de se regrouper. Parce qu'il faut bien voir que les livres de bibliothèque c'était l'enfer ! En dehors du Rouge et du Noir de Stendhal, il n'y avait rien ; alors ça allait bien un moment... ! J'en parle en connaissance de cause pour y avoir eu droit au cachot, vu que quand tu pars au mitard, ce sont eux qui t'imposent trois livres par semaine. A vrai dire, je ne me souviens plus de ce que j'avais lu, mais c'était abominable ; une vraie torture. Il me semble qu'il y avait, par exemple, des histoires de guerre du Pacifique... enfin des vieux trucs quoi ! L'autre aussi, comment s'appelle-t-il donc, celui qui grimpe dans ses montagnes... Frison Roche. C'est fabuleux pourtant ce qu'il raconte. Sûrement que dans d'autres conditions j'aurais apprécié. Mais là, j'arrivais même pas à retenir ce que je lisais. Tu me posais une question sur la phrase que je venais de lire, j'étais incapable de te répondre.

- 13 « Alors moi, ce que je recherchais avant tout, c'était d'acheter un maximum de beaux livres et de les lire. Pas forcément de belles histoires mais des livres récents dont je savais qu'ils étaient sortis le mois précédent en librairie. Pour ça, même avant le club, j'avais mis au point une technique : j'écrivais aux maisons d'édition et je me faisais envoyer la liste de leurs parutions. Ça revient à dire que je ne choisisais que par rapport au titre et que, bien sûr, je tombais souvent sur des navets. Mais ça ne fait rien : à choisir entre un très bon livre vieux de dix ans et un livre moyen qui vient de paraître, je préférerais toujours le dernier quitte à me planter.
- 14 « Quand je suis sorti, j'avais meublé mon appartement en fonction de mes goûts et j'avais pris un grand « living », alors il fallait que je m'achète des livres qui aillent avec, vu que j'avais dû laisser en centrale tous ces livres que j'avais achetés. Depuis tout gosse c'est quelque chose que j'ai toujours aimé, sûrement à cause d'appartements que j'ai pu visiter. Avoir un meuble « living » c'était quelque chose de beau pour moi et dès que j'ai pu, j'ai réalisé ça. Il me restait le choix entre acheter une collection de livres reliés, style Universalis ou bien acheter des livres que je pourrais lire au fur et à mesure. C'est finalement ce que j'ai fait : tous les livres qui sont à la maison sont des livres que j'ai déjà lus ou que j'allais lire. Tous les mois, j'allais à la Fnac à Paris acheter une dizaine ou une quinzaine de livres et j'en lisais trois ou quatre dans le mois. Je les prenais, soit parce que j'avais été frappé par le titre, soit parce que j'avais lu quelque chose sur une revue. Bien sûr, dans ces conditions, pour certains bouquins, arrivé à la soixantième page, je commençais à fermer les yeux ; bon, je les rangeais une fois pour toutes.
- 15 « Il faut dire que j'avais une vie un peu dissolue. Je n'avais pas d'horaires précis, mais j'avais un gosse alors je m'en occupais jusqu'à dix heures ; ensuite, je le descendais à la nourrice et, de mon côté j'allais faire quelques trois ou quatre courses. Je remontais et j'étais seul jusqu'à seize heures. C'est là que je pouvais lire tranquillement parce que le soir je n'avais pas le temps à ça : j'avais une femme et mon fils à la maison et on regardait plutôt la télé. Parce que ma femme, c'est ma deuxième, elle est comme moi avant : elle n'a pas été à l'école, elle ne lit pas. J'en ai profité aussi pour me pencher plus sérieusement sur les échecs : j'ai commencé à lire tous les bouquins sur les ouvertures. D'ailleurs, je continue. Dernièrement, j'ai donné à ma femme deux titres que j'avais trouvés dans un numéro de Jeux et Stratégie qu'elle m'avait fait passer. J'espère bien les avoir la semaine prochaine. Je lui ai commandé aussi... Canetti... je l'ai pioché sur un Nouvel Obs. »

Aujourd'hui : aller au cachot pour lire

- 16 « Je continue quand même à regarder les publicités pour les livres dans les revues même si dans les conditions qu'on a ici, ça n'est vraiment pas possible de se pencher sérieusement sur quelque chose : on est trop entassé, il y a toujours du bruit dans la cellule, quelqu'un qui dérange, la télé. Alors la télé, c'est la pire punition qu'ils aient pu trouver ! Pour dire : je m'étais fait acheter L'OAS, organisation secrète que j'avais déjà lu ; eh bien j'ai pu le finir parce que j'ai réussi à l'emmener avec moi au cachot. J'aurais bien dans l'idée de reprendre mes études de droit où je les avais laissées, mais comment faire dans ces conditions ?
- 17 « Il ne reste guère que la presse qu'on puisse lire sans problème. Toutes les semaines, moi j'ai mon France-soir. Je regrette bien un peu mon Parisien libéré, même s'il est de droite, parce qu'il me tenait au courant des faits divers de la ville. Mais enfin je reçois France-soir édition lyonnaise et Libération. Lyon matin, c'est un copain qui le commande. Question revues, en plus du Nouvel Obs, je reçois également L'Événement du jeudi et Paris Match.

- 18 « Par contre, un truc que je ne peux pas lire c'est L'Ecrou. Vu de l'extérieur, on pense que c'est notre organe, notre voix. Mais, en réalité, ça ne reflète en aucune manière pas plus le point de vue que les conditions de vie des détenus. Par exemple, moi je suis un maniaque de la propreté. Je ne peux pas admettre d'être obligé de faire mes besoins, de me laver, de me dessaper devant quatre bonshommes ; ça m'est pas possible, je ne m'y ferai jamais. Pas plus que de voir un mec se déshabiller devant moi. Déjà, avec ma femme, j'étais gêné qu'elle me voie me laver, qu'elle voie mes slips et mes chaussettes ! C'est vachement important ; mais de ça personne n'en parle dans L'Ecrou. Enfin, je suis quand même abonné, par solidarité. Mais je le fais envoyer à ma femme parce que moi je ne veux pas le lire. A côté de ça, tous les mois ils en distribuent un dans chaque cellule. Mais, moi, le seul truc que je fais c'est les mots fléchés ; sinon je ne feuillette pas. »

La lecture : une pratique carcérale

- 19 L'expérience de la lecture rapportée ici est très étroitement associée à celle de la prison. En effet, la lecture est proprement inexistante avant l'incarcération. Dans ce milieu de dockers d'origine italienne, c'est la rue et ses combines qui constituent la réalité par excellence et certes pas l'école avec son instruction civique. Les conditions de l'émergence de la lecture comme pratique sont, d'autre part, inhérentes à cet isolement impliqué par le statut de criminel (c'est-à-dire le confinement en QHS). La lecture, au même titre que le jeu d'échecs par ailleurs, apparaît comme l'alternative ultime à la folie, entendue ici comme atteinte à la définition de soi comme être social : « il fallait à tout prix tenir, je n'avais pas d'autre choix ». Les échecs et la lecture constituent alors deux pratiques équivalentes parce qu'également performatives : le sens leur vient de ce qu'il s'agit précisément de pratiques. Les genres de lecture successivement pratiqués correspondent eux-mêmes à des caractéristiques de la situation carcérale.
- 20 La lecture intensive des « policiers », objectivement entretenue par la direction, constitue, aux premiers temps de l'incarcération, une marque d'adhésion au statut de criminel : c'est bien en tant que tel, en effet, que l'on apprécie la qualité des uns et des autres : Le Breton, non ; Chase, oui, (« c'était les seuls livres qu'on pouvait faire rentrer »). Ce type de lecture reste aujourd'hui encore associé à la forme d'enfermement la plus distinctive, le cachot.
- 21 Inconcevables hors du milieu carcéral, les études sont, pour leur part, réduites à une réflexion sur la criminalité dont on dirait bien qu'elle est constamment mobilisée pour reformuler la propre carrière criminelle dans le cadre d'une théorie de la labellisation.
- 22 Les « beaux livres » enfin, définis comme tels en fonction de l'actualité éditoriale et s'opposant aux « vieux trucs » définis pour leur part comme livres de bibliothèque pénitentiaire, lecture de cachot, viennent objectiver l'être dans la société du détenu, sa contemporanéité en quelque sorte avec le monde du dehors.
- 23 Si la pratique de lecture a survécu au changement de contexte de la libération, c'est qu'elle pouvait en partie compter sur le même isolement. C'est même dans l'univers domestique que l'achat massif de « beaux livres » trouve sa raison, dans une logique de la décoration.
- 24 Dernière des pratiques sociales accessibles au temps des QHS, la lecture devient aujourd'hui proprement impraticable en milieu carcéral du fait de l'empiètement constant des activités (conversation, télé...) impliquées par la coprésence... sauf à partir du cachot ! La situation de lecture redouble à cet égard la situation d'incarcération :

l'une comme l'autre constituent des expériences intimes. Il ne reconnaît pas cette dimension intime de l'enfermement qu'il banalise. C'est d'ailleurs pourquoi *L'Erou* n'engage pas forcément à la lecture, même lorsqu'on s'est acquitté d'un abonnement.

Chapitre 4. Etudier en prison

Les « problèmes d'études »

- 1 *« A l'heure actuelle, j'ai deux types de lecture. D'un côté, une lecture plutôt utilitaire, dans le sens où je participe au comité de rédaction de L'Eclou, ce qui m'oblige à lire des journaux, des revues ou des livres qui ne m'intéressent pas a priori personnellement. A côté de ça, je suis en train de passer un CAP (certificat d'aptitude professionnelle) d'employé de bureau : une formation professionnelle qui n'a rien à voir avec l'enseignement supérieur, mais qui requiert tout de même un certain travail. Je crois qu'il faut réunir pas mal de facteurs pour que les études apportent quelque chose à l'intérieur de la prison. Moi, par exemple, j'ai préparé des diplômes d'histoire et d'anglais à la fac, par correspondance. J'ai fait également deux années de droit mais qui n'ont été sanctionnées par aucun examen, tout en suivant une formation professionnelle d'électricité. C'est-à-dire que je bossais toute la journée en bleu de travail dans un atelier et que le soir j'étudiais jusqu'à des heures pas possibles. Seulement, je me suis trouvé devant un obstacle quand j'ai voulu que mes études soient sanctionnées par un examen. J'avais pu passer l'examen spécial d'entrée à l'université grâce au chef d'établissement de l'époque, qui avait permis que des universitaires viennent faire passer l'examen en prison. Mais quand, par la suite, il s'est agi de passer un examen à la fac comme tout le monde, la permission de sortir m'a été refusée. C'était trop fort ; j'avais huit ans de réclusion à tirer alors je m'étais dit : "Tu as le temps d'étudier, de suivre une formation professionnelle." J'avais mis tous mes espoirs là-dedans et puis voilà qu'après m'avoir bien laissé étudier on me mettait des bâtons dans les roues.*
- 2 *« C'est là que je me suis évadé du centre de détention. C'est directement lié à un problème d'études. Quand j'ai été repris, j'ai suivi une autre branche parce que pour le DEUG (diplôme d'études universitaires générales), les années sont comptées et j'étais déjà en limite d'inscription. Donc, je me suis orienté vers le droit. J'en ai fait pendant deux ans, toujours par correspondance. Et maintenant je fais cette formation professionnelle d'employé de bureau.*
- 3 *« Evidemment, pour ce qui est de la lecture, c'est très difficile au niveau de l'enseignement. D'abord, on est obligé de faire rentrer des livres de l'extérieur. En fac, les étudiants ont la possibilité d'aller à la bibliothèque. Mais ici il faut que la famille apporte les livres, les refasse sortir ; sans parler des problèmes de censure. Ensuite, il n'y a personne pour le dire si tu es dans le bon chemin. Moi, par exemple, j'en étais arrivé à recopier sur un cahier le nom des généraux de la Deuxième Guerre mondiale ; ça n'avait aucun sens. Encore heureux qu'il y avait des*

organismes du genre Auxilia (association proposant des cours par correspondance) pour nous faciliter un peu la tâche. Par exemple, quand j'ai su que je n'allais pas ressortir du jour au lendemain, j'ai décidé de tout reprendre à zéro alors que j'avais le niveau bac. A ce moment là, c'est bien parce qu'Auxilia m'a fait parvenir des bouquins de sixième que j'ai pu le faire. C'était un peu ron-ron comme travail mais je m'astreignais à faire tous les exercices un par un. En histoire, c'est pareil : j'ai étudié tout le programme de quatrième, de troisième... Ça occupe et au moins on n'a pas l'impression d'être un légume.

- 4 « Je me souviens très bien qu'au soir de mon passage en Cour d'assises, j'ai pas mal gambergé vu que je ne m'attendais pas à une sanction aussi ferme. Dans les jours qui ont suivi, j'ai arrêté de me raser, je ne rangeais pas non plus la cellule : j'avais bien le temps. Et puis, petit à petit, je me suis dit : " si tu te laisses aller, c'est fini ; il faut se ressaisir, faire des études.
- 5 « Le seul problème c'est qu'en ne sachant pas quand tu vas sortir, ni ce que tu vas faire à l'extérieur, tu ne peux pas mettre à profit cette détention pour emmagasiner des connaissances précises, lire des bouquins qui ont affaire à une discipline particulière. Par exemple, je n'ai pas du tout d'archives ; ça m'arrive de découper des articles, de les garder, mais simplement quand je n'ai pas le temps de les lire. »

La famille contre l'école

- 6 « Pour ce qui est de la scolarité, on est à peu près tous diplômés de l'enseignement supérieur dans la famille.
- 7 « Mon père, je l'ai perdu à l'âge de sept ans. Ma mère est encore vivante, mais elle est bien vieille. Elle ne sait ni lire ni écrire. Et pendant toute mon adolescence, j'ai le souvenir d'avoir été confronté à un mur. C'est vraiment important pour un adolescent qu'il y ait quelqu'un pour dire : " Tu es le premier, c'est bien " ou " C'est pas bien, tu es le dernier. " Tandis que nous, c'était dans l'indifférence générale.
- 8 « A la mort de notre père, ma mère s'est trouvée toute seule avec cette famille à charge et dans son esprit il n'était pas utile de suivre des études très poussées. " Le fils de madame Kadour est plombier, je ne vois pas ce que tu irais faire à l'école. " Il n'y a qu'à voir les difficultés qu'a rencontrées mon frère aîné pour poursuivre ses études au lieu d'assurer normalement la gamelle de ses frères et sœurs. Il préparait un BTS (brevet de technicien supérieur) commercial et tous les jours c'était la même rengaine : " Mais tu vas aller à l'école jusqu'à vingt-cinq ans, mais c'est pas possible ! "
- 9 « Aujourd'hui, par contre, elle est très fière qu'il ait réussi son certificat d'aptitude à la profession d'avocat : la photo de sa prestation de serment est encadrée à la maison ; et c'est pareil pour tous les diplômes de ses autres enfants. Par exemple, il y a quelques années, j'avais passé un brevet de secourisme en prison, qui ne débouche sur rien du tout mais qui donne un grand diplôme ; plus grand que celui de l'ESEU (l'examen spécial d'entrée à l'université) ! Alors, pour ma mère, c'est le plus important ; et quand des voisins ou des amis de la famille viennent la trouver, elle ne manque pas de souligner que c'est le petit dernier qui a obtenu le plus grand diplôme.
- 10 « Pendant toute ma scolarité, il a fallu compter avec l'indifférence de ma mère. Par exemple, je me rappelle n'avoir jamais pratiquement eu tous les bouquins scolaires parce qu'elle pensait que je n'avais qu'à demander ceux de mes frères aînés ; comme si ça avait été les mêmes ! Une fois, je n'avais pas pu faire les exercices de calcul parce que la page avait été déchirée et mise dans le fourneau pour faire le feu par ma mère qui ne savait pas ce que c'était. Seulement ensuite c'est

moi qui m'étais fait tirer les oreilles, soi-disant parce que j'avais arraché la page pour ne pas faire l'exercice.

- 11 « Pour moi, le déclic de l'enseignement s'est produit à l'école primaire. J'étais dans une classe de vingt-six élèves et le maître avait décidé que les treize premiers iraient passer un mois en classe de neige tandis que les autres resteraient à Lyon avec un instituteur. Evidemment, j'étais dans le groupe des cancre. Mais à la fin du mois, j'étais le premier, le meilleur des treize cancre... Alors que si les meilleurs étaient restés à Lyon je serais resté dans la masse. J'ai donc présenté mon bulletin scolaire à ma mère qui n'en revenait pas que je sois le premier de la classe. Elle a vite appelé madame Sankissian et les autres voisines et on a ensuite organisé une petite fête au cours de laquelle j'ai reçu différents cadeaux. C'est là que je me suis dit : " C'est bon d'être premier ! " Et à partir de ce moment-là j'ai commencé à bosser. Parce que c'est très important qu'on vous renvoie une appréciation objective de votre travail. Je me trompe peut-être mais du fait de ne pas avoir eu de père à la maison, j'étais très attentif à l'attitude des profs. Je me rappelle, je crois que c'était en seconde, en classe de physique-chimie, il y avait un sujet libre à traiter en amphithéâtre. Il fallait parler devant tout le monde. Moi, j'avais choisi le " pétrole " ; et par prétention certainement, j'avais appris mon exposé par cœur et je m'étais présenté sans aucune note. Quand j'ai eu fini, tout le monde a applaudi en demandant le 20/20. Au lieu de ça, je m'étais retrouvé avec une note de 15/20. J'étais tellement déçu que je me suis dit : ça ne vaut pas la peine de se fatiguer. Et je n'avais plus rien fait de l'année pour ce prof »

Les lectures de jeunesse : vivre par procuration

- 12 « La présence de mes frères et sœurs aînés, du temps où nous étions encore tous réunis à la maison, c'était également quelque chose de stimulant pour moi. Quand ils ont commencé à apprendre l'anglais, par exemple, ils parlaient entre eux en anglais et ça m'intriguait. Ou alors, avant que je ne sache lire, ils épelaient des mots. C'était pour moi un langage codé qu'il fallait que j'apprenne. Je me souviens aussi quand j'étais mineur, je me sentais très proche d'un de mes frères qui avait connu la prison. Alors, pour me rapprocher un peu de lui, j'avais bouquiné ses livres de chevet de l'époque : C. Chessman, J. H. Chase que j'ai d'ailleurs relus ici.
- 13 « Seulement ensuite, quand mes frères et sœurs sont partis faire leur vie, je me suis retrouvé tout seul avec ma mère, sans amis, ni communication entre nous. C'est alors que j'ai, pour ainsi dire, commencé à vivre par procuration. Je m'étais dit : " Pour te faire des amis, il faut que tu saches de quoi parler ", si bien que j'en connaissais un peu sur beaucoup de choses mais qu'en fait, il n'y avait rien derrière. La culture était une sorte de faire valoir : il fallait que je puisse être à la hauteur si jamais on engageait la conversation avec moi. Je ne parlais pratiquement pas, j'étais renfermé. Je passais tout mon temps à la maison à lire ; ça m'est même arrivé de lire sous les couvertures avec une lampe de poche dans le lit de ma mère, vu qu'on dormait ensemble.
- 14 « Il y a un bouquin qui m'avait vraiment impressionné à l'époque de l'adolescence. C'est un bouquin un peu autobiographique d'Emmet Grogan (Ringolevio) : l'histoire d'un gars qui avait fondé un mouvement marginal dans les années soixante aux Etats-Unis ; ça m'avait tellement impressionné qu'un type de mon âge ait pu faire ce qu'il avait fait que j'aurais voulu que tout le monde le lise et que, par la suite, je me faisais appeler Emmy, du nom du héros : je vivais un peu par procuration.
- 15 « Les bouquins qui m'ont plu paradoxalement sont ceux de gens un peu tordus : Céline, Fallet, Miller. Ah ! Miller ; c'était un vrai régal. Il y a une scène qui se passe dans le métro de New-York : à côté de Miller qui se tient à la poignée, il y a un gars qui l'entretient des ovaires de sa femme

alors qu'il s'en fout complètement. C'est précisément le genre de situation qu'on retrouve en prison, surtout quand on y est depuis pas mal de temps : au début, on a envie de parler, y compris de n'importe quoi, mais la réalité de la prison finit par prendre le dessus et on se dit que les histoires des autres ne nous concernent pas du tout. Là, je me dis : c'est tout à fait ça et je suis capable de taper sur le bouquin tellement c'est lumineux. C'était le cas notamment d'un bouquin qui doit s'appeler *Le Remembrement* d'un auteur algérien, Rachid Boudjedra : c'était carrément à interpeller les gens qui étaient avec moi, leur lire le passage, au risque de passer pour complètement fou.

- 16 « Pour moi, un bouquin est vraiment intéressant, il m'apporte réellement quelque chose à partir du moment où il donne des informations sur quelque chose que je ne connais pas et où j'ai l'impression que les personnages sont crédibles. »

De la boulimie au lire utile : la lecture, pratique spontanée du reclus

- 17 « Ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est les bouquins qui tournent autour du monde contemporain, qui essaient de l'expliquer, comme ceux d'Attali, de Closets ou Servan-Schreiber. Les bouquins de Sulitzer, par contre, j'en ai lu un ; ça ne m'intéresse pas du tout. C'est un monde dans lequel je n'ai aucune chance d'entrer et un roman bâti autour d'une histoire dans laquelle je ne peux pas mettre mon doigt, ça ne m'intéresse pas du tout. Je ne lis plus du tout de romans noirs non plus, D. Hammett et compagnie. Quant à tout ce qui est littérature ancienne, Dumas, Hugo, je n'en ai plus lu depuis l'école.
- 18 « Aujourd'hui, j'essaie de lire utile, des choses qui sont en prise avec la réalité. Mais il est passé une période où j'avais une véritable boulimie de lecture : et là, j'ai lu des bouquins qui étaient de vraies punitions. Je me trouvais dans une prison où on choisissait les trois livres de bibliothèque auxquels on avait droit par semaine, à partir de fiches cartonnées qui mentionnaient simplement le nom de l'auteur et le titre. C'est comme ça que j'ai lu Druon ; c'est mortel ; les Mémoires du général de Gaulle, c'est lourd. C'est vraiment le genre de chose qu'on lit parce qu'on a que ça à faire. Et moi, placé entre quatre murs, je vais spontanément vers la lecture. Le sport, par exemple, ça ne m'intéresse pas du tout : ça fait deux ans que je suis là, je n'y suis jamais allé ; mais il me faut un stimulant intellectuel.
- 19 « Maintenant, encore, j'ai des occupations, mais fut un temps où je lisais Libération de A à Z ; et si j'étais de nouveau enfermé dans une cellule sans rien pouvoir faire, je sais que la boulimie me reprendrait : je lirais jusqu'aux petites annonces... C'est très important la presse pour connaître le monde dans lequel on est. Je ne parle pas de la presse régionale, axée sur les faits divers, le scandale, le morbide, mais de Libé ou de L'Événement du jeudi.
- 20 « Par contre, je peux dire qu'à l'extérieur, je ne lis pas du tout. Je lis beaucoup de revues, de périodiques, mais pas de livres, pas de littérature du tout. D'ailleurs, je crois bien que pendant la période de sept mois pendant laquelle je suis resté dehors dernièrement, les seuls bouquins que j'ai lus sont ceux qui m'avaient été offerts pour une occasion ou pour une autre. Ici je lis beaucoup, mais dehors je n'ai pas le temps ; ça ne me viendrait pas à l'idée de lire. Il y a tant de choses à faire à l'extérieur, surtout quand tu as passé des années en prison. C'est un peu emmerdant de rester le cul sur une chaise à lire des bouquins et des bouquins.
- 21 « Là, quand je vais sortir, je voudrais d'abord avoir un boulot stable. Mais je sais pertinemment que je ne pourrai pas faire un travail manuel toute ma vie ; ça ne m'intéresserait pas. Un travail plus intellectuel, d'un autre côté, m'inscrire en fac et suivre des études, ça n'assurerait pas la

gamelle. Alors je vais prendre un boulot qui tournera certainement autour du droit commercial ou fiscal et essayer de progresser par la formation continue. »

L'Ecrou : un journal quasi-professionnel

- 22 *« On a récemment fait un sondage pour savoir ce que les gens voulaient retrouver dans leur journal. C'est très net : la priorité va à l'information ; mais on nous demande aussi d'essayer d'interpeller le maximum de monde à l'extérieur, des personnalités, pour leur montrer ce que c'est que la prison. Donc on sert un peu de porte-parole. Les gens sentent bien que c'est un travail collectif et que c'est dans l'intérêt de tous. J'avais participé en son temps à la création d'un autre journal à la maison d'arrêt de Dijon. Mais les journalistes n'avaient déjà pas la relative liberté d'expression et de circulation qu'on a ici et l'ensemble des détenus ne faisaient pas corps du tout avec l'équipe. Elle était perçue comme une émanation de la direction et du personnel d'encadrement. Ici, au contraire, on a vraiment l'impression que c'est notre journal. D'ailleurs, quand on circule dans les cellules, les gens nous disent : il faudra parler de ça ou de ça. Il faut simplement faire attention que ça ne déborde pas en des règlements de comptes. Si on prend les premiers numéros du journal, ils étaient marqués par une grande soif de dénoncer, en se basant sur telle expérience vécue. Maintenant, au contraire, quand il s'agit de traiter un problème, on essaie d'abord de donner l'information générale. C'est vrai qu'il y a eu un conflit au début, entre ceux qui privilégiaient l'expression et moi qui voulais plutôt faire un compte rendu objectif pour chaque situation. Du coup, le reproche qu'on me fait maintenant, c'est que ce soit un peu froid, qu'il n'y ait pas de prise de position. Mais il faut aussi faire attention où on met les pieds. D'autant plus qu'à force de rédiger des articles, je me rends compte que la forme compte beaucoup : on peut dire beaucoup de choses par l'écriture. »*

La lecture : un procédé d'objectivation de la réalité

- 23 Le compte rendu de l'expérience lectorale prend sens ici dans le cadre d'un rapport actuel à la lecture défini comme utilitaire et devant impliquer l'existence d'un projet de réinsertion. Dès lors, la question de la lecture en milieu carcéral coïncide avec celle, pratique, des conditions d'études. Ainsi reformulée elle est d'autant plus pressante que les études sont présentées comme la seule alternative à la déchéance provoquée par l'incarcération : *« Placé entre quatre murs, je vais spontanément vers la lecture. Le sport, par exemple, ça ne m'intéresse pas du tout. »* Concrètement, en dehors même des obstacles administratifs (impossibilité de sanctionner les études par un diplôme...) et pratiques (difficulté pour faire rentrer des bouquins...), la seule indétermination de l'avenir suffit à faire des études une activité performative : étudier tout et rien !
- 24 L'occurrence en milieu carcéral d'une définition scolaire de la lecture renvoie aux termes dans lesquels s'énonce l'expérience de scolarisation elle-même : un effort solitaire pour surmonter la contradiction entre le monde de l'école et le monde de la famille. Celle-ci est rendue plus sensible encore par l'éloignement des frères aînés, que la lecture vise précisément à atténuer. Elle le peut en permettant à l'enfant de se rapprocher du monde imaginaire. Dans ce contexte d'isolement, la lecture apparaît comme constitutive de lien social, au sens où elle donne à partager des mondes dont la réalité se trouve de la sorte confirmée : le monde des professeurs (*« j'étais très attentif à l'attitude des profs (...) Je n'avais plus rien fait de toute l'année pour ce prof »*), le monde du frère aîné qui avait connu la prison (*« pour me rapprocher un peu de lui, j'avais bouquiné ses*

livres de chevet de l'époque ») ou alors son propre monde imaginaire (« ça m'avait tellement impressionné que j'aurais voulu que tout le monde le lise et que, par la suite, je me faisais appeler Emmy, du nom du héros »). Or, après avoir longtemps entretenu à son tour ce parti pris d'ouverture sur des mondes possibles (« j'avais une véritable boulimie de lecture »), la vie carcérale a finalement pour effet d'imposer le principe de l'existence d'une réalité souveraine. Alors que les premiers temps de l'incarcération sont placés sous le signe d'un « être là » incontournable à l'égard duquel les mondes du livre sont la seule échappatoire possible (l'acte de lecture n'étant cette activité étroitement associée à l'univers carcéral que dans la mesure où elle le nie imaginativement comme tel), l'inscription effective de l'incarcération dans la durée donne consistance à l'idée que la prison n'est qu'une parenthèse et, à ce titre, une réserve d'action qui vise le monde du dehors comme son champ d'application. Ce principe implicite d'une réalité univoque s'impose alors même que l'on est dans l'incapacité d'en apprécier les « apparences normales⁴² ». La lecture est redéfinie comme procédé d'objectivation de l'espace social : « Ce qui m'intéresse aujourd'hui c'est les bouquins qui tournent autour du monde contemporain, qui essaient de l'expliquer (...) j'essaie de lire utile, des choses qui sont en prise avec la réalité (...) c'est très important la presse pour connaître le monde dans lequel on est. » Les mêmes critères d'objectivité désormais appliqués à la lecture (comme gages de conformité à la réalité du monde du dehors) se sont d'ailleurs imposés au sein de la rédaction de ce journal de détenus qu'est *L'Erou*. Il ne s'agit plus, dès lors, d'ériger, en un renversement de perspective le monde de la prison comme une réalité antagoniste, concurrente de celui du dehors. *L'Erou* objective l'univers carcéral aux yeux du lecteur extérieur de la même manière que les médias, la « société » aux yeux du reclus. Il s'agit simplement de ménager un monde de la prison, une place dans le monde de la réalité en se conformant aux règles de sa médiatisation par la mise en œuvre de compétences parascolaires sur un mode quasi-professionnel.

NOTES

42. Nous appliquons ici à la réalité comme construction sociale un terme par lequel Goffman désigne quant à lui plutôt l'objectif visé par la présentation de soi comme performance. « Lorsque le monde qui entoure immédiatement l'individu ne laisse rien présager qui sorte de l'ordinaire on peut dire que l'individu ressent les apparences comme naturelles ou normales. Donc, pour l'individu, les apparences normales signifient qu'il n'y a aucun danger à poursuivre les activités en cours, en n'accordant qu'une attention périphérique au contrôle de la stabilité de l'environnement. » *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Editions de Minuit, 1973, p. 228.

Chapitre 5. Contre la lecture-illusion

La lecture, je ne l'ai jamais recherchée

- 1 « A l'école, quand j'étais gamin, je pense pas que je lisais, à part les livres d'école. Par contre, il y avait ce qu'on appelait « les livres de cow-boys » ; pas nécessairement des livres de cow-boys d'ailleurs, mais des BD. C'était toute ma lecture... Ah si, quand même, à la bibliothèque il y avait des collections pour les jeunes... c'est des jeunes à qui il arrivait plein d'aventures, ça se passe pendant les vacances.
- 2 « Par la suite, je lisais à l'occasion. Je me souviens, je devais avoir entre quatorze et dix-sept ans, je préparais un CAP, ça me prenait la lubie de m'intéresser à quelque chose, par exemple la mer, tout ce qui est plongée, tout ça. C'est comme ça que j'ai lu pas mal de bouquins sur la plongée, et comme c'est des bouquins qui coûtent pas cher, j'en achetais un, je le lisais. Mais enfin, j'étais pas le gars à rester à la maison pour lire ; plutôt je me débarrassais vite des devoirs pour sortir dehors.
- 3 « La lecture, on peut dire que, moi, je l'ai découverte en prison. J'y suis rentré pour la première fois en 1975 ; c'était au quartier des jeunes délinquants et dans le bâtiment il y avait une espèce de hit-parade des bouquins lus. En tête, venait Guy des Cars. Ils étaient bien tous ces bouquins ; et puis, tous les policiers, vous savez ces séries américaines, je sais pas pourquoi, j'arrive pas à retenir les noms. Il y avait même des livres plus classiques quand même ; à cause des souvenirs d'école, il y avait des auteurs dont le nom me disait quelque chose. Pour moi, la lecture c'était vraiment un plaisir : les six mois de ma première condamnation, ils sont passés assez vite.
- 4 « Après, j'y suis retourné une seconde fois pour six ans et là vraiment je lisais. Au début, je lisais vraiment n'importe quoi. J'avais des préférences, mais pas trop quand même parce que je rentrais facilement dans les bouquins. D'ailleurs, les auteurs, je m'y suis jamais attaché ; si des fois j'arrive à retenir un nom, c'est qu'il est reconnu en dehors de moi. De toute façon, je lisais surtout pour passer un bon moment, pas tellement pour m'en souvenir. Si je m'en souvenais, c'est qu'il y avait des passages qui me touchaient. Même les bouquins qui étaient durs pour moi, ça ne faisait rien, je lisais n'importe quoi. Même qu'il y avait des mots que je ne comprenais pas, d'après le sens de la phrase ou du contexte, il me semblait que je comprenais très bien, même sans dictionnaire. Et puis, aujourd'hui, ça ne m'intéresse plus de lire : je commence un bouquin, je peux pas le finir. C'est-à-dire que pour moi, maintenant, il y a beaucoup de lectures qui ne

servent à rien, c'est une perte de temps ; même si l'histoire est belle, je m'en fous. Maintenant, je dois en tirer quelque chose de concret, de véridique, qui puisse m'être utile. Si c'est pour passer une heure, je m'en fous. C'est pas impossible que j'essaie d'en lire un parce qu'il y a des moments où je m'ennuie vraiment trop ; et puis des fois, il y a des bouquins dont tout le monde parle. Par exemple, maintenant, c'est un peu la mode de Sulitzer ; j'en ai lu un, c'est pas trop mal mais enfin... Disons que j'étais conscient que je passais un moment mais c'est l'exception ; ça m'intéresse pas. Je ne recherche pas la lecture... et finalement je ne l'ai jamais recherchée parce qu'ici c'étaient des lectures un peu forcées et dehors j'ai jamais pu. La vie comme elle était me suffisait. Même quand je m'ennuyais, j'avais pas besoin d'aller fuir dans un bouquin. »

Monde du livre - monde de la réalité

- 5 « Par exemple, les bouquins de Tolstoï ou Dostoïevski, j'en ai lu pas mal... c'était trop ! On rentrait complètement dans le décor et dans la psychologie des personnages ; il y avait tout un développement que je suivais jusqu'à la fin du bouquin et pour moi la fin était plausible. Mais c'est un genre de bouquins que je ne pourrais plus lire parce que ça sert à rien. Maintenant, je sais ce que je veux, je le trouverai pas dans 99 % des livres que j'ai lus. Pour moi, aujourd'hui, une bonne partie de ces livres que j'ai lus, je les ai lus pour rien. Comme Sartre, Camus, de Beauvoir... c'est les plus connus, alors je les ai retenus, mais j'en ai lu d'autres encore ; ils me servent à rien ces mecs-là ! Ils m'ont décrit un monde qui ne m'intéresse pas. Un gars comme Sartre, dans son monde à lui, c'est impossible qu'il réfléchisse pour moi qui suis là tout seul ! Alors je préfère encore me faire ma propre philosophie ; comme ça, du moins, j'accepte mieux la vie comme elle est.
- 6 « Quand je repense aux trucs que j'ai pu lire, j'ai vraiment l'impression d'un vide, d'avoir perdu mon temps. Par exemple, s'il y a un mot que je ne comprenais pas, je me disais : " Tu comprends le contexte, quelle importance il y a de comprendre ce mot ! " Eh bien c'était une erreur parce que ça enrichit le vocabulaire et qu'ensuite, quand on parle, ça peut toujours servir. J'avais une compréhension personnelle du texte ; j'y retenais sans y retenir. C'était trop flou, pas clair. Tout ce que je comprenais n'était pas clair. C'était juste quelque chose de personnel et, dans ces conditions, ça ne pouvait servir à rien du tout. D'ailleurs comme en prison c'est pas possible de discuter, la compréhension que je pouvais en avoir n'était mise à l'épreuve par personne. C'est exactement ça : toute la compréhension que j'en ai eue existe dans mon esprit, dans mon imagination ; mais ça n'est pas la réalité. Je crois bien que c'est à cause de ça que j'ai fini par m'éloigner de la réalité.
- 7 « La réalité, elle est simple pourtant : tu es marié, tu as trois gosses, c'est une réalité qui t'impose une responsabilité ! Alors, tu peux rêver, imaginer... Mais quand même, il faut manger, il faut de l'argent. Tout ce qui est terre à terre, voilà ce qui m'intéresse aujourd'hui, parce que l'imagination, j'en ai à revendre et ça ne sert à rien.
- 8 « Quand je lisais, je faisais toujours un parallèle avec des situations de la vie de tous les jours, qui se présentaient à ce moment-là. Par exemple, si on prend une scène d'un livre comme Dostoïevski... bon, je me rappelle plus de la scène mais mettons qu'il y avait une explication psychologique. Eh bien moi, je faisais ma comparaison entre cette scène dans le livre avec l'explication qu'il y en avait, et une scène que je pouvais voir à l'extérieur. En deux mots, je comparais la réalité à partir de ce que je croyais apprendre dans les livres. Des fois, en particulier dans Sartre, il y avait des scènes ou des personnages bizarres ; des comme ça on n'en rencontre pas tous les jours ! Par exemple, dans Les Chemins de la vie... ou ... de la liberté, je ne sais plus, il y a un personnage qui s'appelle Mathieu, je crois. Eh bien il a un comportement, ce gars-

là, qui est bizarre par rapport à la vie. D'ailleurs, il parlait souvent de l'absurde. Moi, ça me plaisait qu'il fasse pas comme les autres ; je disais : pourquoi pas. Tandis que maintenant... je ne dis pas que ça n'est pas utile d'avoir une démarche absurde : pour les artistes, les poètes, peut-être ; mais c'est pas pour moi.

- 9 « Sinon, ça m'est arrivé souvent de retrouver dans un bouquin exactement des choses que j'avais ressenties, c'est-à-dire une espèce de définition qui correspond à l'idée mentale que j'avais, mais que j'avais jamais formulée... Mais enfin, c'est pas la peine d'aller lire pour ça ; une discussion avec quelqu'un peut suffire.
- 10 « Si j'ai lu autant, c'est sûrement que ça devait correspondre à un besoin ; d'abord, c'était de passer le temps, ensuite c'était de ne plus voir ça ; je ne vois plus rien, je suis dans le livre. Même si vous bougez à côté de moi, vous ne me dérangez absolument pas : je suis dans le livre. Maintenant, au contraire, si vous passez je vous regarde. »

Un nouvel état d'esprit

- 11 « Je lisais parce que ce qu'il y avait autour de moi ne m'intéressait pas. La prison je l'ai jamais acceptée. Ma seule idée c'était : " Quand est-ce que je sors ? " Tandis que maintenant, c'est différent parce que je me sens bien. Je sais que je vais sortir ; mais en attendant, il faut vivre. Les gens vivent ; moi, c'est dans des conditions particulières, mais je vis aussi. Il faut faire avec ces conditions ; alors je m'arrange et j'arrive à vivre au mieux. Ce que je recherche surtout c'est la tranquillité. Il faut que les trois gars qui sont avec moi dans la cellule je puisse les comprendre ; ça m'aide à passer le temps au mieux avec eux. Parce que personne ne gagne à se gêner mutuellement. Enfin... c'est sûr que la vie en prison, il faudrait l'améliorer, parce qu'elle n'est pas trop belle si on la compare avec ce qu'il y a dehors. Mais on ne va pas comparer tous les jours ; j'ai comparé une fois, ça suffit.
- 12 « En fait, j'ai changé d'attitude progressivement. Il faut dire que ça fait trois ans que je suis détenu comme prévenu et que c'est une situation difficile parce que je ne peux pas faire de programme dans ma tête. Au début de cette détention, j'ai été à l'école, j'ai passé le BEPC ; mais quand même ça n'était pas trop dur pour moi et à force ça ne m'intéressait plus. Alors, un jour, j'ai eu l'occasion de faire bibliothécaire dans un bâtiment ; ça m'a occupé, ça coupe la journée.
- 13 « Mais surtout, comme ça donne le droit de rentrer dans les cellules, je me suis aperçu que chaque cellule c'est un monde différent et, à la limite, que chaque personne à qui je m'adresse est un monde différent. Et même si ça dure cinq minutes, ce qui m'intéresse maintenant, c'est de faire un bout de chemin avec quelqu'un. Surtout dans la situation où on est, le moment qu'on aura passé ensemble c'est un bon moment de passé, même si on ne se revoit plus. D'ailleurs, la vie c'est quoi ? Rien de plus qu'une suite de moments. »

Emergence d'une pratique positive de la lecture

- 14 « Maintenant je ne lis plus, enfin très peu. Je préfère les revues, les journaux. En peu de mots, ils te donnent une information. Bien sûr, elle est valable ou pas, mais ce qui m'intéresse c'est d'avoir une vue grossière des faits pour qu'ensuite je puisse juger d'après ce que je sais ; ça me suffit... je ne dis pas que peut-être, de temps en temps, je ne serais pas capable de m'y remettre, mais ça serait du loisir. Si quelqu'un me dit du bien d'un livre, même si je connais ses lectures et qu'elles ne m'intéressent pas particulièrement, pourtant, un jour, d'après la manière dont il m'en parle,

je vais lire ; ça sera un loisir, histoire de changer un peu : ne pas toujours rester à lire des journaux et des revues.

- 15 *« Maintenant je ne lis plus n'importe quoi comme avant ; je préfère diminuer le champ pour m'en tenir à un domaine bien précis. C'est comme pour la vie, il faut que je cible là où je veux en venir par rapport aux projets que je peux avoir. Par exemple, en ce moment, ce qui m'intéresse, c'est le droit ; c'est vraiment une lecture passionnante. Un auteur, il écrit un livre, ça vient de lui ; une loi c'est pareil ; ça découle de beaucoup de choses, c'est une histoire. Par exemple, tel article peut avoir fait l'objet d'amendements ou pas, une loi va passer comme une lettre à la poste et une autre aura des avis contraires... Tout ça c'est des histoires, mais des histoires réelles. Chaque fois qu'il arrive, je lis le Journal officiel : on voit comment une chose est à sa naissance et comment elle nous arrive. Par exemple, à la fin du mois, il y a des projets de loi sur la sécurité, qui vont être déposés. Si ceux qui les déposent sont forts et qu'en face il n'y a personne, les mesures qui seront prises seront différentes que s'il y avait eu une opposition. Alors qu'avant, pour moi, c'était de toute façon négatif ; je ne m'étais jamais occupé de la politique, des lois...*
- 16 *« Je suis resté trop longtemps dans ce monde-là de la lecture, qui n'avait pas de lien avec la réalité. Et même s'il y en avait un, c'est un fil qui est vraiment fin. Avoir des idées dans ma tête, ça sert à quoi ? Pour quelqu'un qui a à discuter, bien sûr, que ça lui sert ; mais moi j'ai pas trop à discuter. Demain, quand je serai dehors, la vie aura changé ; les gens seront différents, donc il me faudra des bouquins qui me donnent rapidement une vue sur n'importe quoi. Je ne sais pas encore très précisément ce que je vais faire mais j'ai bien des possibilités : si je fais commerçant, il me faudra bien des conseils pratiques. »*

La lecture : entre illusion et réalité

- 17 L'expérience lectorale se présente d'emblée comme une succession d'étapes distinctes :
- 18 **La scolarité.** L'école est simplement mentionnée une fois pour toutes, comme si elle devait être le point de départ obligé de l'expérience ; tandis que la lecture alors effectivement pratiquée (les « cow-boys ») échappe à la définition scolaire de la lecture.
- 19 **L'adolescence.** Loin d'être une activité propre, autonome, la lecture ne vaut que comme dérivée de pratiques (plongée sous-marine...).
- 20 **Les premiers temps de l'incarcération.** C'est en prison que la lecture devient véritablement un plaisir, le moyen par excellence de passer le temps. Il s'agit alors d'une activité performative, pas normalisée à l'amont (indifférence aux auteurs, aux genres) ni capitalisée à l'aval (oubli de la chose lue).
- 21 Aujourd'hui. La lecture est désormais problématisée dans le cadre d'une interrogation sur l'avenir.
- 22 C'est à partir de la problématisation actuelle que la lecture effrénée des premiers temps de l'incarcération est aujourd'hui discréditée comme une illusion. Le plaisir de suivre une histoire, de s'abstraire du cadre environnant, se retourne en une défiance à l'égard de l'imagination (la fiction) et de ses effets de réalité : prendre ce qui n'est que « familiarité globale » pour une véritable compréhension de la chose lue ; mettre en équivalence les scènes du livre et les scènes de la vie courante ; et finalement donner un statut de réalité à une pratique complètement déconnectée du monde de la réalité.
- 23 En d'autres termes, la lecture ici stigmatisée, c'est proprement celle qui enferme le lecteur dans l'espace du livre. C'est bien là que se tient le caractère emblématique de

cet accomplissement singulier d'une redéfinition de la pratique. Ce qui est ici remis en cause en termes explicites, c'est rien moins que la possibilité de ce rapport dialectique entre « monde du texte » et « monde du lecteur⁴³ » sur lequel les théories de l'acte de lecture (Iser) et de l'esthétique de la réception (Jauss) fondent précisément leur analyse de la lecture comme expérience lettrée. Un pareil détachement par rapport au modèle pratiqué de la lecture comme activité culturelle (dont l'« Ecole de Constance » donne la formulation théorique) tire sa légitimité de la configuration narrative dans laquelle il s'inscrit. En effet, la problématisation de la lecture prend sens dans le cadre d'un parcours biographique : rien d'étonnant à ce que celui qui n'avait jamais vraiment lu avant son incarcération, les déterminants de son intérêt soudain pour la lecture étant alors essentiellement situationnels (une lecture forcée), finisse par s'interroger sur ses conditions d'usage (lire tout et n'importe quoi ; n'en avoir qu'une compréhension personnelle...) d'une pratique qui ne lui était pas familière (brièveté du séjour scolaire et faible engagement dans les études).

- 24 Cette problématisation se résout dans la redéfinition personnelle d'une pratique positive de la lecture (le récit est constamment construit sur la base de l'opposition : avant/maintenant) à partir de l'émergence de nouveaux critères d'attribution de sens à la lecture : l'authenticité, l'utilité de la chose lue (et non plus la force de conviction, la cohérence d'une histoire), qui évaluent désormais le rapport de proximité de celle-ci avec le monde de la réalité (et non plus le recouvrement de la réalité et de la fiction). On peut cependant remarquer que ces deux ordres de signification présentés comme mutuellement exclusifs coexistent en fait dans le droit : les lois, c'est à la fois des réalités et des histoires, des histoires réelles !

NOTES

43. Nous empruntons ces deux expressions à Paul Ricœur *Temps et Récit*, T. III, *Le Temps raconté*, chap. IV, « Monde du texte et monde du lecteur », *Op. cit.*

Chapitre 6. Savoir lire

Celui qui a toujours lu, celui qui ne sait pas

- 1 **Gilbert** — Moi, j'ai toujours beaucoup lu, alors dans ma cellule je lis aussi, de temps en temps ; mais je ne lis pas comme je lisais avant parce que maintenant il y a la télé, on est quatre par cellule et il y a la promiscuité. Mais enfin j'arrive quand même à lire parce que lire c'est un moyen de s'évader... et en même temps de se cultiver. C'est en tout cas vrai pour celui qui a envie de se cultiver, ou plutôt pour celui qui sait ce que c'est que la culture... parce que ce n'est pas tout le monde qui sait ce que c'est. En prison, il y a environ... 70 % de gens qui ne savent pas ce que ça peut leur apporter, parce qu'ils n'ont pas été informés, parce qu'on ne s'est jamais occupé d'eux.
- 2 **Sirkos** — Ben moi, je sais pas lire ni écrire... et ça n'est pas d'aujourd'hui vu que j'ai pas été à l'école. Quand je suis arrivé en prison, au début, j'avais le courage d'apprendre à lire et à écrire, je voulais pas perdre de temps. Malheureusement, ils m'ont refusé d'aller à l'école à cause des mesures de sécurité soi-disant, des mesures de ci, des mesures de ça. En fin de compte, ça m'a découragé et maintenant je n'ai plus de volonté pour apprendre. Parce qu'il faut dire qu'on a pas fait d'efforts non plus pour que j'apprenne. De toute façon moi je suis là pour en parler. Je suis bien d'accord que l'effort doit venir de moi, mais si je demande d'aller à l'école et qu'on me refuse... j'ai insisté pourtant, j'ai fait des démarches et tout, ça n'a servi à rien. Alors, ça va finir que j'apprendrai rien. J'écris pas, je lis pas, je fais rien. Je fais rien du tout.

Ce n'est pas parce qu'on ne sait pas lire qu'on n'est pas intelligent

- 3 **Sirkos** — En plus, je suis en cellule avec des gars qui savent lire, eux, à commencer par Gilbert. Lui, il voulait bien m'apprendre, mais ça ne vient pas comme ça. J'ai la pêche peut-être un jour, mais après, le lendemain... avec tous les problèmes qu'il y a...
- 4 **Gilbert** — Ce que j'en ai compris moi, c'est qu'il a la volonté d'apprendre, seulement à côté de ça il y a son affaire : c'est un gars qui est marié, avec trois gosses et tout et il a

pris des années de prison pour rien pratiquement. Alors, comment dire, dans son psychisme ça le bloque.

- 5 S. — Voilà, ça me bloque. Et pourtant, j'ai tout fait : j'ai demandé au juge d'instruction, j'ai demandé à la direction... et maintenant ça fait un an que je suis là, un an que je ne vais pas à l'école. Moi, ça m'a découragé... Bien sûr, c'est important de savoir lire et écrire, c'est très important, ça sert dans... euh...
- 6 G. — Je pense qu'il y a tout qui joue pour lui parce que c'est un milieu qui... enfin ils sont venus de Syrie et tout, ils ont été défavorisés socialement et tout... ils les ont mis aux Minguettes (*grand ensemble de la banlieue lyonnaise*) tout de suite.
- 7 S. — Je suis venu de Syrie, j'avais quoi, j'avais douze ans et le problème c'est que dans les quinze ans que je suis resté en France, j'ai été trois ans à l'école et qu'en Syrie je n'y avais déjà pas été ; parce que là-bas, c'est une galère : moi, à l'âge de cinq ans, je travaillais. Arrivé ici, on m'a directement mis en CM1 (cours moyen, c'est-à-dire la 4^e année d'enseignement primaire), j'ai rien compris. En CM², j'ai rien compris. On m'a mis en 4^e CPPN (classe préprofessionnelle de niveau) et après en 3^e pratique. J'ai fait quatre ans d'école, je n'ai rien compris ! Tout ce que j'ai compris c'est quand j'ai été dans un garage, j'ai appris la mécanique. C'est tout. Sinon, en écriture et tout, j'ai rien compris. D'ailleurs, je m'en foutais de savoir lire et écrire. Tout ce qui m'intéressait c'était le travail manuel, la pratique... Mais maintenant, quand même, j'aurais la possibilité d'apprendre au lieu de perdre mon temps pour rien.
- 8 G. — Je vois mon cas, par exemple. J'ai appris à lire très jeune bien sûr, mais il y a surtout que j'ai fait beaucoup de prison et qu'avant c'était pareil : on était vissé et il n'y avait que la lecture comme moyen de passer le temps. Tandis que maintenant qu'il y a même la télévision, les gens sont plus motivés.
- 9 S. — Parce que dehors, moi j'ai jamais eu le temps ; je fais mes neuf heures par jour, j'ai pas le temps. C'est ça, là où on perd du temps, c'est ici ; c'est ici qu'il faut apprendre. J'en connais des gars qui savaient pas lire et qui ont appris en prison, tout doucement. Si c'était seulement une question de volonté, il n'y aurait pas de problème. En plus, quand j'étais rentré, le professeur d'école m'avait appelé pour me tester et comme je connaissais un peu d'alphabet, il m'a dit « Monsieur Sirkos, si vous restez trois mois dans la classe, vous saurez lire et écrire parfaitement »... et la direction, elle a pas voulu !
- 10 G. — Parce que les gens qui vont à l'école passent d'abord un test. Leur demande est présentée par le directeur des écoles au directeur de l'établissement ; et suivant le dossier des gars il refuse ou pas.
- 11 S. — C'est pas compliqué : le premier jour que je suis rentré, j'ai dit « il faut que j'apprenne à lire ». J'ai fait cinq, six lettres... c'est même Gilbert qui me les a faites. Ils se sont renvoyé la balle. Un an dans ces conditions, c'est long et ça m'a découragé ; ça me dit plus rien d'aller à l'école. Bon, je voudrais bien quand même savoir lire et écrire mais pour le moment, je suis vraiment pas décidé ; ça viendra peut-être. En un an que je suis là, si ça m'était venu j'aurais déjà appris.
- 12 G. — Si seulement il y avait les conditions... j'ai bien essayé de lui apprendre, mais c'est compliqué. Bon, il connaît son alphabet, c'est quand même la base.
- 13 S. — Oui, je connais pas mal d'alphabet.

- 14 G. — A deux par cellule, ça aurait pu être différent parce qu'on aurait que ça à faire. Mais à quatre, on ne peut pas empêcher les autres de parler.
- 15 S. — Franchement, ça fait un an que je suis là, je n'ai pas pris une fois le stylo pour écrire abc.
- 16 G. — Si, quand même, tu l'as bien fait !
- 17 S. — Qu'est-ce que j'ai fait ? Trois-quatre pages en une pige ; pour moi, j'ai rien fait. Si on apprend, c'est tous les jours au moins une heure par jour. Et si je le fais pas tous les jours, c'est qu'il y a quelque chose qui m'empêche. C'est dans la tête que ça se passe. Je pense à mes gosses, à ma femme. Et la prison, elle me donne pas de coup de main en m'envoyant à l'école.
- 18 G. — Moi, ce que je pense c'est que celui qui lit en prison lisait déjà dehors... tout au moins aujourd'hui. Parce qu'avant, je dis bien, on avait que la lecture ; tout le reste était interdit... Et pour ce qui est de Sirkos, moi je le connais bien vu que ça fait dix mois qu'on est ensemble : il sait ni lire, ni écrire, d'accord, mais quand il parle, ou qu'il regarde la télé, c'est comme s'il savait lire ou écrire.
- 19 S. — Attention, moi j'ai pas honte ; j'ai vraiment pas de complexes ! Que ce soit avec n'importe qui, je ne suis pas gêné pour dire que je ne sais pas lire, ni écrire. C'est plutôt eux ; souvent, les gens ne veulent pas me croire.
- 20 G. — Bien sûr, il y a des gens qui vont se moquer de lui. Par exemple, hier soir, il y avait un truc complètement con à la télé et lui il dit à un gars : « C'est bidon, mets les actualités qu'on voit un peu ce qui se passe dans le monde. » Alors l'autre il a répondu : « De toute façon, toi, tu comprends rien à ce film. » Moi, j'étais dans mon coin en train d'écrire mais j'ai bien senti qu'il voulait dire : « Tu sais pas lire et écrire, tu es pas intelligent. » Alors qu'il a l'intelligence. D loupe pas la politique, il s'intéresse à ce qui se passe dans le monde et tout. D'ailleurs hier soir c'est parti de là.
- 21 S. — Si je savais lire, ça me permettrait quand même de... je sais pas moi, de lire le journal bien tranquille, d'écrire des lettres, de... lire des bouquins, de passer le temps. Enfin, pour dehors, ça me servirait pas à grand chose. C'est vrai, ça me servira à quoi ? A lire les panneaux au lieu de demander au voisin... Si, c'est quand même important. Sûr que c'est dur d'être arrivé à vingt-six ans sans savoir lire et écrire. C'est surtout que ça m'empêche d'écrire à ma femme et à mes enfants de ma main. Mais, sinon, ça m'empêche pas de parler, ni de savoir beaucoup de choses. Je dis pas que je suis intelligent, mais je discute de n'importe quel sujet avec n'importe qui. Il n'y a aucun problème pour ça. Je sais pas si ça m'aiderait plus si je savais lire et écrire. Par exemple, je vois ma femme, elle lit tous les soirs ; elle regardait pas la télé, ça l'intéressait mieux de lire. Ça arrivait même de s'engueuler et tout pour les livres, parce qu'elle voulait m'apprendre à écrire et à lire alors que moi ça m'a jamais intéressé. Elle m'avait acheté des bouquins pour apprendre à lire et à écrire, des bouquins pour les petits, des petits gamins de cinq ans. Bon, maintenant, elle a compris que c'est pas la peine ; ça m'intéresse pas. Voilà, c'est tout !
- 22 G. — Moi, c'est souvent que je vois des gens qui savent lire et écrire, qui ont été à l'école et qui ne sont pas... qui sont restreints. Ils ne sont pas vifs d'esprit, parce qu'ils n'ont fait que ça.
- 23 S. — Moi, c'est simple, j'aime tout ce qui est manuel. J'aime pas tout ce qui est... comment on dit, « intellectuel » ; moi, ça ne me dit rien.

- 24 G. — On peut le concilier, intellectuel et intelligence ; il y en a qui arrivent, mais il y en a qui sont seulement intellectuels, qui seront très forts en maths, en français et tout ; mais à côté de ça, ils seront nuls en géographie ou nuls dans la vie...
- 25 S. — Savoir lire et écrire... je crois que ça m'aurait intéressé de lire... des bouquins intéressants... et réels, ou des livres de conseil. J'aurai vraiment voulu savoir lire et écrire. Seulement, c'est pas la peine d'être trop... un peu de savoir lire et écrire, ça me suffit.

Ce n'est pas parce qu'on sait lire qu'il faut lire n'importe quoi

- 26 G. — Moi, c'est un peu spécial parce qu'à l'âge de deux ans mes parents m'ont renié ce qui fait que je suis resté en pension jusqu'à 16 ans. Ensuite, il y a eu la prison et là, la lecture, c'était plutôt un moyen d'échapper aux réalités. Entre vingt ans et vingt-six ans, je lisais entre cinq et six livres par semaine ; pratiquement un par jour. Parce que, moi, je suis un gars qui aime bien la solitude d'esprit. J'aime bien rester seul. Même si on est deux, je vais être pensif, je vais trouver le moyen d'être ailleurs... Et puis, j'avais envie d'apprendre... parce que j'avais des ambitions avant. Quand j'étais petit, par exemple, je voulais faire docteur. Après, je voulais faire imprimeur. On n'a pas voulu, on m'a fait faire le menuisier. Depuis tout petit, j'ai eu la faculté d'apprendre les choses très vite ; peut-être aussi parce qu'on m'empêchait d'apprendre. Alors, je voulais toujours découvrir ce qu'il y avait derrière les portes qu'on m'interdisait d'ouvrir. C'était pas de la curiosité ; c'était plutôt du défi. Je bravais les interdits. C'est comme pour la lecture, c'est pareil. Quand j'étais petit, on m'avait dit de lire Victor Hugo, enfin tous les classiques... Balzac et tout le reste. Alors, bien sûr, j'en ai lu un peu et puis, très vite, je suis parti sur autre chose. C'est d'ailleurs à ma sœur que je le dois. Une sœur aînée en pension de son côté et que je voyais rarement, mais qui lisait énormément. Et cette fois là elle avait un bouquin de Sartre : *Le Mur*. C'est tout dire. J'ai commencé par *Le Mur* tout de suite. Je devais avoir treize, quatorze ans. Comment dire, j'avais ressenti en moi plein de choses. Enfin, quand tu lis Sartre, c'est quand même quelque chose ! C'est la découverte de soi, de... de la puberté, de plein de choses, de la sexualité, de la femme... ça correspondait à toutes les questions que je me posais sur la vie, à la révolte intérieure de l'adolescence, quoi. Parce que l'adolescence, c'est sûrement le moment où on est le plus incité à lire.
- 27 S. — Oui, mais je sais pas si ça compte beaucoup ; en lisant, si on vit, question de vivre. Moi, j'ai rencontré souvent des gars ici qu'à force de lire ils étaient mabouls. Je connaissais un gars qui n'arrêtait pas de lire des *Exécuteurs* ou des trucs comme ça ; il en lisait deux par jour. Mais c'est qu'il était complètement atteint le gars. Il cherchait de partout pour trouver des bouquins, pour lire, il fallait qu'il lise. Il fallait qu'il lise ces bouquins là ; et il fallait surtout pas le déranger quand il lisait. Je me demande si à un moment donné, à force de lire, ça ne te frappe pas au cerveau ; si ça ne te fait pas retomber en enfance de lire trop les histoires... Je suis pas bien d'accord, moi, avec la lecture, question de lire trop : tu t'imagines des trucs. Mais la réalité elle est ici, on est assis. Ou alors, il faut prendre, par exemple, des trucs comme les dictionnaires ; ça c'est très intéressant, pour regarder les mots, pour apprendre des choses.
- 28 G. — Comme le *Quid* que j'ai.

- 29 S. — Voilà ! Ou alors des trucs qu'il faut lire pour préparer un examen... mais pas des trucs de rêve sur la vie de la princesse.. Les gars, tout ce qu'ils font, c'est s'angoisser, parce que ces rêves sont pas pour nous.
- 30 G. — Tu ne peux pas discuter avec eux.
- 31 S. — C'est vrai ! Moi, ça m'est arrivé de dire aux gars : « Mais arrête de lire ça, ça va te monter au cerveau. » Sans mentir, j'ai même entendu le gars ressortir en paroles certains passages du bouquin. Parce qu'à force de lire, tu crois que ça peut exister. Alors que dans un bouquin, la moitié de la page, c'est bidon ! C'est pas comme les journaux, par exemple. Et quand je parle des journaux, c'est tous les journaux, même des trucs comme *VSD*, *Paris Match*, *France magazine*. Tout ça, c'est très intéressant parce que c'est l'actualité de ce qui se passe dans le monde.
- 32 G. — Si j'étais dans un autre contexte, par exemple si j'étais seul en cellule, je sais que je lirais... seulement je lirais pas, comme dit Sirkos, des trucs sur les princesses ou n'importe quoi... Je lirais de la philo, du Proust, du Marx ou autre chose. D'ailleurs, c'est tout des trucs que j'ai déjà lus ; ça au moins c'est pas de l'imagination. Enfin, Proust, c'est peut-être de la littérature, mais...
- 33 S. — Il l'invente mais c'est tiré par le vrai.
- 34 G. — Toi, quand tu lis ça, tu peux ressentir des choses qui sont dites.
- 35 S. — Tu peux ressentir parce que l'écrivain, il le tourne dans sa manière, c'est tout.
- 36 G. — Non mais que ce soit tourné ou pas ça n'a rien à voir. Ce qui compte c'est que ce soit écrit, tu peux le ressentir. Je sais pas comment t'expliquer ça... Si toi tu essayais de dire pourquoi tu lis, peut-être qu'il ressentirait davantage ce que tu dis toi que ce que je dis moi. (A M. P.)
- 37 M. P. — Eh bien moi, par exemple, je ne connais rien du tout du milieu carcéral. Le seul moyen pour moi de savoir un peu ce qui s'y passe, de connaître un peu les problèmes, c'est de lire quelque chose comme *L'Ecrow*. C'est comme ça que je peux apprendre des choses et que je peux me faire une idée de ce que c'est que la prison. Tiens, tout à l'heure tu disais que la Syrie c'est la galère. Bon, je n'ai jamais mis les pieds là-bas, mais je peux me représenter ce que tu dis parce que j'ai lu des choses ; peut-être pas sur la Syrie mais sur des pays voisins, sur...
- 38 G. — Le Tiers Monde et tout ça...
- 39 M. P. — Exactement. Donc ça nous permet aussi à moi et à toi de pouvoir discuter.
- 40 S. — Ça je suis bien d'accord.
- 41 G. — Oui, mais là où Sirkos a quand même raison c'est qu'en prison, il y a des gars qui lisent pour lire.
- 42 S. — Voilà !
- 43 G. — Ils lisent pas pour apprendre, ils lisent pas pour se cultiver. Il y en a qui lisent uniquement parce que ça fait bien. C'est ça qu'il faut dire.
- 44 S. — Moi, si ça m'intéresse de lire, je lis pour quelque chose, je lis pas pour mon plaisir ; si j'ai envie de lire... malheureusement je sais pas lire, ni écrire. Mais si je lis, c'est pour apprendre des choses... qui me sont jamais venues à l'idée... qui sont réelles.
- 45 G. — Comme dit Sirkos, tu as des gars qui savent lire et écrire mais qui ne s'intéressent pas. Alors que lui, s'il savait lire et écrire, je sais qu'il s'intéresserait parce que déjà, des

fois, il prend des revues ou des journaux et il les regarde ; ou alors, il me demande de lui lire des articles d'après les gros titres.

- 46 S. — Et pas la peine de le répéter cinquante fois ; une fois, ça suffit ! Je pense que si je savais lire et écrire, je m'en servais ; alors qu'il y a des gens qui savent lire et écrire mais qui ne s'en servent pas de leur écriture et de leur lire. Au contraire, à force de ne pas lire et de ne pas écrire, ils oublient de savoir lire et écrire. En plus, depuis qu'il y a la télé, personne ne prend un bouquin dans les mains. Les bouquins, on les ramasse dans la poubelle.
- 47 G. (à Michel) — Tu vois qu'il a l'esprit vif quand même et ça, c'est pas donné à tout le monde. Tiens, dernièrement, j'ai fait une thèse sur cette phrase de Proust (*il sort une copie d'une sacoche qu'il avait apportée avec lui et me la tend*). Garde-là, ça peut te servir... De toute façon je l'ai pas faite pour la garder. Je l'ai faite pour la fille à ma femme. C'est un devoir qu'on lui demande en terminale... alors elle m'a demandé de commenter cette citation.
- 48 M. P. — Et ça t'a intéressé de faire ça ?
- 49 G. — Bien sûr, que ça m'a intéressé.
- 50 S. — Non mais la lecture, ça l'intéresse, lui ; écrire et tout. Il écrit dix heures par jour, lui. Il a une bonne volonté.
- 51 G. — C'est vrai, je lis beaucoup... mais je suis pas comme certains, toujours en train de lire. D'ailleurs, Sirkos le sait bien.
- 52 S. — Non, lui, il regarde des trucs intéressants.
- 53 G. — Par exemple, quand on parle de quelque chose, je dis « Tiens, au fait... », et je prends le *Quid* pour vérifier, je sais pas moi, le pays qui produit le plus.
- 54 S. — Ça c'est des choses qui sont intéressantes.
- 55 G. — Je m'intéresse parce que j'ai pas envie d'être passif. En prison, beaucoup de gens se complaisent dans l'oisiveté alors qu'ils pourraient faire autre chose... s'épanouir par la lecture. Pas lire comme des ânes, mais s'épanouir.

Lire L'Ecrow, peu importe ; il faut s'abonner

- 56 G. — *L'Ecrow*, je le lis évidemment. C'est de la bonne lecture, c'est facile à lire, mais c'est pas ce qui va changer le contexte. C'est pas ça que nous on attendait réellement. C'est très bien que des gens extérieurs soient abonnés, mais d'abord c'est vraiment une minorité et ensuite ils pourront jamais changer quelque chose en lisant quelque chose, en s'abonnant. Et qu'il soit parrainé par des personnalités (au premier rang desquelles Mgr Decourtray, archevêque de Lyon et primat des Gaules), ça n'empêchera pas de pouvoir le supprimer du jour au lendemain. Le principal défaut c'est que justement on ne sort pas du milieu carcéral. Qu'on parle de ce qui se passe dans d'autres prisons, ou qu'on nous rabatte les oreilles avec tel ou tel condamné à mort américain, c'est toujours la prison. Bien sûr, il y a aussi des articles sur un certain nombre de problèmes. Mais en milieu carcéral, tout est faussé. Par exemple, dernièrement, il y avait un article sur la DDASS (Direction départementale des affaires sanitaires et sociales). Moi, je suis un enfant de la DDASS, alors c'est bien. Mais qui s'intéresse à la DDASS en prison ? Sirkos m'a jamais demandé « Tiens lis-moi l'article de la DDASS ».
- 57 S. — Ouais, c'est vrai.

- 58 G. — Ce qui intéresse les gars, c'est les problèmes au jour le jour : les parloirs, les cantines... Et encore ! Parce que moi je vais dans les cellules pour faire abonner les gars à *L'Erou* et là, je vois bien qu'on a affaire à une population pénale qui, dans sa majorité, n'est pas concernée, qui se moque de savoir que c'est grâce à *L'Erou* que tout le monde a pu avoir la télévision.
- 59 S. — Non mais ça sert, attention ! C'est une chose qui est très importante. Il n'y a que *L'Erou* qui peut intervenir pour n'importe quel sujet.
- 60 G. — Ça sert... ça sert, mais en général les prisonniers se sentent pas concernés : c'est ma sortie, c'est mon parloir, c'est mon affaire...
- 61 S. — Ça dépend ; moi, je leur explique, ils comprennent... parce que moi aussi je passe pour faire inscrire. Bien sûr, tout de suite, c'est « non ! » ; mais après je leur explique. Je leur dis : « Ecoute, faut pas parler comme ça, tu parles pour rien dire ; laisse moi t'expliquer et parle après. Sans *L'Erou* tu aurais pas la salle vidéo et tout ça. Alors il faut t'inscrire. » Sur tous les gens avec qui j'ai discuté, il n'y en a pas beaucoup qui m'ont refusé ; d'ailleurs, c'est pas difficile, ils ont tous été inscrits.
- 62 G. — Oui, sauf que tu t'inscris pas pour le journal mais parce que l'abonnement te donne le droit d'aller en salle vidéo une fois par jour... mais c'est pas le fait de lire le journal.
- 63 S. — Moi j'inscris pas les gens parce qu'ils s'intéressent à ci ou à ça. Il y a une grande solidarité qui joue : c'est en prison que ça démarre et après, tout doucement, ça finira dehors. *L'Erou*, c'est notre intermédiaire à nous.
- 64 G. — Voilà, entre nous et le monde extérieur. Mais ça ne suffit pas parce que, dehors, les gens sont trop mal informés, les médias parlent jamais de ce qui se passe réellement en prison. Il faudrait que les gens dehors soient plus attentionnés à lire des ouvrages sur les prisons ou des trucs comme ça. Et pareil pour les gens qui sont en prison : ils devraient s'informer sur la réalité au lieu de lire des...
- 65 S. — Des trucs pour les enfants, des conneries.
- 66 G. — Donc, on peut dire que la lecture c'est quand même, en conclusion... enfin je veux dire, c'est la recherche de... d'une vérité réelle pour nous qui sommes en prison et, pour les gens dehors, c'est s'informer réellement.

La lecture : sachez consommer avec modération

- 67 L'entretien que la forme dialoguée du compte rendu suffit à distinguer (le premier en date, qui plus est, de la quinzaine effectué en milieu carcéral), doit à un malentendu de s'être tenu. C'est en effet parce que les quelques « informateurs » proches de *L'Erou* auxquels j'avais présenté les grandes lignes de mon travail de recherche y ont vu une étude sur la « lecture en prison » (c'est-à-dire *ipso facto* sur ses problèmes) qu'ils m'ont indiqué le cas de Sirkos comme particulièrement intéressant à cet égard ! Nous nous sommes néanmoins décidés à rapporter ici un cas qui se situe en deçà même de la lecture.
- 68 Pour être édifiante, l'évocation du cas en question requerrait une situation de coénonciation : le témoignage de Sirkos et son authentification, sa rationalisation par Gilbert, camarade de cellule lecteur. La construction concertée de ce cas a d'autre part entraîné Gilbert à une redéfinition du sens de sa propre pratique de lecture.

- 69 Venu pour témoigner (« *Moi je suis là pour en parler* »), Sirkos se présente d'emblée comme ne sachant ni lire ni écrire, et se trouvant en tant que tel dans une situation problématique : depuis qu'il est en prison, malgré sa bonne volonté, on l'a empêché d'apprendre. Dans le même temps, Gilbert se distingue pour sa part de la population carcérale ordinaire : même s'il lit moins aujourd'hui du fait des conditions de détention il a toujours beaucoup lu et sait, en conséquence, tout ce que peut apporter la lecture. C'est à ce titre qu'il sera pour nous un interlocuteur compétent (au point de conclure de lui-même l'entretien par des formules définitives), voire complice, convaincu de partager avec nous la même valorisation *a priori* de la lecture (« *Si toi tu essayais de dire pourquoi tu lis, peut-être qu'il ressentirait davantage ce que tu dis toi que ce que je dis moi* »). C'est à ce titre aussi qu'il collaborera au compte rendu de l'expérience de Sirkos.
- 70 Dans un premier temps, sur la base d'une définition normative de la situation (le sociologue étant le représentant présumé d'un « impérialisme lectoral »), il s'agit pour Sirkos, mais aussi pour Gilbert (que l'histoire de Sirkos confirme ici dans son statut de lecteur) de justifier de la légitimité paradoxale d'une absence de pratique ; d'établir que la non-lecture ne doit pas être interprétée comme une remise en cause de la valeur attachée à la lecture. A cet égard, Gilbert est particulièrement qualifié pour rationaliser le témoignage de Sirkos, attribuer des motifs à son expérience qui sont autant de circonstances atténuantes. C'est lui qui a rédigé les nombreuses lettres envoyées par Sirkos, il a même essayé de lui apprendre à lire en prison. Les éléments de sa biographie suffisent déjà à reconnaître dans une trajectoire personnelle une destinée sociale (« *Je pense qu'il y a tout qui joue pour lui, parce que c'est un milieu qui... enfin ils sont venus de Syrie et tout, ils ont été défavorisés socialement et tout... ils les ont mis aux Minguettes tout de suite* »). Reste que cette reformulation de la biographie en fatalité a pour effet d'accuser plus encore la présentation de l'incarcération comme (seule) période d'apprentissage possible (« *Dehors, j'ai jamais eu le temps... là où on perd du temps, c'est ici, c'est ici qu'il faut apprendre* »). La propre histoire de Gilbert vient alors dégager Sirkos de la responsabilité de n'en avoir pas profité : la prison n'est plus ce qu'elle était, la lecture n'est plus le seul moyen d'y passer le temps ; et d'ailleurs Sirkos a déjà passé l'âge auquel on est véritablement incité à la lecture.
- 71 A peine exhibés les efforts déployés pour satisfaire à la normalisation par le savoir lire et écrire, et le présumé même qui la fonde d'une utilité de la lecture est remis en question ! C'est dire qu'en fait d'adhésion à la norme, il s'agissait plutôt de manifester une acceptation de cadre implicite de l'entretien : en effet, mon expérience, mon « cas » est intéressant du point de vue du problème de la lecture... ce qui n'était pas acquis, dès lors que l'expérience en question en est une de la non-lecture. Avec une telle remise en question, Sirkos continue bien à témoigner mais, désormais, de la normalité d'une existence sans lecture : la lecture n'a aucune utilité. Dehors, la lecture ne sert à rien ; sa femme qui s'obstinait à vouloir lui apprendre, l'a appris à ses dépens. Et même en prison, le véritable handicap c'est de ne pas savoir écrire. On n'est pas moins intelligent à ne pas savoir lire ni écrire ; ça serait même plutôt le contraire. Or, c'est précisément parce qu'elle s'inscrit dans le cadre préalablement accepté d'un questionnaire sur la lecture, que cette épreuve de la non-lecture, loin de témoigner d'une indifférence à la lecture, la problématise, au contraire : la contradiction qui était le propre du rapport de Sirkos à la lecture (entre vouloir savoir lire, et affirmer que ça ne sert à rien) devient inhérente à la lecture elle-même.

- 72 Dès lors, la question de la lecture n'est plus celle de la capacité à la lectorisation, aujourd'hui marginale (c'est bien ce qui fait « un cas » de l'expérience de Sirkos) et qui pourrait se résoudre par une simple formalité (« *en un an que je suis là, si ça m'était venu j'aurais déjà appris* »), mais celle de sa mobilisation effective (« *il y a des gars qui savent lire et écrire mais qui ne s'en servent pas, de leur écriture et de leur lire. Au contraire, même, à force de ne pas lire et de ne pas écrire, ils oublient de savoir lire et écrire* ») et plus encore de son bon usage (« *je me demande si à un moment donné, à force de lire, ça ne te frappe pas au cerveau, si ça ne te fait pas retomber en enfance de lire trop des histoires* »). La preuve : les détenus attendent d'être convaincus par Sirkos, qui lui ne sait pas lire, pour s'abonner à *L'Eclou* ! En d'autres termes, l'émergence situationnelle d'une norme de performance alternative à la norme de compétence, implique une redéfinition concertée du sens de la lecture, qui passe par la négociation d'un accord sur de nouveaux critères déterminants de la « bonne » lecture : non plus l'intensité ni le plaisir qui caractérisaient ce modèle social d'une lecture-pratique culturelle que le sociologue pouvait être supposé incarner, mais la modération et l'utilité.
- 73 Concrètement, c'est Sirkos qui, le premier, formule explicitement les termes de ce qui serait une pratique positive de la lecture (« *un petit peu de savoir lire et écrire, ça me suffit. Je lis pour quelque chose, je lis pas pour mon plaisir* ») dans la mesure où la conception restreinte alors valorisée n'est autre que la seule que pouvait impliquer l'inscription du compte rendu de son expérience de non-lecture dans le cadre d'un questionnaire sur la lecture : « *Je sais pas si ça m'aiderait plus si je savais lire et écrire.* » S'autorisant tout d'abord de son expérience de non-lecture à des fins d'argumentation critique, à rencontre de la lecture plutôt que de rejet de la lecture, Sirkos ratifie certes le cadre implicitement proposé par le sociologue, mais plus encore rend compatible à la sienne l'expérience, lectorale cette fois, de Gilbert. Prônant ensuite une pratique alternative à la figure repoussoir d'une lecture narcotique (la lecture ayant en commun avec la drogue l'accoutumance qu'elle suscite et l'illusion qu'elle engendre), il met en avant des critères qui s'avèreront finalement caractériser la pratique de Gilbert (Sirkos : « *Non, lui, il regarde des trucs intéressants* »). Se définissant pour sa part d'entrée comme lecteur, mais d'une part en prenant soin de préciser qu'il lit moins qu'avant et, d'autre part, en contribuant à déproblématiser l'incompétence de Sirkos, Gilbert s'efforce de concilier son adhésion à une définition culturelle de la lecture (confirmée par la remise préméditée de la dissertation sur une phrase de Proust) et une conformité de sa pratique lectorale aux critères énoncés par Sirkos (« *C'est vrai, je lis beaucoup... mais je ne suis pas comme certains, toujours en train de lire. D'ailleurs, Sirkos le sait bien* »).
- 74 Les expériences de Sirkos et de Gilbert s'avèrent donc problématiques face à une norme culturelle dominante, puis face à une norme situationnelle. Par une action concertée, ils en viennent à réinterpréter leur propre expérience en fonction de critères de valorisation sanctionnés par celle de l'autre, jusqu'à s'accorder sur ce que serait une « bonne » pratique de la lecture. Les modalités d'une telle réinterprétation, sinon ses conditions mêmes de possibilité tiennent à la particularité du contexte carcéral : en prison, le non-lecteur (analphabète ou non) s'expose, en effet, à nombre d'incitations institutionnelles (école...) ou non (voisinage de lecteurs susceptibles de parrainer une éventuelle lectorisation...) ; le lecteur quant à lui s'expose à sombrer dans cette lecture que nous avons dite narcotique. C'est ainsi que non-lecteur et lecteur peuvent s'accorder à faire accéder la faible lecture au rang de norme... !

Conclusion

- 1 Reprenant la réflexion engagée à propos de la situation de préretraite, le détour par la situation carcérale peut nous permettre d'avancer dans l'analyse du sens social de l'acte de lecture.
- 2 La lecture en ses différentes modalités se révèle être étroitement associée au cadre, au contexte dans lequel elle émerge et prend sens ; on ne saurait, dès lors, l'acquérir ou la perdre de manière définitive. Le détour par la situation carcérale est à cet égard édifiant.
- 3 Il confirme que « la lecture c'est ce qui apparaît spontanément quand on va avoir du temps à ne rien faire, quand on va se trouver enfermé seul quelque part⁴⁴ ». « *C'est en prison que j'ai vraiment commencé à lire* » me dira un ancien habitué des QHS, « *il fallait à tout prix tenir.* » La lecture constitue alors cette ultime réserve contre l'isolement ; elle assure, en d'autres termes, une fonction de socialisation décisive en situation virtuellement anémique... tout au moins jusqu'à ce que le monde qui lui sert d'horizon ne soit remis en question. Tandis qu'on attendait de la lecture qu'elle préserve un rapport avec le monde de la réalité (« *la lecture, c'est un excellent passe-muraille* ») l'expérience carcérale finit par profondément modifier notre définition de la réalité : « *Je me suis longtemps obstiné à lire des livres qui me présentaient un monde qui n'est pas le mien.* »
- 4 Ce détour manifeste l'absence de liaison nécessaire entre mobilité et parcours lectoral. Rappelons que Joëlle Bahloul avait, pour sa part, tiré des conclusions tout autres de son approche qualitative de milieux de faibles lecteurs. « La formulation événementielle et accidentelle de la rupture dans le scénario de lecture », notait-elle à propos de la récurrence d'épisodes tels que le séjour à l'hôpital dans les carrières de faibles lecteurs, « met en évidence la rupture qui les accompagne dans les conditions socio-économiques des lecteurs : la croissance ou la décroissance de la lecture est le résultat quasi systématique de la mobilité, qu'elle soit sociale, géographique ou économique, et de la divergence entre la position socio-économique et les acquis culturels, quelles que soient les modalités de cette divergence. Les scénarios stables le montrent bien, qui caractérisent des situations sociales plus ou moins marquées par la stabilité⁴⁵ ». Au contraire, on peut ici objecter très précisément que des ruptures peuvent survenir au sein de situations aussi stables que la situation carcérale ; dans le même temps que ces

ruptures sont loin d'être systématiquement déterminées par une transformation objectivement repérable des conditions socio-économiques des lecteurs. Pour reprendre l'expression d'Erwing Goffman⁴⁶, les carrières de lecteurs sont tout autant infléchies par des contingences (en milieu carcéral : la présence fortuite d'un « grand lecteur » qui jouera le rôle d'initiateur...).

- 5 Enfin, il apparaît dans les récits de détenus qui reviennent en prison après une période de liberté que ce qui peut être expérimenté en prison en matière de pratiques de lecture n'est pas forcément exportable au titre de qualifications ou simplement de dispositions durables ; il s'agit plutôt là d'une obstination à la lecture (ou aux études) sans autre horizon que sa seule mise en pratique ici et maintenant. Nous retrouvons alors une caractéristique distinctive de cette « faible lecture » que Joëlle Bahloul s'emploie à objectiver : la marginalité de ses occurrences, par rapport à l'emploi du temps actif ; à savoir qu'elle se cantonne le plus souvent en des moments de clôture ou de jonction du cycle d'activité : avant le sommeil, pendant les vacances... en prison. Au delà, cependant, de tout label, les particularités de la pratique de lecture en milieu carcéral telles que nous venons de les décrire semblent incarner un type spécifique de lecture que l'on ne saurait à proprement parler qualifier de faible puisqu'il peut atteindre la boulimie, et que l'on définira de manière générale comme orienté par un motif pragmatique. Selon nous il s'agit d'une lecture étroitement associée à un espace-temps déterminé auquel elle ne saurait se soustraire. A l'intérieur de ce cadre : « la lecture, ça fait passer le temps » ; à l'extérieur : « la lecture, c'est du temps perdu » !
- 6 Pour dire les choses autrement, la plupart des comptes rendus de l'expérience lectorale manifestent par leur seule énonciation l'adhésion à une définition implicite de la lecture qui a pour effet de disqualifier les propres pratiques effectives. En substance, la lecture est réputée être une activité individuelle qui n'engage que soi, finalisée, l'objectif que se donne la lecture, c'est d'aller jusqu'au bout d'elle-même, jusqu'à ce qu'on n'ait proprement plus de lecture, continuité qui s'inscrit dans une durée qui est celle du texte. C'est pourquoi le livre, qui plus est de fiction toujours selon ces analyses, constitue la lecture par excellence : il objective le parcours à accomplir et requiert une lecture linéaire seule susceptible de permettre de suivre l'histoire. La lecture se réalise enfin en retrait de l'activité quotidienne, faute de quoi, comme lorsque l'on feuillette des revues en salle d'attente... on ne saurait y voir une activité à part entière. C'est en fonction de leur conformité avec des caractéristiques que les différentes modalités de la pratique sont ou non spontanément désignées comme de la lecture ; et que d'autre part l'on se présente ou pas comme lecteur.
- 7 Au contraire, dans la parole ici recueillie, certaines pratiques qui sont répertoriées comme lecture en prison n'ont plus lieu de l'être à l'extérieur ; ainsi, la lecture de la presse, qui tend au dépouillement exhaustif en prison (le journal se transforme alors en livre !) quand elle est simple coup d'œil à l'extérieur ; ou encore les cours par correspondance, considérés soit comme incitations à la lecture, soit comme surcroît de travail.
- 8 Ce que sanctionnent alors implicitement les procédures de disqualification de la propre pratique n'est qu'une incapacité à abandonner le monde de la vie quotidienne pour rentrer dans l'espace du livre. Il ne s'agit pas, rappelons-le, d'y voir l'effet d'une imposition culturelle, puisque le plus souvent de telles procédures s'inscrivent dans le cadre de tentatives de légitimation des propres pratiques (les plus faibles qu'elles puissent être) en tant que lecture raisonnée, s'opposant explicitement à ce titre à une

lecture sans retenue qui exposerait le lecteur à cette « folie par identification romanesque » dont parle Foucault⁴⁷.

- 9 Prolongeant le propos avancé avec la notion de motif pragmatique, à partir notamment de l'opposition opérée par Wolfgang Iser entre littérature didactique ou propagandiste et texte de fiction, il est désormais possible de distinguer deux types de lectures. En substance, pour Iser, un texte peut être dit fictionnel dans la mesure où il ne renvoie ni aux systèmes sémantiques dominants ni à leur validité mais à leurs horizons ; il formule alors des possibilités qu'excluent les systèmes sociaux dominants de l'époque et qui ne peuvent donc être introduits dans le monde quotidien que par la fiction. La communication qu'effectue le texte assure une médiation entre le lecteur et une réalité qui ne lui apparaît plus comme familière.
- 10 Au contraire, la littérature didactique et propagandiste reprend sous forme presque intacte le système sémantique qui prévaut chez ses lecteurs. L'intention communicative du texte est alors de démontrer une nouvelle fois au public la validité de ce qui lui est familier. La confirmation de ce qui est commun au texte et au lecteur n'a cependant de sens, en tant que processus de communication, que lorsque les valeurs du lecteur sont menacées dans le monde où il vit⁴⁸.
- 11 Nous proposons, par conséquent, de parler de lecture ouverte ou de lecture étroite suivant qu'elle met à l'épreuve le monde de la vie quotidienne en multipliant ses descriptions, ou encore en objectivant un univers imaginaire qui acquiert, comme tel, statut de réalité, sur le modèle de la lecture savante ; ou qu'elle reste au contraire assujettie à un espace-temps spécifique, à une figure de l'identité (le petit délinquant, lecteur exclusif de la collection « Série noire »...).

NOTES

44. Pierre Bourdieu, op. cit., p. 225.

45. Joëlle Bahloul, op. cit., p. 35.

46. Erwing Goffman, *Asiles*, Paris, Editions de Minuit, 1968, p. 188.

47. Michel Foucault, *Histoire de la folie*, Paris, UGE, (10/18), p. 43. « De l'auteur au lecteur, les chimères se transmettent, mais ce qui était fantaisie d'un côté, de l'autre devient fantasme ; la ruse de l'écrivain est reçue en toute naïveté comme figure du réel. »

48. Wolfgang Iser. *L'Acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga, 1985, p. 133et sq.

Conclusion

- 1 En matière de conclusion, nous voudrions paradoxalement insister sur ce que nous semble apporter, ou plus exactement enlever notre « recherche sur la faible lecture » à une « sociologie de la lecture » dont on a dit déjà qu'elle n'en est qu'à ses prémices : la catégorie de la faible lecture elle-même.
- 2 L'étalonnage des pratiques dont procède la catégorie de la faible lecture repose sur le présupposé d'une commensurabilité des pratiques, laquelle ne devrait pas seulement concerner leur régularité et leur accessibilité, mais également leur sens. Or, le postulat d'une commensurabilité ne tient qu'à l'efficacité d'une imposition culturelle qui viendrait homogénéiser le sens des pratiques.
- 3 Ce que montre, au contraire, notre recherche (attentive justement aux procédures d'attribution de sens à la pratique davantage qu'aux pratiques objectives), c'est bien la diversité des normes d'appréciation et des critères de définition de la pratique lectorale. La légitimité d'une pratique n'est pas seulement fonction de sa conformité à des normes socialement dominantes, mais de son inscription dans une carrière, un milieu ou même une situation.
- 4 S'il est vrai qu'il n'est pas de connaissance sans la construction de catégories, celles-ci ne sauraient pourtant valoir pour la réalité des choses, sauf à oublier l'opération d'agrégation dont elles résultent. Si la faible lecture constitue une catégorie de sens pratique, le sociologue qui prétend reprendre une telle catégorie ne saurait faire l'économie d'une analyse de ses conditions de production et de mise en œuvre. En outre la notion de faible lecture participe davantage du rapport au livre que du rapport à la lecture.
- 5 La lecture pour sa part, qui se donne comme l'un des actes les plus individuels qui soient (« ce qui apparaît spontanément quand on va se trouver enfermé seul quelque part ») n'en constitue pas moins une opération de « construction sociale de la réalité⁴⁹ ». Par cette expression, nous désignons la double interaction entre, d'une part ce que je lis (ce que je peux lire, ce que j'ai envie de lire...) et ce que je considère comme réel dans le monde et, d'autre part, entre le sens donné à l'acte de lecture et la définition de la situation dans laquelle il s'inscrit.
- 6 De ce point de vue on ne saurait dire d'une expérience lectorale qu'elle est plus faible qu'une autre. Il serait plus opportun de parler de lecture étroite pour désigner une

pratique régie par un impératif de conformité du monde du texte à une réalité ; s'opposant en cela à une lecture ouverte qui considère, sur le modèle lettré, le monde du texte pour lui-même.

- 7 Ce que manifestent, en effet, les récits biographiques recueillis c'est bien l'association très étroite entre lecture et pratique. La lecture prend sens par rapport à ceux des domaines d'activité (travail, loisir, vie familiale...) qui assurent son inscription pratique dans l'ordinaire en lui fournissant ses occurrences ou simplement « un marché sur lequel on peut placer des discours concernant les lectures⁵⁰ », c'est-à-dire lui reconnaissent une réalité (même lorsqu'il s'agit exclusivement de lecture de fiction) ; en retour, par les choix, les arbitrages dont elle procède (pour passer du stock de lectures disponibles sur le marché à ce que je me représente comme lisible), la lecture vient confirmer de manière sélective le statut de réalité du monde de la vie quotidienne suivant les modalités de son recouvrement par le monde du texte.
- 8 Précisément parce que l'incarcération vient rompre ces modalités pratiques d'enracinement de la lecture dans l'ordinaire de la vie quotidienne, l'acte de lecture se retrouve bientôt proprement dénué de sens ; sauf à ne valoir que comme pratique permettant d'assumer une situation d'enfermement définie comme menaçant la propre intégrité (« *il fallait à tout prix tenir* »), ou encore à préfigurer la pratique effective dans le cadre d'un projet de réinsertion susceptible de transcender l'ordinaire carcéral.
- 9 La critique de la catégorie de faible lecture, aussi radicale soit-elle, ne serait pourtant qu'un bien faible apport à la sociologie de la lecture si elle n'impliquait paradoxalement un élargissement de la catégorie même de « lecture » à des pratiques et significations de l'acte de lecture tenues jusqu'ici pour approximatives ou marginales.
- 10 Reprenant les termes de *L'Esthétique de la réception*, seul véritable précédent en matière d'analyse de la lecture proprement dite, rappelons que nous avons d'emblée placé notre approche sous le signe de cette interaction entre « monde du texte » et « monde du lecteur » que nous savions certes caractéristique de la lecture lettrée, mais dont nous pensions retrouver un équivalent dans notre approche de la faible lecture. En fait, s'il est vrai que le réseau conceptuel élaboré autour de la notion de « lecteur implicite » permet d'objectiver dans le champ de la critique littéraire ou de l'approche esthétique le travail de construction (l'écriture comme prévision d'une lecture implicite) et de reconstruction (lecture effective) de « mondes possibles », l'analyse sociologique ne saurait se satisfaire d'une pareille définition *a priori* de la lecture comme expérience esthétique de déterritorialisation, en ce qu'elle présuppose un intérêt, un sens (en soi, qui plus est) à la lecture. D'ailleurs la capacité même de la lecture à refigurer un quelconque « monde possible » repose sur le postulat d'une compétence du lecteur dite « implicite » (compétence à passer d'une région de « réalité » à une autre), et à renouer le fil du texte par delà les interruptions de lecture⁵¹. Cette compétence ne peut précisément apparaître comme telle que par défaut, parce qu'elle aurait été perdue (au sens où l'on peut perdre un mot de passe).
- 11 Tout l'intérêt d'une analyse portant sur la faible lecture est précisément d'interroger au contraire les conditions d'émergence d'une pratique sociale significative dans des situations où c'est le sens même de la lecture qui est à établir : dans un cas (départ à la retraite), la lecture ne se rapporte pas tant à des mondes « du texte » et « du lecteur » dont elle opérerait la rencontre qu'aux domaines d'activité dans lesquels elle trouve à s'inscrire dans la vie quotidienne ; dans l'autre (prison), la rencontre entre les mondes

« du texte » et « du lecteur » trouve un obstacle dans leur objectivation en mondes du dehors et du dedans.

- 12 Les comptes rendus d'expérience lectorale recueillis auprès de « métallos » en préretraite constituent une sorte de répertoire des procédures d'attribution de sens à la lecture suivant les modalités de son inscription dans la réalité du quotidien. Nous en soulignerons simplement deux caractéristiques : les pratiques lectorales sont dotées d'une dimension collective, la lecture prend sens indépendamment de la lecture effective.
- 13 Le premier compte rendu l'illustre parfaitement : la lecture peut contribuer, fût-ce partiellement, à structurer certains milieux, aussi bien dans le domaine du travail (la liberté de lire sur le lieu de travail constitutive de professionnalité) que des loisirs (la lecture alternative à l'abrutissement). Indépendamment de la chose lue, c'est alors comme opération de catégorisation (par exemple : ceux qui lisent en savent plus long...) que la lecture se constitue en activité ordinaire et significative : parmi les collègues de travail ou les camarades, il y a les lecteurs et les autres.
- 14 Objectivée encore par sa dimension collective, la lecture peut être cependant l'occasion de pratiques non plus distinctives mais conjointes : procurer à son mari des livres qu'il aimera forcément, prescrire autour de soi telle lecture que l'on a déjà personnellement éprouvée... Une singularisation des pratiques risque fort alors de remettre en cause leur réalité de fait lectoral. C'est ce qu'ont coutume de déplorer les parents à propos de leurs enfants : « On essaie de les initier à la lecture et ils finissent toujours par lire autre chose : science-fiction, B.D... » ; est-ce encore de la lecture ? Par singularisation des pratiques, nous entendons ici leur extériorité par rapport au cadre de leur réalisation. C'est ainsi par exemple que la famille ne constitue pas forcément la communauté la plus pertinente pour apprécier comme lecture les pratiques scolaires (« *En ce moment, mon fils n'arrête pas de réviser ; mais sinon, il en lit des gros !* »).
- 15 Parce que son acquisition ne relève pas forcément des seules préférences personnelles (mais aussi d'arbitrages familiaux, de choix préétablis : le « livre du mois »), le genre de l'imprimé compte moins que son « efficience » pourrait-on dire, pour désigner sa propension à ne pas être immédiatement et définitivement rangé sur quelque étagère (à la manière de *Nécropolis*). Eu égard au contexte dans lequel il s'inscrit, l'objet-livre peut même porter la trace de la lecture, attester de sa réalité : suivant que tel livre est plus ou moins rapidement rangé, suivant que tel autre est situé d'un côté ou de l'autre d'une étagère, ils sont lus ou non. Le livre vaut alors pour la lecture, comme dans l'hyperbole : « les livres, c'est la culture » : la culture est en substance contenue dans le livre ; aussi, le posséder, est-ce en disposer virtuellement. On comprendra l'importance des dispositifs de présentation du livre dès lors que la réalité de la lecture se mesure ainsi à la visibilité du livre (encore faut-il pour l'assurer « *que le livre présente bien* »), voire à son accessibilité (il faut « *qu'on puisse l'attraper facilement* »). Ne pas même savoir où un livre peut bien avoir été rangé, c'est déjà laisser entendre qu'on ne l'a pas lu.
- 16 La lecture effective est pour sa part une activité résiduelle ; qu'il s'agisse de la lecture d'appoint impliquée par une quelconque activité (jardinage, cueillette de champignons...) ou de l'injonction à la lecture opérée par la présence même du livre (« *ils sont là, il faut bien les lire* »). A cette lecture effective dont le livre porte simplement la trace ou la virtualité, on peut enfin associer cette autre, rendue possible en même temps que superflue par une réciprocité de perspectives d'ordre aussi bien éthique (le monde des militants...) que pratique (le monde des collectionneurs...). Pour les uns

comme pour les autres, le livre (ou la revue) apparaît en effet comme un « signe du lien » (Goffman), un marqueur identitaire renvoyant à ce qu'on pourrait appeler une « communauté de lecteurs ». Encore qu'une telle expression soit inadéquate puisque l'affiliation ne requiert précisément pas la lecture effective, et qu'elle peut même se satisfaire du simple abonnement. La lecture proprement dite, sorte de rituel de confirmation, ne fait alors que venir éprouver l'a priori d'une communauté d'horizons (« ça m'étonnerait qu'un mec comme Le Pen ait pu lire un bouquin de Sartre »).

- 17 A côté des situations où le sens de la lecture tient et s'entretient dans un ordre de réalité qui est celui de la pratique (pouvoir lire quand d'autres ne le peuvent pas, participer à la pratique lectorale d'autrui, ranger des livres, être abonné...), la situation carcérale a ceci de particulier que s'y pose, on l'a vu, de manière explicite la question du sens même de la lecture, de ses régimes possibles de réalité. La rencontre heureuse que célèbre *L'Esthétique de la réception* entre les dits mondes « du texte » et « du lecteur » devient ici éminemment problématique dans la mesure où la trivialité recouvre la métaphore : le décalage entre « monde du texte » et « monde du lecteur » est d'autant plus insurmontable qu'il recoupe celui autrement concret entre mondes du dehors et du dedans. Tout l'intérêt, pour la recherche, d'une réelle situation tient d'ailleurs dans cette objectivation d'une dimension inhérente à toute lecture.
- 18 C'est alors seulement que devient pertinente la question de la détermination du genre des livres à lire. Sous l'aspect d'une question pratique (« Qu'est-ce que je peux bien lire qui ne soit pas une perte de temps inutile mais qui puisse me profiter ? », voire : « y a-t-il seulement des lectures profitables ? ») se trouve remise en cause la lecture comme « expérience vive⁵² » débouchant sur une « fusion des horizons » du texte et du lecteur, « une provocation à être et à agir autrement⁵³ ». Puisque les détenus sont unanimes à définir l'incarcération comme une expérience de perte du sens de la réalité, leur redéfinition polémique de la lecture ne saurait se faire dans le cadre de la traditionnelle opposition réalité-fiction mais de clivages transversaux qui thématisent une problématique spécifique.
- 19 La valorisation des ouvrages d'actualité(s) (aux deux sens du terme) au détriment des « vieilleries », des livres où je me retrouve au détriment de ceux qui me présentent un monde qui n'est pas le mien (d'un côté, Sartre, Zola ou J. H. Chase, de l'autre Sulitzer...) sont autant de tentatives de réponse à la question oppressante de la « contemporanéité » : confiné spatialement, le détenu est-il encore hic et nunc membre de la société ? La question de la lecture en prison (ce qui, par la lecture, est accessible du monde extérieur au détenu) s'avère alors indissociable de la question des lectures sur la prison (ce que la lecture présente de l'univers carcéral à l'homme de la rue). Soumettre d'une part, la lecture à un impératif d'actualité (prédilection pour « les actualités » ; presse, revues..., préférence pour l'actualité du livre), manifester de l'autre une revendication d'objectivité à l'égard des publications sur la prison (*L'Eclou* étant à cet égard le type même de la lecture pour autrui), c'est à la fois reconnaître la lecture comme une épreuve et poser les conditions de félicité de la lecture comme expérience de la contemporanéité. Sur le mode d'une lecture restreinte et raisonnée, d'une « faible lecture » en somme, sont alors tracées les limites d'une lecture que l'on a qualifiée d'« étroite » mais que l'on pourrait aussi bien dire « sédentaire », au delà de laquelle lire risquerait d'exposer à quelque crise identitaire.

NOTES

49. Cf. Peter Berger, Thomas Luckman, *op.cit.*

50. Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 224.

51. A. Schütz, « Sur les réalités multiples », *Le Chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens, 1987, p. 128.

52. Paul Ricœur, *Temps et Récit*, t. III, p. 247.

53. Paul Ricœur, *Ibid.*, p. 358. 176

Bibliographie

- Balhoul Joëlle. - *Lectures précaires : étude sociologique sur les faibles lecteurs*. - Paris, BPI, Centre Georges Pompidou, 1987.
- Berger Peter, Luckman Thomas. - *La Construction sociale de la réalité*. - Paris, Méridiens, Klincksieck, 1986.
- Bourdieu Pierre. - « La lecture : une pratique culturelle, discussion avec Roger Chartier », *Pratiques de la lecture*. - Marseille, Rivages, 1985.
- Certeau Michel de. - « Lire, un braconnage », *L'Invention du quotidien*. - Paris, UGE, 1980.
- Eco Umberto. - *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*. - Paris, Grasset et Fasquelle, 1985.
- Foucambert Jean, « La lecture, une affaire communautaire », *Cahiers de l'animation*, n° 40.
- Furet François, Ozouf Jacques. - *Lire et écrire : l'alphabétisation des Français de Calvin à Ferry*. - Paris, Editions de Minuit, 1977.
- Goffman Erving. - *La Mise en scène de la vie quotidienne*. - Paris, Editions de Minuit, 1973.
- Iser Wolfgang. - *L'Acte de lecture*. - Bruxelles, Mardaga, 1985.
- Jauss Hans Robert. - *Pour une esthétique de la réception*. - Paris, Gallimard, 1973.
- Ministère de la Culture. - *Pratiques culturelles des Français*. - Paris, Dalloz, 1982.
- Parmentier Patrick, « Les genres et leurs lecteurs », *Revue française de sociologie*, XXVII, 3, 1986.
- Parmentier Patrick, Naffrechoux Martine, Porto Vasquez Fernando. - *Trois études sur la lecture*. - Paris, Gides, 1981.
- Passeron Jean-Claude, « Le plus ingénument polymorphe des actes culturels : la lecture », *Bibliothèques publiques et illettrisme*. - Paris, ministère de la Culture, 1986.
- Problèmes actuels de la lecture*, Colloque de Cerisy. - Paris, Clancier Guenau, 1985.
- Quere Louis. - *Des Miroirs équivoques : aux origines de la communication moderne*. - Paris, Aubier, 1982.
- Ricoeur Paul. - *Temps et Récit*. - Paris, Seuil, 1985.
- Ricoeur Paul. - *Du texte à l'action*. - Paris, Seuil, 1986.
- Robine Nicole. - *Les Jeunes travailleurs et la lecture*. - Paris, Dalloz, 1984.